La Revue
MODERNE

OCTOBRE - 1943 **15c** MONTREAL 14c PLUS TAXE

EN PLONGÉE

La vie à bord d'un sous-marin

Tirage ce mois-ci: plus de 70,000 exemplaires

Je suis fier de toi, ma Fille

Paroles émouvantes que des milliers de pères et de mères canadiens disent chaque jour à leurs filles qui viennent de revêtir l'uniforme du Roi.

L'Armée canadienne est enfin à l'attaque et ses exploits en Sicile lui ont acquis l'admiration de nos Alliés ainsi que le respect craintif du Boche. Le Service féminin de l'Armée a donc besoin plus que jamais d'élargir ses cadres. Abandonnerez-vous vos frères qui se battent héroïquement sur la ligne de feu?

Ne mésestimez pas l'importance du rôle qui vous est offert. Dans le Service féminin de l'Armée, il vous sera confié des tâches militaires dont les femmes peuvent s'acquitter plus efficacement que les hommes.

FEMMES CANADIENNES,
Nous avons aussi un devoir à accomplir,
Une part du fardeau à porter!

Pour plus de renseignements, adressez-vous au Bureau de Recrutement le plus rapproché. Cette démarche ne vous engage à rien.

CANADIAN WOMEN'S ARMY CORPS

La Revue
MODERNE

Montréal
Octobre 1943
Vol. 25 - No 6

PRÉSIDENT : HECTOR AUTHIER, M. P.
V.-PRÉSIDENT ET DIRECTEUR : ROLAND BEAUDRY
DIRECTEUR LITTÉRAIRE : GÉRARD DAGENAIS
DIRECTEUR ARTISTIQUE : ROGER FRIGON

SOMMAIRE

Roman complet

		PAGES
Coeur de sceptique	Henri Ardel	36

Nouvelles

Sabotage	Fletcher D. Slater	5
La guérison	William Merriam Rouse	11
Les trois femmes	Marius Barbeau	13
Le malchanceux	G. Stampaert	18

Articles

Staline	Roger Duhamel	7
La maison de Beaujeu	Robert Prévost	10
Hockey 1943-44	Roland Beaudry	15
En plongée		16

Chroniques féminines

La mode — Automne de guerre	Madeleine	19
Le tricot — Pour l'héritier		54
Cuisine et rations	Brigitte	60
La beauté — La belle et son masque	Madeleine	62

Chroniques mensuelles

Les livres	Roger Duhamel	9
Vous répondez?		24
La petite poste		32
Les mots croisés		34

Editorial

Entre nous	Roland Beaudry	4

Couverture

Les pommes de chez nous (Photo Rapid-Grip & Batten)

Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible, mais avec la restriction qu'ils restent aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. La REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits.
ABONNEMENT: $1.50 pour un an. Etats-Unis, $2. par année. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque accepté. Enregistré comme matière postale de seconde classe au bureau de poste de Montréal.
LA REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Limitée, à ses bureaux et ateliers, 320 est, rue Notre-Dame, à Montréal — MArquette 3661.

'Ce n'est pas dans nos manuels Jeannette... mais c'est important 'la brosse à dents rosée'

— **Jeannette, tu as appris à soigner** comme une Florence Nightingale! Ta seule attitude dans les chambres est un tonique. Mais autant tu désires des honneurs et une belle carrière. Autant tu voudrais aussi des rendez-vous et être populaire, n'est-ce pas? Ne dis pas non. Toute jeune fille veut être populaire! Aussi, tu ne devrais pas négliger la "brosse à dents rosée".

— **Ne sois pas blessée par ce que je te dis!** Vraiment, Jeannette, c'est un crime et une honte pour une jeune fille qui possède tes yeux et tes cheeux d'être seule! Pourquoi ne vas-tu pas voir le dentiste pour lui demander son avis sur la sensibilité et la molesse de tes gencives?

— **En résumé,** mademoiselle Paquin, les aliments mous privent vos gencives d'un travail nécessaire et elles deviennent souvent trop tendres. Massez vos gencives régulièrement. (**Note:** Une enquête récente montre que les dentistes préfèrent Ipana pour leur usage personnel à n'importe quelle autre pâte dentifrice dans la proportion de 2 contre 1.)

"Laure et mon dentiste m'ont enseigné une leçon utile — Dorénavant j'emploie Ipana et son massage. Ce "picotement" revigorant, quand je masse mes gencives, semble dire: "Nous devenons pimpants!" Et mes dents ont l'air plus brillantes, aussi!"

(Réflexions d'une jeune amoureuse) "Eh! bien, j'ai quelque chose au coeur, quelque chose de délicieux! Mon élégant médecin m'a demandé de l'épouser, hier soir. Grâce à Ipana et son massage, un sourire pétillant a dirigé l'amour de mon côté!"

QUAND vous voyez du "rose" sur votre brosse à dents, *allez voir* votre dentiste! Il vous dira peut-être que les aliments mous ont privé vos gencives de l'exercice nécessaire à leur bonne santé. Et, comme beaucoup de dentistes, il vous conseillera peut-être "le salubre stimulant d'Ipana et de son massage".

Car Ipana est préparé non seulement pour nettoyer les dents mais aussi, par le massage, pour aider à durcir les gencives. Laissez Ipana et son massage vous aider à raffermir vos gencives, à aviver l'éclat de vos dents, à vous donner un sourire plus adorable.

Un produit de Bristol-Myers—Fabrication canadienne

Commencez aujourd'hui

IPANA ET SON MASSAGE

Entre nous

Les années d'abondance nous avaient rendus exigeants; les mois de rationnement nous réapprennent lentement, d'ailleurs sans privations, une mesure que nous ne connaissions plus.

Le consommateur affecté par cette nécessité de diminuer certaines exigences n'est pas toujours celui qu'elle touche le plus profondément; le producteur en tire généralement bien plus de soucis. Si des négociants en produits de consommation journalière voient leur entreprise péricliter, ceux qui font commerce de trafiquer en effets hors du domaine quotidien ont-ils à plus forte raison des inquiétudes bien fondées sur le sort de leurs affaires.

En temps de paix l'un de nos commerces le mieux règlementés est celui des alcools. En temps de guerre les difficultés de production et de vente font oublier à un trop grand nombre que notre régie des alcools a servi de modèle à la législation de nombreux Etats et provinces du continent.

Il n'est pas de loi qui tienne devant la nécessité. Là où la régie des alcools préconisait la modération, elle doit prêcher la continence; c'est suffisant pour voir surgir des détracteurs qui la disent volontiers mal administrée et des concurrents illégitimes qui voudraient bien qu'elle le fût.

Ni les uns ni les autres ne font office de bons citoyens. Qu'on y joue ou qu'on la provoque, la "bourse noire" est un mode de guerre à l'usage exclusif des embusqués. Mettre le compte de la rareté de l'alcool sur le dos de notre "commission des liqueurs" ou lui jouer dans le dos en trafiquant avec des hors-la-loi, c'est faire le même travail que ceux qui entassent en cachette n'importe quelle denrée rationnée.

Si se priver d'une rasade de temps à autre nous aide à abréger la guerre, ce n'est sûrement pas cela qui abrégera nos jours.

Roland Roundry.

Le mois prochain

Vous êtes-vous jamais demandé par quel extraordinaire sortilège les convois de chemin de fer se suivent, se précèdent, se croisent à chaque heure, chaque jour, chaque minute sans jamais — ou si rarement — s'embarrasser les uns les autres? Comment sur un réseau long de plus de six mille milles nos locomotives se saluent au passage de leurs sifflets stridents en gardant chacune la place qui est due à son rang, sans se bousculer comme des enfants à la sortie de l'école? Sont-elles pendues au bout d'un fil magique manié par un doigt infaillible? — Quasi!

Ce doigt, c'est celui de l'ordonnancier des trains qui, devant un tableau extrêmement complexe suit la course de chaque convoi, le dirige de minute en minute, prévoit les rencontres, les ordonne et surveille comme à vol d'oiseau la marche organisée de tout un réseau.

Le mois prochain *Moderne* vous amène derrière la scène et vous fait suivre pas à pas le travail de celui qui dirige votre route chaque fois que vous montez en wagon. Gérard Dagenais vous décrit un élément extraordinaire de notre transport ferroviaire dans un article qui s'intitule: *Dompteur de locomotives.*

* * *

Une autre nouvelle de Stanley Paul traduite par Albert Pascal. Vous vous rappelez "Suivez cette dame"? C'est un récit dans la même veine, écrit de cette encre légère et de cette plume fine auxquelles l'auteur doit sa vaste réputation. Les événements les plus bouleversants de la vie sentimentale prennent dans le style de cet écrivain subtil et spirituel un tour délicat et malicieux.

Cette fois, Stanley Paul a choisi comme personnages un poète, un jeune homme d'affaires entreprenant et courageux et une jeune fille du meilleur monde que les vers enchantent et qui se laisse facilement troubler par des mots tendres. Il y est question d'un prix de poésie, d'une mère prudente, d'une tante indulgente et d'une académie de province pour jeunes filles. Tout cela ensemble fait un conte charmant que les lecteurs de *Moderne* liront sûrement avec plaisir.

* * *

Notre collaborateur de la Ferme expérimentale centrale à Ottawa, M. J.-A.-P. Hurtubise, nous promet pour la prochaine livraison un article sur un sujet qui commence à être connu mais sur lequel tous les profanes ne savent encore que bien peu de choses: la culture sans terre.

Eh! oui, il est maintenant possible de faire pousser fleurs et légumes de toutes sortes, géraniums, oeillets, tomates et concombres, sans terre. Et cette sorte de culture n'est pas praticable seulement dans des fermes expérimentales ou autres grands établissements. On peut faire de la culture sans terre chez soi.

Plusieurs de nos lecteurs voudront sans doute en faire l'expérience. Ils trouveront dans l'article de notre excellent collaborateur les indications nécessaires.

* * *

La peur! Qui de nous n'a connu la peur? Ceux qui ont réussi à dominer cet état de terrible tension nerveuse que provoquent certaines situations savent que la peur se corrige mais que la volonté à elle seule peut rarement y parvenir. Il faut le concours de circonstances extérieures qui, avant de guérir, font quelquefois passer par de terribles épreuves. Certains ont peur des chiens et c'est l'obligation de se défendre contre un chien enragé qui les en guérira. Quelquefois, au contraire, le même fait engendrera la peur chez des gens qui, auparavant, ne craignaient pas plus les bêtes que les fleurs. D'autres ont peur de la nuit, de l'obscurité, du mystère de l'invisible, de la menace vague qui émane des lieux sombres et trop paisibles. Celui qui a, à la fois, peur de la nuit et de la solitude est un homme bien malheureux. C'est le mal dont souffrait le héros d'une courte nouvelle que contiendra notre prochain numéro. Ce héros, à vrai dire, l'est malgré lui au début du récit. C'est un soldat de Sa Majesté, et, entre tous les postes qu'on pouvait lui attribuer, le sort a voulu que ce soit celui de gardien de nuit dans une usine de guerre. On imagine facilement les heures angoissantes qu'il passe à son poste jusqu'à ce que, une nuit...

* * *

Hier, la naissance était pour les mères une très dure épreuve. Aujourd'hui, grâce à des découvertes récentes, cette épreuve est considérablement adoucie. L'un des grands spécialistes en la matière chez les Canadiens français, le Dr Jacques Fortier, vient de nous remettre pour novembre un article que toutes les mères et futures mères voudront lire.

L'auteur de "Je vais être mère", un volume qui est en train de devenir le livre de chevet des jeunes femmes enceintes dans toute la province, expose dans cet article une nouvelle méthode d'accouchement sans douleur qui fait actuellement ses preuves dans plusieurs grands hôpitaux. La mère, désormais, pourra donner naissance à ses enfants en pleine conscience et sans souffrir.

Sans doute, la convalescence, quelquefois longue et pénible, reste-t-elle pour payer le prix de la vie, mais n'est-ce pas un progrès conforme à la dignité humaine que celui dont nous entretiendra le Dr Fortier?

Son article s'intitule "La naissance, hier et aujourd'hui". C'est un sujet dont l'intérêt ne saurait être exagéré.

Rien ne pouvait ébranler la confiance de cette jeune fille en l'homme qu'elle aimait. Et pourtant...

SUE WALLACE regarda avec étonnement la photographie qui se trouvait sur son bureau. Cette photo n'était pas là quand elle était partie pour le lunch. Et elle n'avait pas pris le lunch avec Burt Andrews, de sorte qu'elle était sûre de bien avoir sa tête sur ses épaules. Rejetant en arrière une boucle de cheveux cuivrés, elle se pencha pour examiner la photographie.

— C'est fantastique! murmura-t-elle médusée. Voilà un excellent instantané d'imprudence dans l'atelier de modelage.

Depuis elle ne savait plus combien de jours elle passait son temps à parcourir les vastes ateliers de la compagnie de chemins de fer Chicago & Gulf dans l'espoir de pouvoir prendre un tel instantané pour le journal de l'établissement. Son chef, Mr. Samuels, lui avait dit

— Le nombre des accidents de travail augmente de façon incroyable. Et si nos ateliers ne fourmillaient pas de gardes, je soupçonnerais du sabotage. Particulièrement dans l'atelier de modelage.

— Qui est le contremaître dans cet atelier? avait demandé Sue.

— Le vieux Jim Forrester, fidèle comme un vieux chien mais presque aussi négligent. Sue, il faut absolument réduire cette vague d'accidents et sans tarder. Commencez par l'atelier de modelage. Prenez des instantanés, prenez-en tant que vous pourrez. Et de bons!

par FLETCHER D. SLATER

Traduit de l'anglais par Albert Pascal

Sue en avait pris un grand nombre, mais aucun d'eux n'était assez dramatique, assez impressionnant pour imprimer nettement l'idée du danger dans la tête des ouvriers. Celui-ci l'était.

C'était l'instantané idéal que Sue tenait dans sa main. Le photographe avait pris de près un ouvrier de l'atelier en train de découper un morceau de bois sur la scie circulaire, *la garde enlevée.*

— Mais qui, dit Sue à mi-voix, peut bien avoir pris...

Puis elle aperçut une note écrite au dactylotype qu'on avait aussi posée sur son bureau pendant son absence. Elle la prit et lut ceci:

"Voici ce que vous désirez. — Un ami."

L'étonnement de Sue redoubla. Elle examina de nouveau l'instantané. C'était évidemment un agrandissement, mais l'appareil dont on s'était servi devait être muni d'une lentille coûteuse. Le détail de l'étoffe de la salopette de l'ouvrier était parfaitement reproduit. Sue réfléchissait. On n'avait sûrement pas utilisé une ampoule au magnesium et l'angle révélait que la photographie avait été prise à peu près de la hauteur de la hanche.

— Un instantané subreptice! conclut Sue et un petit frisson lui parcourut le dos. On a pris cette photographie en dissimulant l'appareil.

Pour s'assurer de la justesse de son raisonnement, elle appela aussitôt à l'atelier de modelage. Forrester confirma de sa voix bourrue que personne autre qu'elle n'avait pris des photographies dans l'atelier. Sue frissonna de nouveau. Qui avait pris secrètement des instantanés dans l'atelier de modelage?

Ses yeux parcoururent le fouillis ordonné de son bureau et passèrent sans la voir sur une épingle à cheveux. Mais, en revenant, son regard s'arrêta, surpris. Cette épingle était noire. Elle ne lui appartenait donc pas. Et elle était sûre que cette épingle noire ne se trouvait pas sur son bureau avant le lunch: elle l'aurait sûrement remarquée.

Elle regarda de nouveau la note puis, soudainement, éclata de rire, soulagée. Cette note avait été dactylographiée sur le papier à mémorandums chamois de Mr. Welch, le gérant général de l'usine

"Si nos ateliers ne fourmillaient de gardes, je soupçonnerais du sabotage."

Et Burt Andrews était le secrétaire de Mr. Welch. Tout s'expliquait. C'était lui qui avait pris la photographie pour elle. Et c'était bien comme lui...

Mais sa gaieté tomba aussi brusquement qu'elle était venue. Burt possédait bien un appareil photographique mais il était incapable de prendre une photographie d'intérieur aussi bonne que celle-là. Elle avala péniblement sa salive.

L'air maussade, elle fouilla vivement dans un dossier pour en sortir un mémo de Mr. Welch. Puis elle compara soigneusement les deux feuilles. Les moindres particularités des lettres de la note mystérieuse reproduisaient exactement celles des lettres du mémo!

Sue se rendit en ligne droite et aussi vite que ses jambes le lui permettaient aux ateliers. En entrant dans le bureau, elle salua gaiement Wilma Pederson, son amie depuis l'école primaire et avec laquelle elle avait aussi fait ses études commerciales. Quand Sue était passée du contrôle du personnel au bureau de la sécurité, elle avait recommandé Wilma pour la remplacer.

— Mr. Welch est-il entré? demanda-t-elle à un jeune commis, Maurice Gruber.

Celui-ci sourit d'un air entendu et répondit:

— Non, mais Burt est là.

Sue se demanda si elle devait lui frotter les oreilles mais décida que ça n'en valait pas la peine et entra dans le bureau du gérant.

Burt était grand, même assis derrière son bureau. Il avait la peau brunie par le soleil et Sue nota du regard que, comme d'habitude, la ligne de séparation de ses cheveux bruns n'était pas droite. Le jeune homme se leva précipitamment et lui prit les mains.

— Sue, dit-il d'une voix chaude. Entre!

Elle sourit aussi.

— Affaire de bureau simplement, Burt, dit-elle. Je veux te remercier pour la photographie.

— La photographie?

— Oui, la photo-surprise. Celle que j'ai trouvée à midi sur mon bureau.

Burt rougit de façon inexplicable.

— Oh! cela, dit-il. Je ne savais pas que Wilma te l'avait donnée.

Sue sentit ses propres joues s'enflammer. Wilma! Naturellement! Wilma raffolait des petits appareils de photographie. Mais depuis quand Wilma et Burt avaient-ils des rapports si familiers?

— Je vois, dit-elle lentement.

Ce n'était donc pas Burt qui avait dactylographié la note. C'était Wilma et elle s'était servi de la machine de Burt. Puis elle avait été placer la photographie et la note sur le bureau de Sue. Cela expliquait l'épingle à cheveux. Wilma avait une chevelure bleue comme la nuit. Wilma savait que Sue se désespérait de ne pouvoir prendre un instantané vraiment impressionnant dans l'atelier de modelage. C'était bien selon son obligeance coutumière d'avoir voulu lui rendre service. Elle était comme Burt, généreuse. Mais pourquoi Burt avait-il rougi comme un coupable?

— Remercie Wilma de ma part, n'est-ce pas, Burt? dit Sue. C'était gentil de sa part.

La journée ensoleillée lui parut tout à coup moins claire en sortant du bureau. Elle secoua sa crinière cuivrée d'un geste impatient. N'était-ce pas naturel, après tout, que Burt et Wilma deviennent des amis?

Sue releva son petit menton et se plongea résolument dans le travail de l'après-midi. C'était très bien d'avoir un aussi bon instantané pour le journal, mais il en fallait d'autres. Il fallait par la photographie montrer de façon saisissante les diverses imprudences graves qu'il ne fallait pas commettre. Et Sue décida d'aller prendre d'autres photographies dans l'atelier de modelage, même si, pour réussir d'aussi bons instantanés, elle devait photographier subrepticement de derrière son sac à main, comme Wilma avait évidemment fait.

Mais pendant tout le temps qu'elle passa, cet après-midi-là, dans l'atelier de modelage, Sue fut constamment incommodée par une sorte de malaise subconscient au sujet de cet instatané de Wilma. Puis cette idée obscure qui l'obsédait finit par se préciser.

"Pourtant, se dit-elle, Wilma n'est pas une photographe si experte... Cette photographie a été faite par un expert du petit appareil: angle parfait, foyer clair et net..."

Elle fronça les sourcils. Wilma était-elle meilleure photographe qu'elle ne l'avait laissé voir jusqu'alors? N'y avait-il vraiment rien de sinistre derrière cette photographie et cette note anonyme?

Sue se répondit à elle-même en toute franchise: "Non". Mais elle se rappela avec une certaine gêne avoir vu Wilma, la semaine précédente, causant avec Hugo Wahn, un commis à la comptabilité. Elle n'aimait pas ce Wahn. Certes, il était celui de son service qui avait acheté le plus d'obligations de la victoire, mais Sue ne pouvait oublier qu'elle l'avait aperçu, quelques années avant la guerre, à une assemblée tenue par un groupe alors considéré comme inoffensif mais condamné depuis, au parc Pederson.

Puis, tout à coup, Sue se souvint d'avoir aussi vu récemment Burt causant avec Wahn. De même que Maurice Gruber, le commis. Gruber possédait aussi un appareil photographique. "Je vais finir par soupçonner tout le personnel de choses épouvantables si je continue", se dit Sue. Et elle chassa ses doutes pour s'appliquer uniquement à son travail, qui consistait à découvrir les imprudences commises afin de les photographier. Sans compter qu'elle avait besoin de toute son attention. Les accidents se succédaient sous son nez dans l'atelier de modelage. C'était exaspérant. Un lourd madrier s'échappa de l'appui sur lequel il était posé, tomba et écrasa le pied d'un ouvrier. Forrester lui-même se coupa la main sur des morceaux de verre dans la boîte de sciure. Et tous ces accidents se produisaient si vite que Sue n'avait jamais le temps de photographier la scène. C'étaient là de purs accidents, que l'imprudence ne suffisait pas à expliquer. Elle eut un tressaillement en se rappelant le mot glissé par Mr. Samuel. Sabotage. Se pouvait-il que ces accidents eussent été préparés? Elle refusait de le croire. Les ateliers étaient trop bien gardés!

"Oui, pensa-t-elle, *à l'extérieur!*"

Mais elle se morigéna aussitôt:

"Allons, ne fais pas ta grand'mère, se dit-elle. Dans cinq minutes tu vas te dire que Wilma a peut-être pris cette photographie pour... te satisfaire, pour t'éloigner de l'atelier de modelage!"

Mais elle eut honte de cette pensée injurieuse pour son amie et, coup sur coup, rageusement, prit au hasard une douzaine d'instantanés.

Le lendemain, la jeune fille aux cheveux ardents n'eut pas meilleure chance. Toute la matinée passa sans rien donner. Le midi, comme Sue attendait son tour au restaurant de l'usine, Burt, Wilma et Maurice Gruber arrivèrent ensemble.

Ils la saluèrent joyeusement, prirent chacun un plateau et se placèrent en ligne derrière elle. Sue examina la table fumante sans beaucoup d'intérêt. Par devoir, elle se pencha pour prendre du brocoli bouilli. Et c'est à ce moment qu'elle aperçut... sur son plateau... *une note!*

Elle regarda autour d'elle. Son coeur battait. Les autres n'avaient d'yeux que pour la nourriture. Elle déplia discrètement le papier. C'était grossièrement écrit au crayon d'une écriture baroque qui ne lui était pas familière et sur une feuille de papier qui ne lui était pas, non plus, familier. Elle lut:

"*Éloignez-vous de l'atelier de modelage*".

Sue sentit sa tête serrée comme dans un étau. N'était-ce pas incroyable qu'une simple note pût l'émouvoir à ce point, dans un restaurant rempli d'une foule connue et au milieu de figures amies. Mais la menace contenue dans ces simples mots l'oppressait comme un suffocant baillon.

Elle se tourna vers les autres et leur tendit la note.

— J'ai un admirateur inconnu, dit-elle gaiement en étudiant leurs figures pendant qu'ils la lisaient.

Wilma s'exclama:

— Dis-moi, Sue, crois-tu que ce soit vraiment sérieux?

Les larges épaules de Burt se soulevèrent avec colère.

— Quelqu'un veut faire de la finesse! dit-il.

Gruber examina le papier d'un air méfiant et dit:

— A votre place, j'essaierais de trouver d'où ça vient.

Sue laissa échapper le soupir qu'elle retenait inconsciemment. Ni Burt, ni Wilma ni Gruber n'avaient eu une attitude coupable. Sue se sentit tout à coup follement, inexplicablement gaie.

— C'est peut-être Jim Forrester qui m'a écrit, dit-elle. Je sais qu'il n'aime pas me voir rôder chez lui et qu'il serait heureux de se débarrasser de moi.

Mais après le lunch, au bureau principal, Mr. Samuel prit un air grave en lisant la note.

— Je vais consulter le F.B.I., dit-il. Il semble que quelqu'un désire terriblement vous éloigner de l'atelier de modelage durant les heures de travail, Sue.

— Et on a réussi, pensa Sue avec un soudain effroi. Je suis ici en ce moment au lieu d'être là-bas.

Plus elle réfléchissait, plus vite fondait sa certitude que ni Burt, ni Wilma ni le jeune Maurice n'avaient pu glisser la note sur son plateau. Qui d'autre aurait pu le faire? Et tous les trois étaient assez intelligents pour bien simuler la surprise.

L'agent du F.B.I. appelé par Mr. Samuel se fit raconter toute la série curieuse des récents incidents: la photographie (aussitôt envoyée pour l'examen des empreintes digitales), la première note, les accidents survenus dans l'atelier de modelage, la deuxième note...

— Rien d'autre, Miss Wallace? demanda l'agent Knowles en fixant la jeune fille dans les yeux d'un regard droit. S'il s'agit de sabotage, c'est une affaire grave, vous le savez. Les chemins de fer sont un élément vital de la défense de notre pays.

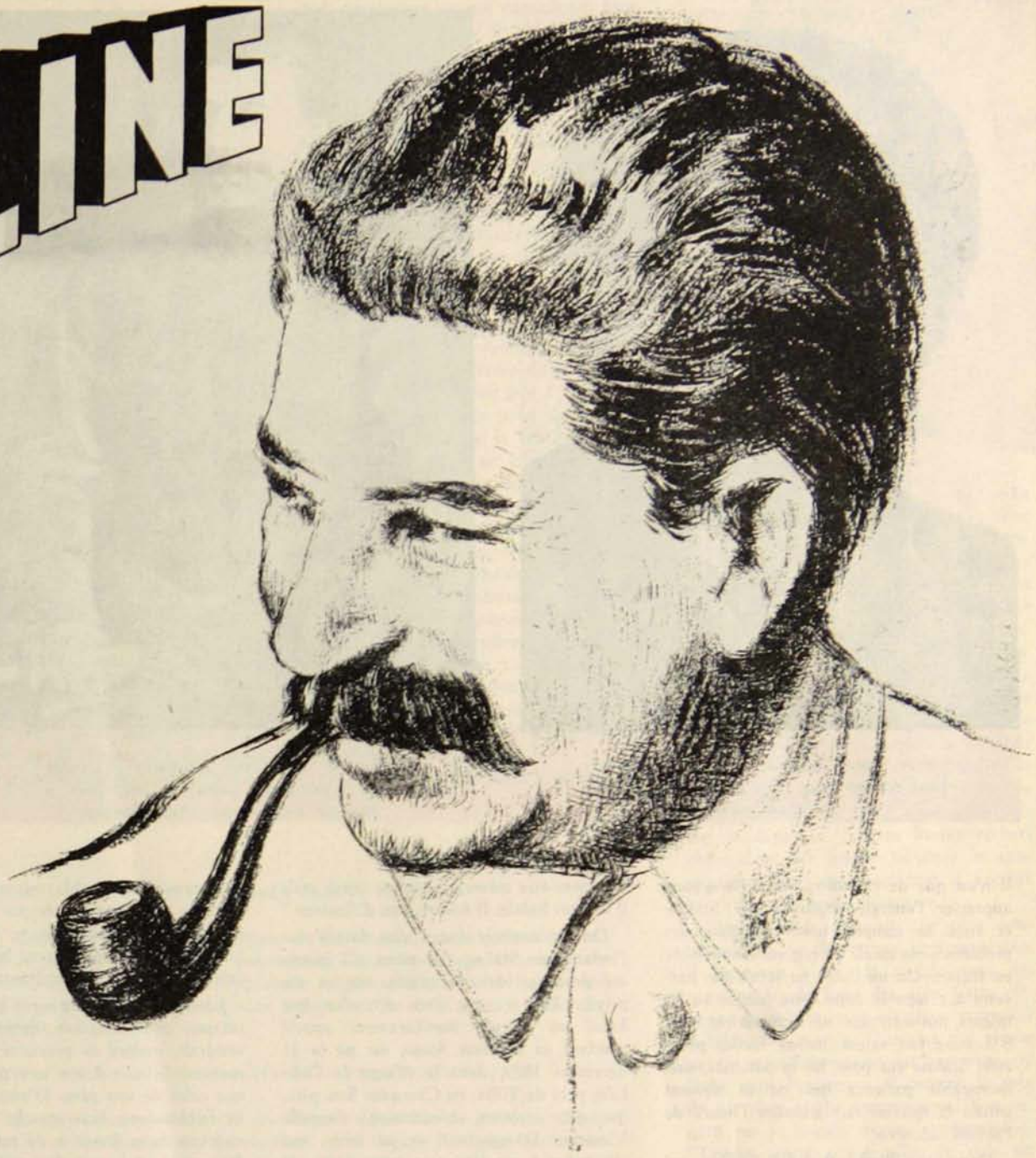
Sue avala sa salive.

— C'est tout ce que je *sais*, dit-elle.

(S.V.P., lisez la suite en page 32)

STALINE

par ROGER DUHAMEL



Homme de fer, chef politique et militaire, maître absolu du pouvoir en Russie soviétique, Staline demeure la grande énigme des Nations-Unies.

Le chef de l'Union soviétique s'adresse au Conseil suprême du gouvernement russe, à Moscou, peu de jours après l'invasion de la Russie par l'Allemagne. Immédiatement derrière Staline, on remarque la tête énergique du maréchal Timosbenko.

QUI ne connaît l'apparence physique de Joseph Staline! C'est un homme petit, et qui ne le paraît guère en raison de sa robuste carrure de paysan. Il a le visage carré, barré d'une énorme moustache en désordre. Ses yeux sont petits et regardent fixement, froidement; ils n'ont aucun éclat et dissimulent aussi facilement la joie que la colère. Le front est bas et têtu, écrasé par une énorme chevelure noire où sont noyés quelques fils blancs. Il s'exprime sans effort et sans éloquence; débit monotone qui n'est relevé que par la rigueur de la pensée et l'enchaînement logique des propos. Toujours vêtu sobrement dans le costume national russe: tunique et culotte bouffante de teinte pastel, chaussures noires montantes.

Il est simple et ne cherche pas à jouer un personnage; il n'a adopté aucun des tics particuliers aux dictateurs contemporains et qui les signalent à l'attention. Au reste, il n'entend pas que son pouvoir se fonde sur les emballements passagers des foules populaires. Vivant très retiré, il ne soigne pas sa publicité, il ne recourt à aucun truc de propagande personnelle.

Son esprit est robuste, il n'est ni subtil ni brillant. Tous ceux qui ont causé avec lui ont conservé le souvenir de la solidité de son jugement, personne n'a parlé de l'originalité de ses vues ni de l'ingéniosité de ses saillies. "C'est la plus grande médiocrité de notre parti," disait de lui Trotsky vers 1925. Exagération évidente.

Staline, jeune homme, quitte le séminaire pour consacrer sa vie à l'oeuvre de la Révolution russe.

Staline, il y a une vingtaine d'années, comme il venait de gagner la lutte pour le pouvoir contre son rival Trotsky.

Il n'est que de connaitre sa carrière pour apprécier l'énergie déployée par Staline et aussi sa compréhension complète des problèmes essentiels du régime communiste en Russie. Un médiocre ne serait pas parvenu à s'imposer dans cette jungle où les talents authentiques ne manquaient pas. S'il avait un talent moins facile, peut-être, Staline eut pour lui la patience, une incroyable patience qui ne se dément jamais et qui lui fait attendre l'heure de l'action décisive.

Dans *One World*, Wendell Willkie, qui a causé plusieurs fois avec lui au Kremlin à l'automne de 1942, écrit ce jugement qui parait bien fondé: "Staline est un homme dur, peut-être même un homme cruel, mais il est très habile. Il nourrit peu d'illusions."

On ne connait guère des détails sur l'enfance de Staline; lui-même n'a jamais été prodigue de révélations sur sa vie privée. Tout ce que l'on sait, c'est que Iossif ou Joseph, familièrement appelé pendant sa jeunesse Sosso, est né le 21 décembre 1879, dans le village de Didi-Lilo, près de Tiflis, en Caucasie. Son père, qui est, croit-on, cordonnier, s'appelle Vissarion Djougachvili et sa mère, qui s'éteindra à un âge très avancé et qui aura connu la gloire de son enfant, a nom Catherine. C'est le quatrième enfant du ménage et le seul qui survivra. Milieu très pauvre, misérable même, dans cette Géorgie durement traitée par les pouvoirs tsaristes. Les habitants y mènent une existence sans espoir, avec la résignation fataliste propre au tempérament russe.

La mère de Sosso nourrit pour son fils unique une affection débordante. Elle voudrait, malgré la précarité de ses ressources, l'élever à un sort plus enviable que celui de son père. D'autant plus que sa faiblesse au bras gauche l'empêchera toujours de se livrer à de rudes travaux. Mais quel est le sort d'un enfant de pauvres? A quoi peuvent légitimement se résumer ses ambitions? Une seule carrière lui est ouverte: le clergé. Aussi dès l'âge de quatorze ans, après avoir fait un stage à l'école de son village natal, il entre au séminaire des prêtres. La question de la vocation sacerdotale ne s'est même pas posée; il s'agit simplement d'échapper à un destin pénible, de préparer l'avenir. Quelque temps auparavant, le père est mort prématurément et la mère dû s'improviser couturière pour assurer la subsistance de Sosso et d'elle-même. La cléricature provisoire du futur dictateur est un allègement sensible pour le maigre budget.

Le jeune novice manque de ferveur. Au surplus, il tombe dans un milieu où doit s'orienter définitivement sa vie. Le séminaire de Tiflis est un foyer d'agitation et d'intrigues; les idées socialistes y règnent et Staline a tôt fait de prendre figure de jeune chef indomptable. Ses lectures n'ont rien de théologique; il se passionne au contraire pour les écrits des révolutionnaires que les étudiants se passent sous le manteau. C'est de cette façon que le jeune homme prend conscience des malheurs de sa patrie et rêve de contribuer à son relèvement. Ce point est très important à noter et éclaire d'un jour singulièrement suggestif toute la carrière de Staline. Il n'a pas donné dans le bolchévisme, mû par un idéal humanitaire, mais bien plutôt par la consternation que produisent en lui la détresse et les souffrances de ses compatriotes, victimes d'une oligarchie administrative qui entraîne l'assujettissement permanent de millions d'êtres à une caste arrogante et dure.

Il aura 26 ans quand éclatera le conflit russo-japonais, qui aboutit à une défaite retentissante des armées impériales. C'est le signal d'un soulèvement en masse d'une population exaspérée de l'incurie de ses gouvernants; les paysans se précipitent vers les terres seigneuriales. Des attentats sont perpétrés, des grèves éclatent partout, on ne compte plus les mutineries dans les camps, si bien que Nicolas II doit accorder à ses sujets un régime constitutionnel qui reconnait, en théorie du moins, le parlementarisme et quelques-unes des libertés démocratiques. Ce n'est visiblement qu'un trompe-l'oeil, destiné à donner le change aux plus ardents réformistes. Cet acquiescement à la volonté populaire

(S.V.P., lisez la suite en page 25)

Molotof, Staline et le maréchal Voroshilof se rendent à la Place Rouge pour assister à la célébration de la Fête du Travail, le 1er mai 1941.

Souvenir du voyage historique de M. Churchill à Moscou, l'an dernier.

Ce qu'on écrit

SAINT-EXUPÉRY ET COURRIER SUD

par ROGER DUHAMEL

Si l'on me demandait de désigner l'écrivain français le plus représentatif de notre époque, je répondrais sans une minute d'hésitation: Antoine de Saint-Exupéry. D'autres sont plus complets, plus érudits ou plus artistes? C'est probable, c'est même certain. Aucun toutefois ne traduit avec une fidélité aussi parfaite, avec une résonnance aussi prenante, les traits distinctifs des dix dernières années. Dans un monde déséquilibré, un monde ébranlé par un terrible conflit militaire et moral et qui pressentait prochaine une nouvelle catastrophe, un monde qui paraissait désormais trop restreint pour satisfaire à nos aspirations, Saint-Ex a apporté le réconfort d'une existence pleine d'action, doublée d'une lourde expérience humaine. Il a voulu découvrir un monde où, contrairement à ce que croyait Baudelaire, l'action puisse être vraiment la soeur du rêve. Paul Morand avait cherché à combler sa nostalgie par des voyages incessants dans tous les pays de la terre, d'où il rapportait des incidents pittoresques et dont il extrayait une quintessence très littéraire des moeurs et des états d'âme. Ces jeux superficiels et alertes ne pouvaient satisfaire un homme d'action véritable comme Saint-Exupéry qui nourrit ses livres de la substance de sa vie.

Il a peu écrit, car cet homme très doué ne se veut pas un écrivain de métier. *Courrier Sud, Vol de nuit, Terre des hommes, Pilote de guerre,* sont nés d'aventures personnelles à peine transposées, simplement revêtues d'une langue directe, claire, souvent brève et toujours riche d'une intense poésie. On réédite aujourd'hui *Courrier Sud.* On le comprend davantage après avoir lu et relu ceux qui l'ont suivi, mais déjà, dans ce récit qui date de 1929, l'observateur sagace pouvait découvrir la ligne de pensée de son auteur, pouvait recomposer son univers et dégager les thèmes qui ne devaient par la suite que s'amplifier.

S'il est une idée maîtresse qui vaille d'être relevée, c'est bien celle de responsabilité. Les héros de Saint-Exupéry, comme lui-même, sont des hommes engagés. Ils ne cèdent pas au dilettantisme de l'action, ils se savent les gardiens de certaines valeurs déterminées, et si des combats se livrent en leur âme, il ne leur vient jamais à l'esprit d'abandonner le dépôt sacré qui leur a été confié. L'aviateur parti en reconnaissance dans *Pilote de guerre* sait que sa mission est à peu près désespérée, qu'il a peu de chance de revenir vivant et porteur de renseignements utiles. Mais il *doit* obéir aux ordres; il ne s'y soumettra pas de façon automatique et stupide, il a conscience au contraire qu'il y a là un devoir à accomplir qui possède en lui-même sa propre vertu et sans doute aussi sa récompense. Célébrant la gloire très pure de son ami Guillaumet, dans *Terre des hommes,* il écrira: "Le courage de Guillaumet, avant tout, est un effet de sa droiture. Sa grandeur, c'est de se sentir responsable. Responsable de lui, du courrier, et des camarades qui espèrent, responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les vivants, à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes dans la mesure de son travail. Etre homme, c'est précisément être responsable." Rivière, le directeur de la ligne aérienne d'Amérique du Sud *(Vol de nuit)* paraît parfois impitoyable pour ses hommes et la femme de Fabien le jugera d'une inconcevable dureté. C'est un chef, simplement, et qui connaît ses écrasantes responsabilités. Il a compris que "le bonheur de l'homme n'est pas tant dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir." Déjà, dans *Courrier Sud,* s'affirmait cette même idée, faite de grandeur, d'abnégation et de noblesse: "Celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire."

Dans l'oeuvre, à la fois si brève et si dense, de Saint-Exupéry, on retrouve d'autres thèmes qui originent d'une conception élevée et exaltante de la vie. Il a refusé la facilité il s'est jeté à corps perdu dans la dureté de notre époque, repoussant les légèretés et ses compromissions, pour retrouver un climat moral salubre. S'il n'est pas un moraliste, au sens volontiers didactique et prédicant dont on l'entend généralement de tant d'écrivains français, il mêle à ses récits d'aventures des préoccupations morales qui naissent des événements eux-mêmes et qui les font comprendre en profondeur. Une fois seulement, dans les dernières quarante pages de *Pilote de guerre,* s'abandonnera-t-il à une longue méditation. Le plus souvent, ce sont ses personnages eux-mêmes qui dégageront des faits vécus des leçons d'un optimisme viril.

On ne trouve que dans *Courrier Sud* une aventure sentimentale; l'auteur avait alors vingt-sept ans. C'est l'histoire d'un aviateur, Jacques Bernis, pilote de l'Aéropostale, et de Geneviève Herpin, jeune femme victime d'une union mal assortie et qui s'éprend de son ami d'enfance retrouvé. Pour éviter de se trahir elle-même, elle refusera l'amour de Bernis. Sa droiture lui interdit le réconfort qui s'offre à elle. C'est déjà, dans le domaine des sentiments, toute la pensée profonde de Saint-Exupéry qui ne s'accommode pas des évasions. La vie, c'est-à-dire la douleur, l'épreuve, la détresse, n'est pas faite pour être fuie, mais pour être vaincue et dépassée. Jacques Bernis recherchera dans son métier héroïque la consolation d'une tendresse dont il accepte loyalement le refus désespéré.

Courrier-Sud apportait une note nouvelle dans la littérature contemporaine. Il apprenait à voir le monde avec des yeux neufs, du haut des airs. Cette élévation toute matérielle n'est pas étrangère à l'élévation morale. L'homme qui risque sa vie quotidiennement est rarement un lâche dans l'existence. Il connaît le prix du sacrifice et du renoncement. Son regard sur le monde recrée la géographie: "Tanger, cette petite ville de rien du tout, c'était ma première conquête. Pendant la descente, cette éclosion des prés, des fleurs, des maisons. Je ramenais au jour une ville engloutie et qui devenait vivante. Et tout à coup cette découverte merveilleuse: à cinq cent mètres du terrain cet Arabe qui labourait, que je tirais à moi, dont je faisais un homme à mon échelle, qui était vraiment mon butin de guerre ou ma création ou mon jeu. J'avais pris un otage et l'Afrique m'appartenait."

Ces quelques citations laissent deviner la richesse exceptionnelle de ce seigneur des sables qu'est Saint-Exupéry, écrivain vigoureux, homme d'action intrépide, qui fait aujourd'hui partie d'un groupe d'aviateurs français en Afrique du Nord, continuant de servir sa patrie, continuant d'exercer son beau métier d'homme.

Antoine de Saint-Exupéry

Pages de Journal (1929-1932) — André Gide — $1.00

Gide se raconte en des propos divers, dont aucun n'est indifférent. C'est la période de la ferveur communiste, avant le voyage, décevant, en U.R.S.S. Ici et là, se traduit l'inquiétude religieuse, bientôt étouffée par les subtilités d'un esprit aigu, impuissant à découvrir la vérité dont la recherche est la raison d'être de sa vie.

Maîtres et témoins de l'entre-deux-guerres — Pierre Brodin — $1.25

Un professeur nous rappelle nos raisons d'être fier de notre participation à la culture française. Dix chapitres où il dégage les lignes maîtresses de dix penseurs et écrivains, tels Benda, Alain, Maurras, Péguy, Maurois, Bernanos, etc., qui exercent une influence si profonde sur notre génération.

La bataille d'Amiens — J.-P. Petges — $1.50

Un récit dépouillé, d'une grande sincérité de ton, où un combattant français raconte sa propre expérience de la guerre et où il mêle parfois des considérations d'ordre général sur la politique. L'ouvrage d'un témoin, qui ne cherche pas à faire de la littérature.

Le jeu retrouvé — Marcel Raymond — $1.50

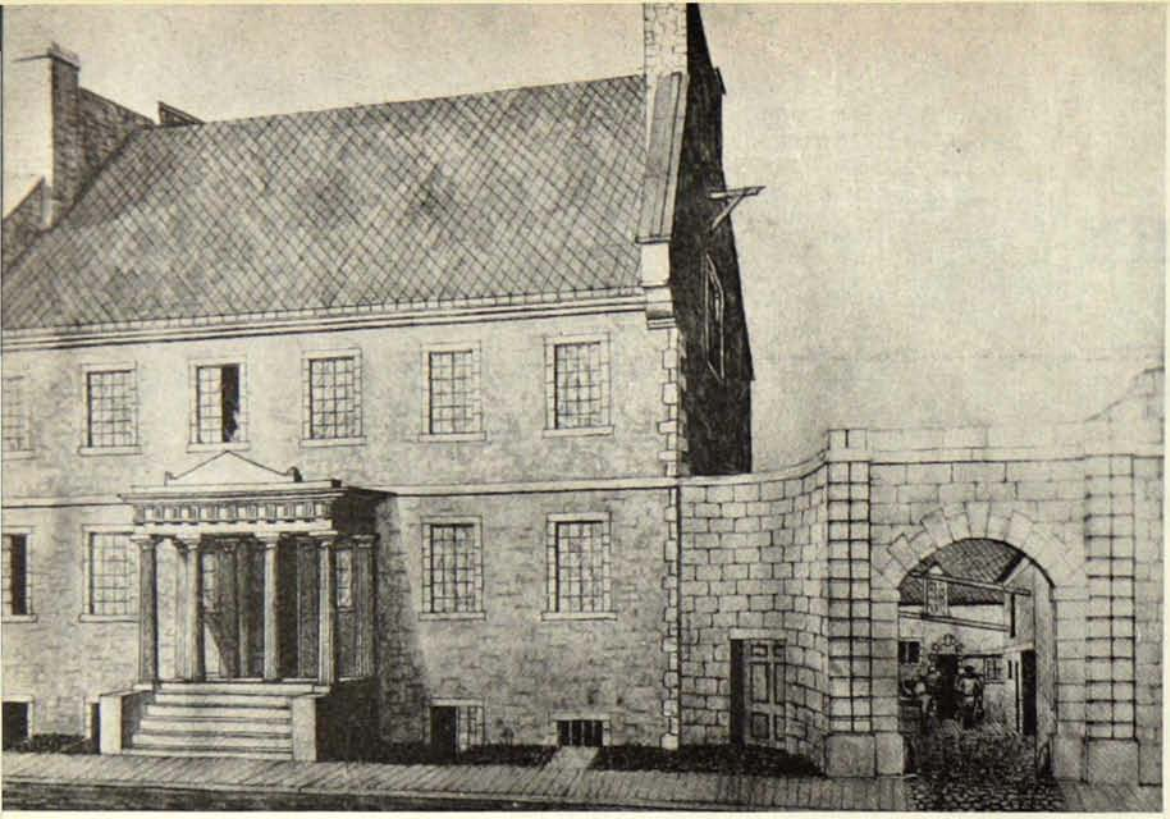
Tableau magnifiquement fidèle de la grande épopée dramatique inaugurée par Jacques Copeau et poursuivit par les Dullin, les Baty, les Jouvet, les Pitoeff, les Ghéon, les Chancerel et les Cohen. Beaucoup d'observations pertinentes sur la conception du théâtre entendu, non plus comme un simple divertissement, mais comme un jeu qui engage toutes les facultés de l'homme. D'une lecture attachante.

La dame aux oeillets — A.-J. Cronin — $1.25

Un petit récit sentimental, sans prétention, et qui se lit très bien. Les amateurs d'histoires "qui finissent bien" doivent en prendre bonne note. Cronin les sert à souhait et après leur avoir causé quelques inquiétudes les rassure bientôt par la conclusion heureuse d'une idylle assez périlleusement engagée.

Miracles — Alain-Fournier — $1.00

Ce sont les brouillons du *Grand Meaulnes.* Déjà se découvre toute la féerie d'Alain-Fournier, son excessive pudeur en présence des êtres et du monde. Ses poèmes sont révélateurs de son talent, même s'ils sont inférieurs à son oeuvre. De très belles pages, d'une gravité touchante, dans ses proses.



La Revue Moderne loge dans l'une des plus vieilles maisons de la métropole et ses pierres, témoins d'une époque révolue, ont une intéressante histoire à raconter.

1800. — LA MAISON DE BEAUJEU
1943. — LA REVUE MODERNE

Bien que la rue Notre-Dame soit l'une des plus vieilles artères de la Métropole, on n'y rencontre pas beaucoup de maisons plus que centenaires. Mais parmi ces quelques rares témoins d'époques depuis longtemps révolues, il est un édifice sur lequel les amants de la petite histoire ne se sont pas encore penchés (1). C'est la maison de la famille de Beaujeu, au 320 est. Elle loge les ateliers et les bureaux de la "Revue Moderne". Combien de Montréalais ne se sont-ils pas arrêtés devant ses pierres vénérables pour se demander depuis combien de lustres, de siècles même, elles présentent leurs faces brûlées et lavées à l'ardent soleil de l'été et aux pluies automnales?

A l'origine, la maison de Beaujeu possédait vraiment une apparence seigneuriale, avec son porche à colonnades, son comble français, ses cheminées massives et son élégante porte cochère, comme en fait foi une vieille gravure conservée au Château de Ramzay et que nous reproduisons ci-contre. Elle a conservé ce style fier et ancien jusqu'au début du présent siècle alors qu'on la transforma pour fins commerciales.

De nombreux personnages importants du vieux Montréal ont tour à tour vécu des jours heureux et tristes dans cette vieille demeure. L'honorable John Fraser, en son vivant l'un des juges de la Cour du Banc du Roi pour le district de Montréal, fut de ceux-là. Sur la fin du dix-huitième siècle, plus exactement en 1796, la maison passa aux mains de William Maitland, homme d'affaires qui exerça une influence marquante sur le développement économique qu'a connu Montréal aux beaux jours des compagnies de pelleteries.

Maitland resta propriétaire de la maison jusqu'en 1803. Le 8 novembre de cette année, il se présentait chez le notaire Chaboillez, en compagnie de l'honorable John Forsyth, et la lui vendait au prix de trois mille livres. Arrêtons-nous un moment à la personnalité de l'acquéreur.

John Forsyth, né en Ecosse en 1762, émigra au Canada à l'âge de 17 ans et devint, vers 1790, le directeur de la firme "Forsyth, Richardson and Co.", l'une de celles qui agissaient sous la célèbre raison sociale de la "Compagnie XY", laquelle, à son tour, s'assura de grands intérêts dans la "Compagnie du Nord-Ouest" en 1804. Il devint membre du Conseil législatif du Bas-Canada en 1827 et conserva ce poste jusqu'à son décès survenu à Londres le 29 décembre 1837.

De son mariage avec Margaret Grant, Forsyth eut deux fils et une fille, et, par son testament du 16 juin 1833, il avait légué deux cinquièmes de ses biens à chacun de ses fils et l'autre cinquième à sa fille. Un document aussi vague ne pouvait que créer de la confusion. Aussi les héritiers Forsyth s'adressèrent-ils à la Cour du Banc du Roi, en 1841, pour une juste division des valeurs mobilières et immobilières laissées par le disparu. La propriété de la rue Notre-Dame passa ainsi aux mains de John Blackwood Forsyth.

(S.V.P., lisez la suite en page 22)

par ROBERT PRÉVOST

la GUÉRISON

PAR WILLIAM MERRIAM ROUSE

(Traduit de l'anglais par Albert Pascal)

Les amours d'un spécialiste du coeur ou comment on guérit de l'amour.

LE Dr Gregory Featherstone eut été un jeune homme très bien de sa personne n'avait été son expression. Il avait habituellement l'air de songer à des funérailles et ce clair matin d'été ne faisait pas exception.

La porte de son bureau richement meublé s'ouvrit et une jeune fille en uniforme d'infirmière entra. Elle regarda le médecin de ses yeux fervents de saphir. Elle avait des cheveux d'or fauve et un teint de fleurs de pommier et de crème fouettée. Mais les lèvres du Dr Featherstone conservèrent leur courbe pessimiste et ses épaules se soulevèrent en un soupir lugubre.

— Une dame Parker, annonça la jeune infirmière de la voix qu'on lui supposait, et un monsieur Edgar Parker, son fils évidemment. Agité et morose.

— Symptômes familiers. Priez-les d'entrer, mademoiselle Paquet.

Mme Parker ressemblait à un remorqueur luxueusement caparaçonné. Dans son sillage s'avançait un jeune homme bien mis qui semblait avoir fréquenté de bonnes maisons d'enseignement et appartenir aux clubs du monde.

M. Edgar Parker posa sur le médecin un regard hostile et même agressif.

— Mon fils, commença Mme Parker d'une voix un peu haletante d'énervement, a bien voulu venir ici avec moi.

— Mais pas nécessairement pour y rester, grogna le jeune homme.

— Vous ne resterez certes pas ici si vous ne le désirez, monsieur, répliqua le Dr Featherstone en grimaçant un sourire.

— Nous avons entendu parler, dit la dame, de... de...

— De l'Institut de rajustement de l'équilibre sentimental.

— Oui, dit-elle et elle regarda du coin de l'oeil vers son fils.

— Oh! allez donc droit au fait, mère, dit celui-ci en se levant brusquement et il alla s'accouder devant la large fenêtre, tournant le dos à la pièce.

Mme Parker se pencha sur le bureau de palissandre et se mit à parler tout bas de sa voix enrouée.

— ...et la jeune fille l'a laissé tomber trois jours avant la date fixée pour leur mariage et elle a épousé un million de dollars. Edgar est tout simplement en voie de devenir une loque! C'est mon seul fils.

N'est-ce pas terrible? Pouvez-vous le guérir, docteur?

— Madame, répondit le Dr Featherstone d'une voix grave, un médecin ne peut jamais promettre une guérison. Mais depuis que j'ai fondé cet Institut je n'ai encore échoué dans aucun cas de soi-disant amoureux. Tous sont sortis d'ici complètement guéris.

— J'espère qu'il ne vous a pas entendu dire "soi-disant", dit Mme Parker en un souffle, tandis qu'elle jetait un regard inquiet du côté de son fils. Il délire! Il ne mange presque rien...

— Naturellement. Presque tous sont ainsi. Eh! bien, la seule chose qui importe, c'est qu'il reste ici. Bien entendu, s'il ne reste pas ou s'il s'en va avant que la guérison soit complète, on ne pourra me le reprocher.

— Les frais...

— Modiques. Seulement à peu près ce qu'il paierait dans un bon sanatorium. Je ne suis pas un exploiteur, madame Parker. Je vous assure que je tiens mon établissement ouvert pour libérer mes semblables des illusions dont ils souffrent et non pour faire de l'argent.

— On n'exercera... sur lui... aucune... pression?

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, l'expression funèbre du Dr Featherstone s'éclaira d'un éclair de gaieté.

— Mes pensionnaires, dit-il, aiment le traitement comme les chats adorent la crème.

— Edgar, veux-tu rester avec le Dr Featherstone pour quelque temps? Pour faire plaisir à ta mère?

Le regard triste d'Edgar s'adoucit.

— Oh! très bien, dit-il. Mais si on m'ennuie avec un tas de stupidités, je ne promets pas de ne pas mettre mon poing dans la figure de quelqu'un.

Le Dr Featherstone écrivait quelques mots sur une feuille d'ordonnance: "Moi blessé. Tonique: traitement blond."

— Tout à fait bien, dit-il tout haut et il appuya sur un bouton.

Mlle Paquet entra. Mme Parker prit congé. Edgar Parker montra quelques faibles signes d'humanité quand Mlle Paquet lui sourit et dit qu'il aimerait peut-être qu'on le conduisît à sa chambre.

Un moment plus tard elle était de retour devant le bureau du Dr Featherstone. Il lui tendit l'ordonnance.

— Choc, dit-il. Amour propre écrasé. Trahi. Mme Edith Waberly, la jeune veuve aux cheveux d'un blond cendré, est bien dans la chambre 34, n'est-ce pas?

— Oui, docteur, répondit Mlle Paquet.

— Elle affecte, si je ne me trompe, une attitude admirative devant les hommes.

— C'est, en effet, une partie de son jeu.

Le Dr Featherstone fit un geste de la main pour prévenir d'autres commentaires.

— Et elle est entrée ici pour se guérir du chagrin causé par la perte de son mari...

— C'est ce qu'elle a raconté, docteur.

— Veuillez donc lui demander si elle ne nous rendrait pas un service avant que nous commencions à la traiter elle-même. Si elle ne nous aiderait pas à sauver du désespoir un fils unique. Pour l'amour de sa mère. Faites en sorte que M. Parker la rencontre cet après-midi. Elle pourrait simuler de se fouler une cheville ou d'être victime de quelque autre petit accident s'il refusait de lui être présenté...

Les charmants étangs bleus qu'étaient les yeux de Mlle Paquet ondulèrent comme sous l'effet d'une brise douce. Le Dr Featherstone se rejeta en arrière sur sa chaise à pivot et, durant une minute, une expression paisible remplaça l'aspect d'ordinaire mélancolique de sa figure.

— Je pense, dit-il, que ce sera là la guérison de deux patients en même temps.

Et il soupira.

— Vous êtes extraordinaire! murmura l'infirmière.

Le Dr Featherstone haussa les épaules et se leva.

— C'est tout, dit-il.

Mlle Paquet tourna sur ses talons et sortit de la pièce.

* * *

Gloria Paquet traversa d'un pas souple et léger des pièces tranquilles et meublées avec goût et descendit à la cuisine de l'Institut de rajustement de l'équilibre sentimental. Une grosse femme bien "coussinée" s'affairait près d'une marmite de soupe comme seule une cuisinière née sait le faire. A la vue de Gloria, elle sourit depuis la racine de ses cheveux jusqu'à la base de son double-menton.

— Asseyez-vous, mon enfant et prenez une tasse de thé, dit-elle.

Mlle Paquet se laissa tomber sur une chaise et se détendit avec lassitude.

— Cela vous ennuierait de vous faire poser quelques bizarres questions, madame Casey? demanda-t-elle.

— Pas si c'est vous qui les posez, mademoiselle Gloria.

— Aimez-vous le Dr Featherstone?

— Si j'aime le Dr Featherstone? reprit en écho la cuisinière surprise. C'est comme si c'était mon enfant. N'ai-je pas fait la cuisine pour sa mère pendant quinze ans, jusqu'à la mort de la vieille dame? Ne l'ai-je pas pris, lui, sur mes genoux des centaines de fois? Pourquoi passerai-je ici mes heures de loisir à transpirer pour trouver toutes sortes de petits plats nouveaux que le malheureux ne touche même pas? Ce qui se passe est extraordinaire. Il ne manquait pas d'appétit, pourtant, quand il était plus jeune.

— Savez-vous ce qu'il a?

— Non! cria presque Mme Casey.

Elle posa son regard sombre sur l'infirmière et demanda:

— Vous, le savez-vous?

— Non.

— Vous devriez le savoir, vous. A quoi cela sert-il alors d'être toujours dans son bureau?

— Y a-t-il eu une tragédie dans sa vie?

— Non et il n'a jamais été malade. Les journaux publiaient des articles sur lui. Rien que des éloges! Et quand je pense à la belle clientèle il avait! Et tout à coup voilà qu'il a tout laissé tomber pour ouvrir cette maison de fous!

— Je pensais que vous auriez pu m'aider d'un conseil.

— Moi vous aider? Attendez. Il y a plus là-dedans que je ne pensais. Laissez-moi réfléchir.

Gloria Paquet baissa les yeux sur ses longues mains fines.

— Je l'aime... je l'aime beaucoup, murmura-t-elle.

Une larme tomba et s'écrasa sur son uniforme immaculé. Et l'instant suivant sa tête était appuyée sur un coussin où plus d'un chagrin s'était consolé, sur la vaste poitrine de Mme Casey.

— Pauvre petite!

— Il n'y a rien à faire, dit la jeune fille en sanglotant.

— Et vous seriez pour lui une si bonne femme!

— Les femmes le laissent entièrement indifférent.

La sonnette du médecin résonna. Gloria se domina et se refit une contenance. La grosse figure de Mme Casey était rouge à la fois d'indignation et de sympathie.

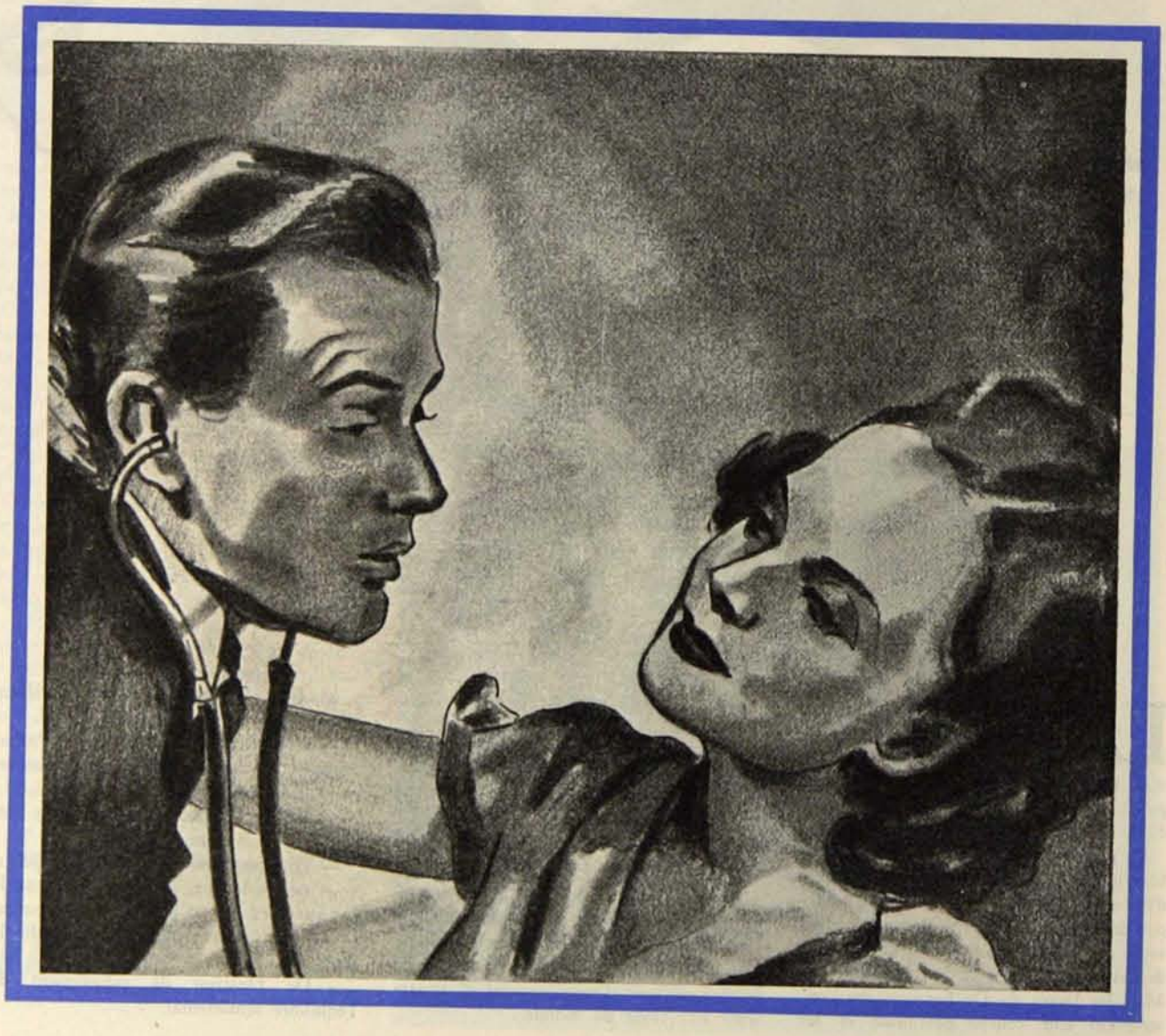
— Je voudrais bien pouvoir encore le coucher sur mes genoux, comme je l'ai déjà fait une fois! s'exclama-t-elle. Mais donnez-moi un jour ou deux, mademoiselle Gloria. Je vais y penser. J'aurai peut-être une idée.

— Il ne me voit même jamais, dit Gloria dont la voix tremblait.

Elle remonta au bureau du médecin. La porte s'ouvrit avant qu'elle y fut parvenue et une séduisante petite brunette en sortit. Mlle Valerie Blake appartenait à cette espèce de femmes qui peuvent porter des dizaines de pierres semi-précieuses et cependant paraître bien. Un parfum de mystère émanait de son corps. Sombre et désirable, elle se déplaçait avec une grâce féline.

Gloria s'arrêta. Ses doigts se serrèrent. Mlle Blake lui sourit aimablement; triomphalement même, semblait-il.

(S.V.P., lisez la suite en page 22)



"Je savais que je n'étais pas digne de vous..."

Les TROIS FEMMES

Comment la curiosité de trois jeunes filles transforma le rêve d'un homme en une réalité merveilleuse.

Par MARIUS BARBEAU

PIERRE EMOND était un homme bien étrange. Les gens de Beaupré n'avaient jamais connu son pareil. Depuis trois ans qu'il vivait parmi eux, dans une vieille maison de pierre éloignée du chemin, au milieu d'un joli bosquet, il évitait tout le monde et restait aussi inconnu qu'au premier jour. Peintre, il lui arrivait de planter son chevalet dans des lieux imprévus; ou encore, il aimait à glaner des fleurs sauvages, sur les coteaux incultes. On faisait peu de cas de lui; on était habitué aux bizarreries des artistes qui, depuis des années, revenaient chaque été comme des oiseaux migrateurs. Mais les femmes, surtout les jeunes filles, ne pouvaient s'empêcher de parler de lui et de répéter son nom, qui leur était devenu familier: Pierre ici et Pierre là, tout comme ceux du patrimoine commun. Il excitait leur curiosité.

Jeune et beau garçon, aux longs cheveux bouclés et aux yeux rêveurs, il était l'idéal des jeunes villageoises, de la première à la dernière. Elles le regardaient passer avec admiration. Mais elles le redoutaient aussi. Elles n'auraient pas voulu qu'on les vît causer avec lui le long du chemin, même s'il les avait recherchées. Faut dire qu'une rumeur, à son sujet, courait depuis longtemps dans le village, trop vague pour être vraisemblable, mais fort curieuse:

"Regardant toutes trois, elles restèrent bouche bée d'étonnement."

"Chut! Il a trois femmes." On l'appelait, même souvent "l'homme aux trois femmes". Quelqu'un chuchotait: "Il y a un deuil d'amour dans sa vie"; ou encore: "Il est amoureux d'une poupée, la plus belle au monde". Ne disait-on pas qu'il gardait chez lui trois mannequins de femmes, grandeur naturelle, auxquels il parlait comme à des êtres vivants, même qu'il en était épris? A-t-on jamais vu chose pareille!

Les trois soeurs Morel savaient tout cela lorsqu'un soir elles s'arrêtèrent sur le pont de la rivière Sainte-Anne, à Beaupré, et regardèrent couler les eaux calmes vers le fleuve. La lune dorée de septembre brillait sur les collines, derrière elles, et découpait, dans le miroir de l'eau, leurs trois silhouettes: une d'elles, grande et svelte; l'autre, au milieu, moins élancée; et la troisième, gracieuse et de taille fuselée. Revenant chez elles à minuit, d'une veillée d'épluchage de blé-d'inde, elles s'arrêtaient un moment, sur le pont, suivant l'habitude, pour faire un souhait à la pleine lune.

"La Marquise" — on nommait ainsi la plus élancée des trois, à cause de ses airs distingués — fit un souhait, la première, comme en vertu de son droit d'aînesse. Jetant l'oeil au delà de son épaule gauche et saluant la lune de la main, elle murmura:

"Que mon mari soit de la ville — un gentilhomme!"

"Suzette" — la seconde, dont le sobriquet venait de ses bonnes crêpes suzettes — fit aussi à la lune le même salut:

"Que mon mari soit boulanger! Je serai sûre de ne jamais manquer du nécessaire."

"Mignonne", la puinée, soupira profondément; mais elle resta immobile. Ses soeurs s'écrièrent, se tournant vers elle:

"Oh, dis-le, son nom — Pierre! Et finis-en, ma chère!"

Jetant enfin l'oeil vers la lune, et agitant les doigts, sur son épaule gauche, elle balbutia:

"Qui m'aime me prenne!" Rien de plus.

Des pas retentirent aussitôt au bout éloigné du pont, vers la campagne. Un grand jeune homme, Pierre lui-même, les salua, en passant, de son chapeau de feutre:

"Bonne nuit, mesdemoiselles Morel!"

— "Quel gentilhomme!" pensèrent-elles toutes trois. Que ces paroles, dans sa bouche avaient du charme! Il était si beau, si attrayant!

Revenues de leur surprise, elles se rappelèrent de leur badinage; elles avaient prononcé haut son nom. Ne les avait-il pas entendues? S'il fallait! Se pâmant de rire, Marquise et Suzette traversèrent le pont en courant, laissant Mignonne loin derrière elles.

"Regarde-là!" se dirent ses soeurs. "Elle est prête à le suivre au village, à cette heure impossible. Peut-être le croit-elle infidèle à ses femmes!"

Sitôt qu'elle les eut rejoint, bras dessus, bras dessous, elles repartirent en jetant un dernier coup d'oeil à la lune, qui semblait leur retourner leur sourire.

"Pourquoi ne passerions-nous pas par sa maison, pendant qu'il est parti?" suggéra Suzette, avec espièglerie.

"Mais pourquoi pas?" répondit Marquise. "A cette heure, personne ne nous verrait".

Joyeuses, elles partirent donc, toutes trois, et remontèrent quelques instants le chemin blanchi par la lune, le long de la rivière Sainte-Anne.

Sautant la haie à pieds joints, elles coururent à la vieille maison, dans le bosquet de bouleaux. Elles virent, à leur surprise, qu'il y avait de la lumière. Quelqu'un s'y trouvait donc. Retenant leur haleine, elles s'approchèrent sur la pointe des pieds. D'ordinaire les rideaux étaient fermés, mais, chose étrange, ils étaient maintenant ouverts, et, du dehors, on voyait osciller la lumière des bougies.

Blotties derrière les arbres, elles regardèrent par la fenêtre, dans la maison. Les bougies, sur la table, projettaient au mur des ombres inclinées, celles de trois personnes assises derrière la table. Les ombres ne bougeaient point.

Les trois soeurs prêtèrent l'oreille, mais en vain. Elles n'entendirent pas un seul mot, pas même un murmure. Se regardant entre elles, avec un malin sourire, elles attendirent encore. Elles se croyaient enfin sur la bonne piste. Avant que Pierre revienne, elles auraient découvert le secret de sa vie.

Suzette, sortant la première de sa cachette, sur la pointe des pieds, approcha de la fenêtre, suivie de ses soeurs. Coudes à coudes, toutes trois regardèrent à l'intérieur.

Elles se courbèrent aussitôt sous la fenêtre, de crainte que les femmes autour de la table ne les aient vues, car il y avait là trois femmes assises, le dos au mur, regardant les bougies sur la table, devant elles.

C'était donc la vérité, tout ce qui se chuchotait sur son compte. Ici, il gardait bien trois femmes avec lui, et elles attendaient maintenant son retour. Sûrement elles n'avaient rien vu par la fenêtre. Autrement, elles auraient bougé, elles auraient montré leur surprise. Elles restaient inanimées, comme des statues.

Suzette, toujours à l'avant-garde, risqua de nouveau un oeil. Puis elle s'éclata de rire.

"Chut!" murmura Marquise, faisant de même. "Il pourrait bien revenir et nous entendre".

Regardant toutes trois, elles restèrent bouche bée d'étonnement. Et il y avait de quoi! Ces femmes n'étaient que des mannequins, revêtus de robes magnifiques, les plus belles qu'on ait jamais vues, à Beaupré.

Une des soeurs Morel toussa sèchement, hum! comme pour attirer leur attention. Elle voulait être doublement sûre. Mais les belles dames ne clignèrent pas même de l'oeil. Comme ce Pierre est drôle, d'être ainsi satisfait de la société de trois femmes.

Et toutes trois, les soeurs Morel poussèrent un grand soupir de soulagement.

* * *

Il ne leur restait plus qu'à rentrer chez elles, ou à s'aventurer un pas plus loin.

Leur curiosité les poussait à pénétrer dans la demeure de cet homme étrange, oh! un tout petit moment. Peut-être comprendraient-elles enfin le mystère dont il s'enveloppait par bizarrerie.

Qui sait si le pauvre diable ne souffrait pas d'un chagrin de coeur, en compagnie de ces dames? Elles lui rappelaient peut-être le passé, quelqu'un qu'il avait aimé et perdu.

Suzette entra la première, et Marquise, après elle. Il leur semblait que Pierre leur appartenait en quelque sorte, ou que, cette belle nuit de septembre, il ne fallait pas le prendre trop sérieusement, seulement comme un grand enfant à qui il faut frotter les oreilles. Histoire d'en rire. Trois contre un, elles sauraient bien s'en tirer; et puis, après tout, arrive qui peut! Mignonne seule hésitait encore, à la porte. Tremblante elle n'osait entrer.

"Petite sotte! encore sous le jupon de sa mère!" firent ses soeurs. "Il n'est pourtant pas un ogre. Tiens! serait-il vrai que tu es si amoureuse de lui...?"

Amoureuse! Comment le serait-elle? Il ne lui avait jamais parlé à elle seule. Secouant légèrement les épaules, elle entra comme les autres.

Elles n'eurent d'yeux que pour les trois femmes assises ensemble, encore sereines malgré l'oeil indiscret, dans la lumière tremblante des bougies. Elles scrutèrent, tout d'abord leurs chevelures, leurs robes et les souliers brodés; ensuite, leurs traits, et leurs mains. Fort curieuses, elles leur touchèrent du bout des doigts: Ah, tiens, tiens! elles étaient faites de bois.

Une des statues était grande et élancée; sa chevelure, à la mode, était relevée et bouclée. Sa robe donnait dans le grand style, avec dentelle et falbalas. Son décolleté était épatant. Elles s'en pâmèrent. Et sa crinoline se déployait, ample comme celle d'une vraie marquise.

La seconde statue était moins grande et de formes plus arrondies. Ses cheveux à la rustique retombaient en deux tresses sur un beau châle de soie, qui recouvrait ses épaules; et sa belle taille avait assez d'ampleur. Les larges plis d'une jupe de flanelle à carreaux descendaient jusqu'à ses souliers bouclés.

C'est surtout de la troisième que les soeurs s'émerveillèrent. Sa grâce et son charme étaient féeriques. Une âme brû-

(S.V.P., lisez la suite en page 29)

HOCKEY 1943-1944

FRANK BRIMSEK

TOE BLAKE

SYLVANUS APPS

GORDON DRILLON

WALTER BRODA

RED DUTTON

BERT GARDINER

Si, pour donner de l'ampleur à vos poumons, vous avez adopté la méthode d'aller vociférer pendant toute une soirée aux matchs de hockey de la ligue Nationale, souffrez que l'on vous fasse une suggestion. Donnez-vous tout le développement du thorax possible pendant la prochaine saison car, si la guerre doit se prolonger, ce sera probablement la dernière. A moins que nous ne célébrions le retour de la paix avant l'automne 1944, les circonstances auront forcé toutes nos ligues professionnelles à se donner un congé indéfini.

Déjà, cette année, la partie se corse. La N. H. L. a, il est vrai, l'autorisation officielle de placer ses billets en vente mais ce qu'elle a à mettre à l'affiche n'est pas encore définitivement arrêté. Les vedettes se font de plus en plus rares et quelle que soit la valeur des seconds rôles, ce sont encore les vedettes qui amènent l'eau au moulin.

L'an dernier, en dépit des défections provoquées par l'enrôlement militaire, la ligue Nationale pouvait encore présenter Broda et Apps à Toronto, Drillon et Portland à Montréal, Orlando et Abel à Détroit, Brimsek à Boston et des acteurs de premier plan à Chicago et New-York. Cet hiver, ces messieurs porteront encore l'uniforme mais ce sera le même pour tous, celui de l'armée.

Qui viendra prendre leur place? Personne n'en est encore bien sûr. De même qu'à l'exception de Boston et de Détroit les alignements du début de la dernière saison différaient du tout au tout à l'époque des éliminatoires, de même, cette année, est-il impossible de prévoir, un mois à l'avance, quel sera le personnel de chaque équipe.

Ce n'est pas inutilement que la C. A. H. A. vient de permettre aux amateurs de faire trois matchs dans la National l'hiver prochain. Quand un mois de campagne aura porté le nombre des éclopés à la quantité habituelle, il n'y aura probablement rien d'extraordinaire à voir trois ou quatre amateurs mêlés à un alignement professionnel. Depuis assez longtemps d'ailleurs l'on a raison de se demander s'il existe une différence appréciable entre les uns et les autres au moins quant à la dénomination.

Les Canadiens qui nous intéressent normalement plus que leurs rivaux sont sûrs d'un joueur, le gardien de buts Bert Gardiner. Les vétérans Sands et Getliffe devraient revenir au bercail en dépit de la retraite que les deux ont fait prévoir le printemps dernier. Quant aux autres, ce serait vouloir faire preuve de prescience téméraire que de tenter de les nommer.

Ce qui est bien sûr, par contre, c'est que d'ici à la Noël l'on aura vu, de Chicago à Montréal, plus de joueurs de 17 et de 18 ans que jamais l'on aurait cru possible d'en voir dans la ligue professionnelle la plus importante au monde. Que voulez-vous! Quand un joueur comme le gardien de buts Bell, de Buffalo, devient célèbre à 17 ans et doit abandonner sa carrière — temporairement du moins — à 18 ans, tout devient possible.

Et ça n'est peut être pas si mauvaise chose. Pendant des années les Maple Leafs de Toronto ont eu pour politique de présenter trois ou quatre recrues chaque saison. Les records indiquent quels résultats ça leur a valu. Depuis 1930, Toronto reste près de la tête quand la première place ne lui appartient pas. Et les Leafs ont les foules les plus considérables au Canada d'année en année.

Les circonstances auront fait ce que les propriétaires hésitaient à faire par le passé. Puisse la saison 1943-44 donner raison aux circonstances.

Un expert en hockey prévoit que la N. H. L. fait sa dernière saison d'ici la fin de la guerre.

PAR ROLAND BEAUDRY

EN PLONGÉE

DE Jonas à Jules Verne, il y eut un progrès remarquable dans la navigation sous-marine. L'expérience de Jonas a été trop longue à son goût et les écrits qu'il a laissés sur son expédition sous la surface de l'eau, trop concis.

De Jules Verne, à Aujourd'hui, il y eut rétrogradation. L'auteur de "Vingt Mille lieues sous les mers" avait construit, en théorie, un sous-marin plus moderne que ceux qui naviguent aujourd'hui, un vaisseau aux parois vitrées à travers lesquelles on pouvait voir les combats de pieuvres, les espadons attaquant les baleines, les châteaux de corail au fond de la mer et les forêts d'algues marines; un vaisseau qui se conduisait dans l'eau comme un avion dans l'air.

Le sous-marin moderne est autre chose. Ce n'est pas un navire de plaisance. C'est de cet instrument aquatique aux engrenages multiples dont on se sert pour faire la guerre. A travers le périscope, on peut voir les bateaux, mais encore faut-il que le submersible ne navigue pas trop profondément. Mais on ne voit pas les poissons. L'intérieur d'un sous-marin est comme un long tuyau fermé aux deux bouts dont les parois sont tapisées de fils électriques, cadrans, roulettes de cuivre, porte-voix, sonnettes, etc.

Dans le premier compartiment, en avant, ce sont les torpilles, l'arme principale du sous-marin. Juste en arrière des torpilles, c'est le carré des marins. C'est là que l'équipage de pont du submersible mange sur une table commune et dort dans des lits de fer ou des hamacs.

Plus à l'arrière, avant de passer dans le carré des officiers, il faut traverser un compartiment étroit à cloisons étanches et dont on se sert pour sortir du submersible si celui-ci est pris au fond de l'eau sans moyen de remonter.

Le carré des officiers n'est qu'un élargissement du passage qui conduit à la chambre de contrôle. Une table, quatre lits, une armoire. Tout ça compris dans une superficie de dix pieds par six.

La chambre de contrôle est au milieu du vaisseau. En s'y rendant, on passe devant la cuisine. Six pieds carrés. Un poêle électrique à deux ronds.

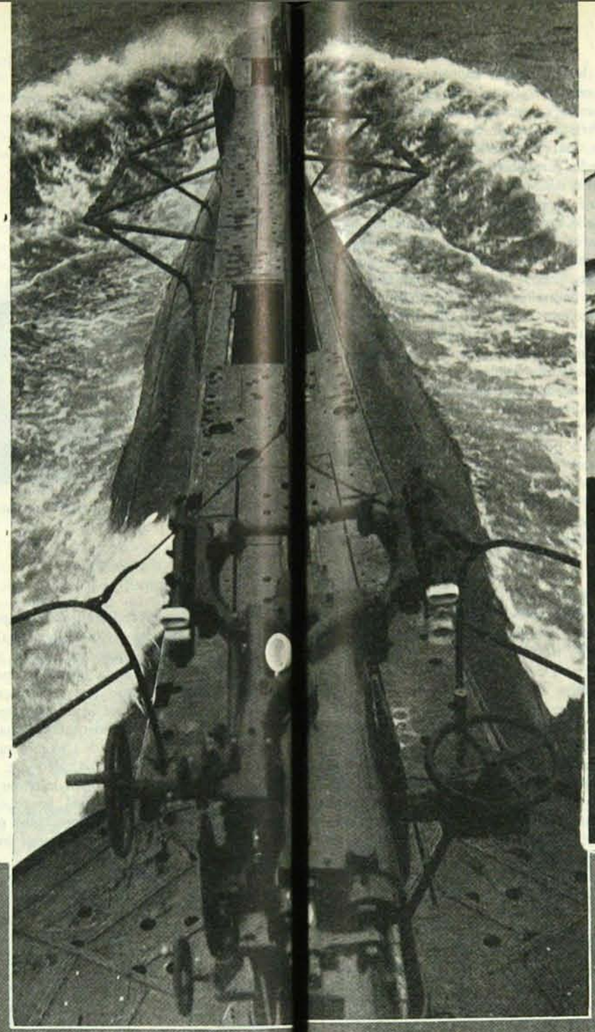
C'est dans la chambre de contrôle que se trouvent le périscope et des dizaines de leviers à la portée des marins de quart. Chaque levier a son importance pour la manoeuvre du vaisseau.

De la chambre de contrôle, on passe dans celle des machines où se trouvent de puissantes dynamos, des moteurs électriques et des engins Diesel. Poussons plus loin et nous arrivons dans le dernier compartiment qui est le carré des mécaniciens plus petit que celui des hommes de pont.

C'est ça l'intérieur d'un sous-marin. Que celui-ci navigue en surface ou en profondeur, on y respire toujours à l'aise. En plongée, cependant, on ne fume pas. Histoire de conserver le précieux oxygène. L'hiver, il n'y fait pas trop chaud parce qu'on y laisse entrer l'air de l'extérieur que lorsqu'il est en surface et on ne chauffe que le moins possible en plongée toujours aux fins de ne pas gaspiller l'oxygène. Mais comme l'on s'habille chaudement, tout le monde a suffisamment chaud.

A midi, c'était la nuit à bord du sous-marin. Aucun bruit, aucun clapotis de l'eau sur les parois, pas la moindre sensation de tangage ou de roulis. C'est comme si nous avions reposé sur le lit de la mer. Pourtant, nous naviguions à quelques cents pieds sous la surface.

(S.V.P., lisez la suite en page 34)



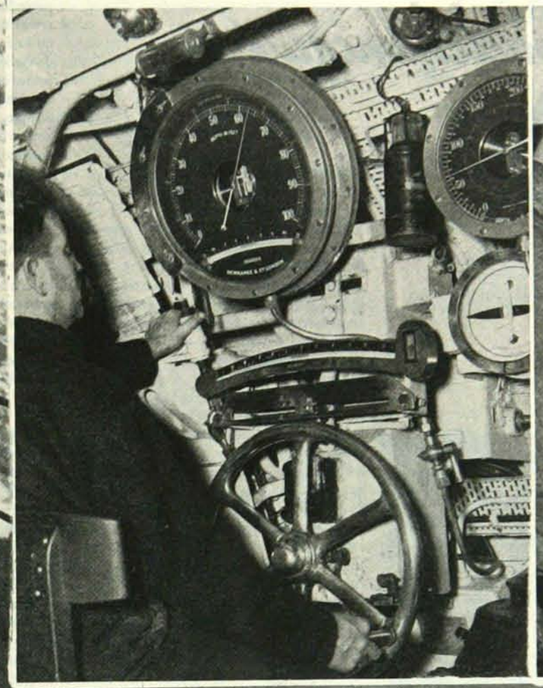
La proue d'un sous-marin. On remarque, à l'avant, les châssis pour les nageoires du vaisseau. Quand celui-ci navigue en surface, elles sont repliées sur elles-mêmes. Pour se rendre à la pièce de quatre pouces, il n'y a qu'un saut à faire du kiosque à la plate-forme. Les manoeuvres de tir s'exécutent rapidement.

(Photos de la Marine Royale Canadienne)

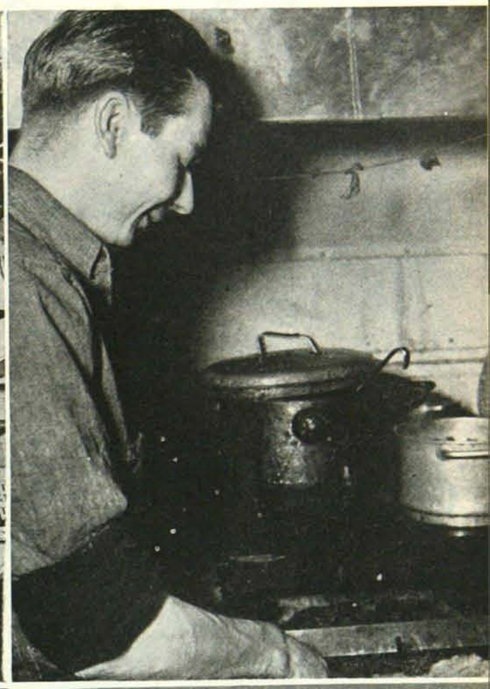
Le poste d'équipage des marins du pont est situé en arrière de la chambre des torpilles, que l'on aperçoit au fond. Pour dormir et manger l'espace est restreint. L'une des occupations favorites des marins à bord est d'écrire à ceux qui leur sont chers. Ils envoient des cartes postales des pays où le bâtiment fait escale.

Le capitaine du sous-marin dans le kiosque. Devant lui se trouve un porte-voix qui communique avec l'intérieur du vaisseau. Quand ce dernier est en plongée, un dispositif spécial empêche l'eau de pénétrer à l'intérieur. Intrépide, sûr de son bâtiment et de son équipage, le capitaine surveille l'océan d'un oeil vigilant auquel rien n'échappe.

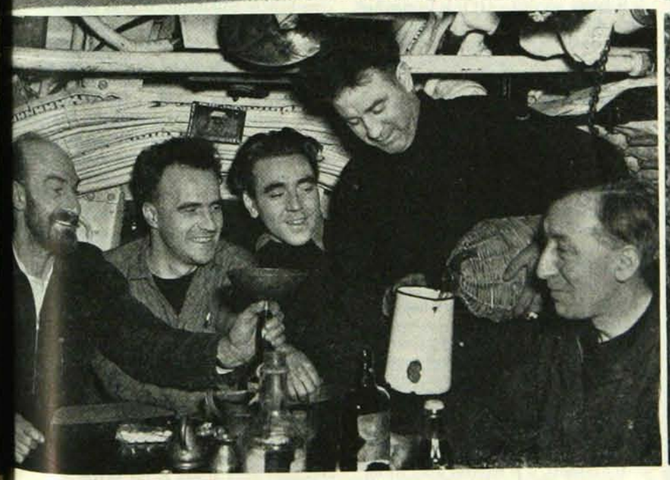
Cette photo prise dans la chambre de contrôle d'un sous-marin nous montre un des marins actionnant les nageoires du vaisseau de façon à tenir celui-ci sur un plan horizontal. Le gros cadran marque la profondeur à laquelle on navigue.



C'est la cuisine du bord. Combien de ménagères qui se plaignent d'une cuisine trop exiguë pour nourrir quatre à cinq personnes pourraient arriver à cuire les repas d'une quarantaine de personnes dans une cuisine si petite. Le cuisinier du bord y réussit pourtant.



Le sous-marin s'éloigne du port et s'enfonce sous la mer, manoeuvré par des hommes qui sont parmi les plus braves du monde.



"Du coeur au ventre!" Comme à bord de tous les vaisseaux de guerre, on distribue la ration quotidienne de rhum dans les sous-marins. Tous les jours, à la même heure, le cri retentit dans le sous-marin: "Up spirits!" et le maître d'équipage passe avec la cruche. Chacun a sa ration, toute sa ration mais pas plus que sa ration.

Une petite partie de cribbage pour tuer le temps dans le carré des maîtres-mécaniciens. L'humble et magnifique héroïsme de ces hommes se traduit dans leur sourire. Peu importe la mission périlleuse vers laquelle le sous-marin est en route, ils s'amusent en ce moment de repos avec la même légèreté d'esprit que s'ils étaient chez eux.

Le malchanceux

Par G. STAMPAERT

QUAND je fis la connaissance de Firmin Matrier il pêchait tranquillement à la ligne. Affublé d'un vaste chapeau de paille, assis à l'ombre d'un grand arbre, pour lui le monde entier semblait concentré dans son flotteur qui dansait là, devant lui, sur l'eau miroitante.

Si on faisait abstraction de quelques détails du décor on aurait aisément pu croire que Matrier était un de ces multiples pêcheurs parisiens qu'on a l'habitude de voir les dimanches sur les berges de la Seine ou de la Marne.

Parisien, Matrier l'était, mais l'endroit qu'il avait choisi pour jeter sa ligne n'était ni un coin charmant de Vilennes ni un quai de Charenton, mais bien une roche plate de l'île St-Joseph. Son costume était une sorte de pyjama rayé blanc et rouge et l'arbre qui le protégeait contre les ardents rayons du soleil était d'une essence que l'on ne rencontre qu'aux tropiques.

Je présume que l'énumération de ces quelques particularités suffira à faire comprendre que Firmin Matrier appartenait à cette catégorie de citoyens qu'on classe généralement sous la rubrique "mauvais garçons" et pour lesquels la sollicitude de feu Napoléon III créa le Grand Collège connu vulgairement sous le nom de: *Bagne de la Guyane Française.*

Contrairement à beaucoup de ses camarades Matrier était très taciturne. Quand les premières fois je lui adressais la parole il me répondit que par des monosyllabes "oui" et "non". Etant à cette époque moi-même catalogué par l'administration pénitentiaire du bagne des Iles du Salut comme un individu tout particulièrement dangereux à qui il était strictement défendu aux surveillants et forçats d'adresser la parole autrement que pour des raisons de service, je présumais que cette réserve de la part de Matrier provenait de la crainte d'être puni si un surveillant l'avait attrapé en conversation suivie avec l'"interné administratif" que j'avais l'honneur d'être.

Je me trompais. — Pas plus que ses camarades, Matrier faisait beaucoup de cas du règlement qui tentait de m'isoler comme un pestiféré. S'il ne parlait pas beaucoup c'était tout simplement parce qu'il était d'une nature calme et paisible, aimant le repos et la solitude, ayant horreur du bruit et du tumulte.

Comment un homme si tranquille, d'apparence si pondéré et équilibré était-il venu au bagne? — Voilà ce qui m'intriguait fortement.

Je résolus de le lui demander.

Fusse parce que j'avais entouré ma question de certaines formes de politesse auxquelles les forçats sont peu habitués ou fusse parce que ce jour-là Matrier se sentait du vague à l'âme, je l'ignore, mais le fait est qu'il fit abandon, à mon profit, de sa réserve habituelle pour me raconter son histoire:

— "Moi, Monsieur, — me disait-il — c'est la malchance, la plus stupide des malchances qui m'a conduit ici au bagne". — "Oui, je le sais bien — poursuivit-il — tous les forçats, s'ils ne se prétendent pas innocents invoquent plus ou moins la malchance comme excuse de leurs méfaits. Mais, en ce qui me concerne, sans vouloir essayer, en quoi que ce soit, d'atténuer mon crime, je puis vous assurer que j'ai vraiment joué de malheur comme vous pourrez en juger vous-même à la fin de mon récit que voici":

Ancien combattant de la guerre 1914-18, blessé légèrement devant Tahure, l'armistice du 11 novembre 1918 me trouva en pleine convalescence dans un hôpital complémentaire quelque part en Normandie.

Démobilisé après la signature de la paix j'obtins une place de concierge dans le quartier de Passy. C'était une belle et grande maison dont le propriétaire ne voulait louer à des gens possédant enfants ou chiens. La plupart des locataires étaient des fonctionnaires, employés ou rentiers tous des gens très convenables et jouissant d'une certaine aisance. La rue dans laquelle cet immeuble était situé se trouvait elle-même en dehors des grandes artères et avait le calme et reposant aspect d'une avenue de petite sous-préfecture: pas de tramways ni d'autobus, seul de temps en temps un taxi de passage y réveillait un peu la vie. Bref, ayant horreur du bruit, aimant par dessus tout la tranquillité et le repos il n'y avait, sans doute, dans tout Paris pas un concierge plus satisfait de son sort que moi. Malheureusement le bonheur que je trouvais dans ma paisible existence prit fin avec le progrès croissant de la T.S.F.

D'abord ce fut le locataire du premier qui s'acheta un poste de radio. Comme ce locataire était un rentier perclus de rhumatismes et qui de ce fait sortait très peu, il fit marcher son nouveau jouet du matin au soir. Après ce furent les locataires du second qui suivirent son exemple, puis le monsieur habitant l'entresol. Une vraie épidémie de radiophonie semblait s'être abattue sur tout notre quartier. Ma maison, ma rue, auparavant si tranquilles étaient transformées en un enfer. Dans chaque immeuble, par chaque fenêtre, on entendait des clameurs, des hurlements qui voulaient avoir la prétention d'être des mélodies ou des sermons. Chaque propriétaire d'un appareil désireux d'éclipser son voisin ouvrait son poste en grand. C'était une cacophonie infernale de quoi devenir fou.

Fou je le devins réellement car moi, homme paisible par excellence, je fus aussi pris dans l'engrenage de cette démence commune. Je finis, moi aussi, par m'acheter un poste de radio, le plus cher et le plus moderne que je pus trouver. Je pouvais être fier de mon acquisition car quand je le faisais marcher — et je le fis marcher sans discontinuer tous les jours — ses crachements et sifflements surpassaient en sonorité ceux de tous mes voisins une demi-lieue à la ronde.

Cela finit par faire du vilain. — Mes locataires et voisins, jaloux de mon poste puissant, me firent d'abord quelques observations aigres-douces suivies bientôt de basses insinuations qui finirent en gros mots et insultes. Moi qui auparavant était honoré et respecté par tout le monde je devins, grâce à ce poste diabolique, la bête noire du quartier.

La catastrophe finale arriva un soir que le receveur des contributions qui habitait à l'entresol envoya sa domestique pour me prier d'arrêter mon poste. Le receveur avait, paraît-il, un mal de dents épouvantable et les hurlements de mon appareil lui donnaient des élancements terribles dans sa molaire gâtée. Si cette demande n'avait pas été faite dans des termes impératifs, si la petite bonne n'y avait pas ajouté personnellement quelques observations blessantes, si le receveur avait été un locataire moins avare avec les étrennes j'aurais peut-être donné une suite favorable à cette requête. Mais, comme tous ces "si" et beaucoup d'autres faisaient défauts, je rabrouai la domestique et fort de mon droit de "charbonnier est maître chez lui", je laissai donner à mon poste tout ce qu'il pouvait donner.

Quelques minutes après que la bonne eut été remontée, le receveur des contributions vint me trouver lui-même. Bientôt, outre les glapissements du poste, ma loge retentit des cris de colère du receveur qui ne se gêna nullement de m'injurier de belle façon. Comme je n'étais pas en peine de lui répondre, l'immeuble entier fut bientôt rempli des clameurs de notre dispute. Celle-ci finit par attirer tous les autres locataires. L'un après l'autre ils descendirent et poussés par leur jalousie commune autant que par ce lien de solidarité qui dans tout conflit de ce genre ligue les locataires contre le concierge, ils m'injuriaient à qui mieux mieux.

Finalement ce qui devait arriver, arriva. Rendu fou furieux par cette horde d'énergumènes qui menaçaient de détruire mon appareil et craignant qu'ils ne mirent leurs menaces à exécution, je courus à une armoire, en sortit un revolver et uniquement dans le dessein d'effrayer cette bande d'enragés je tirai un coup en l'air.

Du moins je pensai avoir tiré en l'air. Mais, réflexe inconscient ou quoi que ce fut, le coup avait bel et bien porté et, fatalité des fatalités j'avais tué raide le comptable qui habitait un petit appartement au troisième.

Je passe sur mon arrestation, l'instruction, etc.

Je fus traduit devant la Cour d'Assises où je fus brillamment défendu par un des plus habiles et notoires avocats du barreau de Paris. C'était un ancien lieutenant sous les ordres de qui j'avais servi au front. Il savait de longue date que j'avais horreur du bruit et des disputes, il prouva A plus B que sur toute la terre il n'y avait pas d'homme plus paisible et pondéré que moi, il démontra irréfutablement que dans toute cette histoire malheureuse tous les torts se trouvaient chez ma victime, mes locataires et mes voisins: s'ils n'avaient jamais acheté ces maudits postes de T.S.F. je ne me serais pas procuré, à mon tour, cet appareil qui avait suscité la jalousie des autres amateurs de radiophonie. Tour à tour il fut éloquent, spirituel, humain, ironique, pathétique. A certains moments il me dépeignit sous un aspect si émouvant que je pleurais moi-même sur le sublime de mon caractère, jamais je ne m'étais douté que je possédais de si hautes et de si nobles qualités. Il parla tant et si bien que finalement j'étais persuadé que non seulement j'allais être acquitté mais encore que le président de la Cour et tous les membres du jury viendraient me serrer la main, m'embrasser comme un martyr du Progrès.

A mon grand étonnement et pour la plus grande déception de mon avocat je fus pourtant bel et bien condamné aux travaux forcés à perpétuité car, comme je vous l'ai dit au début de mon histoire, dans toute cette affaire je fus victime de la plus noire malchance qu'un homme puisse avoir: — le comptable que j'avais involontairement tué était la seule et unique personne de toute la rue, de tout le quartier, qui ne possédait pas un poste de T.S.F.

Automne de guerre

PAR MADELEINE

EN faisant le tour des grands magasins et des merveilles qu'ils offrent à la convoitise des femmes, on a une idée assez juste de ce qui se portera l'hiver venu. Les modèles ont beau être gelés, on a quand même réussi, par le truchement des couleurs ou au moyen des accessoires employés d'une manière différente, à donner aux vêtements un air de nouveauté.

Il y a des manteaux luxueux, lourdement chargés de fourrures à longs poils ou entièrement doublés de la fourrure rase qui fait le col et les revers. Les plus populaires ont de larges devants roulés et ils se portent avec un petit chapeau en fourrure aussi. Ils sont superbes, mais, dans certaines maisons, les gens d'expérience hochent la tête et se demandent quel service va donner la fourrure ainsi employée en doublure.

Plus simple, le modèle appelé "officier" habille très bien, mais il risque de tourner au ford. Un ford en termes de couture, c'est un modèle qui devient impossible pour avoir été trop populaire. Le manteau à larges revers tuxedo risque lui aussi de devenir ford. Mais, entre les deux, il y a quantité de modèles à lignes plus simples, mais tout aussi élégantes, et qui ont chance de durer. La ligne princesse est toujours chic et certains modèles droits ne datent pas. Choses à considérer chaque fois qu'il faut acheter un morceau du prix d'un manteau.

* * *

Beaucoup de deux-pièces, ce qui permet de varier les toilettes. La plupart des modèles sont élégants mais simples. Ils sont minces et comptent sur la garniture pour distraire de la sévérité de leurs lignes. Des découpés, des piqûres et des appliqués camouflent ce que le vêtement peut avoir d'étriqué par suite des restrictions sur la quantité de tissu qui peut entrer dans un vêtement.

Ainsi les jaquettes semi-tailleur ont des poches de toutes sortes, la plupart du temps en trompe-l'oeil, mais qui donnent beaucoup de grâce à l'ensemble. Il y a aussi des bandes de soutaches contrastantes qui aident au camouflage, et des boutons de mille sortes. Souvent le bouton est en même tissu que la robe et assez petit, mais on lui fait alors un cadre de pétales qui lui donne de la taille. Dans un corsage montent des tiges et des feuilles piquées. Elles supportent des fleurs appliquées qui tiennent lieu de poches. Et ainsi de suite...

Il y a des chemisiers très simples mais qui peuvent quand même faire assez habillé à l'occasion, grâce à des accessoires bien choisis et à la sobriété de leur ligne.

Un petit modèle admiré avait une jupe toute droite. Comme seule garniture, le haut de la jaquette était piqué en forme d'écailles avec, dans chaque dépression, une paillette qui scintille. Pendant toute l'année ce petit vêtement peut aller partout — à partir du lunch jusqu'au lendemain matin — et, si on sait varier les accessoires, il n'aura jamais cet air pénible de trop vu.

Nombreuses sont les robes simples de ligne, mais habillées en fait et élégantes, coupées dans de légers lainages pastels. Les porter, ce serait imiter la manière d'agir de la reine qui, paraît-il, trouve qu'à mesure que les hommes endossent l'uniforme les femmes doivent se faire plus tendres et féminines et que les couleurs pastels mettent de la douceur dans un hiver qui promet d'être rigoureux.

Les robes habillées surtout — en noir le plus souvent — sont vraiment des fourreaux. Ce qu'elles ont de drapé l'est si sobrement que l'effet n'en est pas changé. On peut toujours parler de paille ou d'allumette. Ces robes noires peuvent servir de mille manières en variant les accessoires. Ainsi les encolures garnies de satin ou de velours pâles comme des dragées sont beaucoup aimées. Elles font très chic surtout si on a la précaution de rappeler la même couleur dans les cheveux, les gants ou le sac, ou même un simple bijou. Mais on doit pouvoir changer cette garniture à volonté et alors, avec la robe toute noire, on portera une écharpe de paillettes, par exemple, ou de gros bijoux, ou des fleurs. Peut-être bientôt des fruits, si on en croit New-York.

Le satin foncé revient. On le voit en ce moment seulement dans les modèles fort chers et très souvent employé pour garnir un crêpe de la même couleur et dessiner la ligne par un jeu d'ombre et de lumière.

Les robes qu'on voudra coudre soi-même coûteront moins cher que d'habitude, probablement. Elles exigeront beaucoup moins de tissu, moins de temps aussi. Les tissus pour les robes habillées sont splendides et les crêpes façonnés se prêtent à ravir à la mode du moment avec ses mouvements sobres et précis. Il y a de beaux lamés qui feront des jaquettes précieuses pour les grandes occasions ou des parements sur les robes plus simples.

* * *

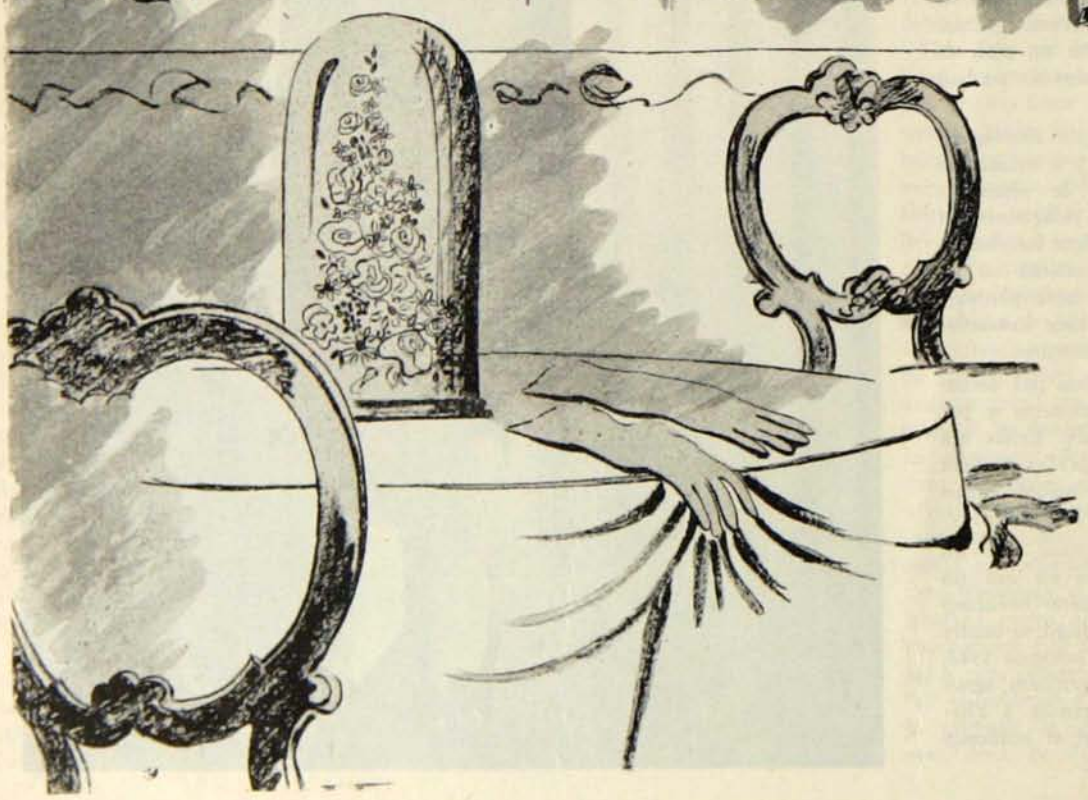
Tout en faisant le tour des élégances, il faut penser plus que jamais à économiser et n'acheter que le strict nécessaire. Pourtant avec un peu de savoir-faire et avec des achats limités mais "stratégiques" on peut rajeunir tout à fait sa garde-robe et surtout en augmenter les possibilités et le service qu'elle donne. Pour y réussir il est bon de s'y prendre comme cette jeune femme, une artiste de radio toujours mise comme une princesse. Elle ne se ruine pourtant pas et elle explique à qui veut l'entendre que le secret de l'élégance, c'est de faire le tour de ce qu'on possède avant d'acheter quoi que ce soit.

En cet automne 1943, celles qui aspirent à se faire une réputation de femme chic commenceront donc par repasser leurs vêtements et faire comme une espèce de bilan de leurs richesses — accessoires compris. Elles traceront ensuite un plan de garde-robe pour les prochains six ou huit mois.

Ainsi armées, elles sauront absolument quoi mettre de côté — il y a encore des pauvres qui ont besoin de vêtements chauds — quoi réparer, refaçonner, et quoi acheter pour avoir un tout bien homogène. L'idéal c'est un trousseau où les mêmes accessoires servent avec plusieurs costumes, et les costumes sont camouflés par les changements d'accessoires.

Surtout, qu'on ne se laisse pas décourager par la cherté des vêtements ni par la bourse qui se fait plate. Celles qui rêvent de la femme chic qu'elles seraient si elles étaient riches ne seront jamais chic même si elles étaient très riches.

Savoir s'habiller, voyez-vous, c'est un talent. Toutes les femmes en ont un grain. Juste assez pour espérer beaucoup d'elles le jour où elles voudront se mettre à l'oeuvre et le cultiver. L'automne 1943, avec son opulence et ses restrictions, serait le bon moment pour apprendre à s'habiller avec un peu d'argent et beaucoup d'ingéniosité et de bon goût.



MÈRE ET

BUTTERICK 2665.—L'encolure est nouvelle, les poches aussi. Tailles 4 à 12 ans, 23 à 30. Prix: 25c.

BUTTERICK 2629.—Une robe simple, qui se portera toute la journée. Tailles 12 à 20 ans, 30 à 42. Prix: 50c.

BUTTERICK 2693.—Un manteau comme celui de maman. Tailles 4 à 14 ans, 23 à 32. Prix: 25c.

BUTTERICK 2420.—Un bon manteau tailleur, aussi serviable le soir que le jour. Tailles 12 à 20 ans, 30 à 42. Prix: 50c.

FILLE

BUTTERICK 2709.—Un costume franchement tailleur qui se porte ouvert, ou fermé au cou. Tailles 12 à 20 ans, 30 à 44. Prix: 50c.

BUTTERICK 2690.—Une robe charmante, simple ou habillée à volonté. Tailles 12 à 20 ans, 30 à 40. Prix: 50c.

BUTTERICK 2577.—Une robe-manteau qui a beaucoup d'allure. Empiècement plissé, longues manches. Tailles 12 à 20 ans, 30 à 44. Prix: 45c.

BUTTERICK 2698.—Col roulé. Les remplis des épaules sont répétés à la tailles. Modèle amincissant. Taille 34 à 48. Prix: 50c.

1800.—LA MAISON DE BEAUJEU

(Suite de la page 10)

Le nouveau propriétaire ne la garda que jusqu'au 6 mars 1845 alors qu'il la vendit pour la somme de 8,500 livres, pardevant le notaire William Easton, à dame Elisabeth-Catherine Mittleberger, épouse de Charles Lamontagne, et à Louis-Paschal Comte, entrepreneur de Montréal.

Cette possession conjointe dura un peu plus de deux mois. Le 17 mai suivant, madame Mittleberger revendait sa part au sieur Comte. Ce dernier spéculait-il sur les immeubles? Quoi qu'il en soit, on le retrouve, le 23 mai 1846, dans l'étude du notaire J. J. Gibb, en compagnie de Georges-René Saveuse de Beaujeu, du Coteau-du-Lac.

Le nouvel acquéreur était issu de l'une des plus belles familles du Canada français, alliée aux Lemoyne de Longueuil. Son père, qui avait épousé Catherine Chaussegros de Lévy, soeur du célèbre baron de l'Empire, fut protonotaire du district de Montréal, député de Montréal-est à la Chambre d'Assemblée puis membre du Conseil législatif.

Georges-René Saveuse de Beaujeu naquit à Montréal, le 4 juin 1810. Comme son père, il siégea au Conseil législatif, à partir du 21 novembre 1848, et occupa le fauteuil présidentiel de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il décéda à l'âge de 55 ans au manoir de la famille, au Coteau-du-Lac, le 29 juillet 1865. Outre son épouse, née Adélaïde-Suzanne-Catherine Aubert de Gaspé et fille de l'auteur des "Anciens Canadiens" et des "Mémoires", il laissait pour le pleurer six enfants: deux fils et quatre filles.

Chacun des enfants hérita des biens du disparu dans la proportion d'un sixième. Catherine-Adèle-Suzanne, entra dans la Congrégation de Notre-Dame sous le nom de Soeur Sainte-Marie de la Croix et fut plusieurs années supérieure de la maison d'Oka; elle renonça à ses droits en faveur de sa soeur, Blanche-Vandelmonde-Armandine-Anne, qui se trouvait maintenant héritière dans la proportion du tiers. Mais celle-ci, entrée à son tour en religion chez les Dames Hospitalières de la Flèche, s'empressa de céder sa part à sa mère.

Une troisième, Yvonne-Laure-Athénaïs-Louise, ayant fait profession religieuse chez les Dames Réparatrices, à Nantes, se désista à son tour de sa part en faveur de sa mère qui devint par le fait même propriétaire de la moitié indivise de la propriété de la rue Notre-Dame. L'autre moitié restait aux deux fils, Philippe-Arthur-Quiqueran-Villemomble et Georges-Raoul-Léotald-Guichard-Humbert, ainsi qu'à l'autre fille, Marie-Alice-Béatrice-Isabeau.

En 1880, le premier vendit son sixième indivis aux trois autres propriétaires. Mme veuve de Beaujeu s'assura ainsi les cinq neuvièmes de la succession et de la maison qui nous intéresse. Voici comment elle obtint le reste. Lorsque Humbert mourut, il légua ses biens à sa veuve, dame Henriette Lamothe. Puis celle-ci ainsi qu'Isabeau, consentirent à vendre leurs droits à Mme de Beaujeu, qui devint seule et unique propriétaire.

Mais la même année (1888), Mme de Beaujeu donna sa propriété de la rue Notre-Dame à sa fille Isabeau.

Isabeau Saveuse de Beaujeu, qui demeurait alors en France, à Saint-Etienne de Montluc, avait épousé le vicomte Alain-Anne-Marie Siochan de Kersabiec, capitaine aux zouaves pontificaux, qui se distingua à Castelfidardo, fit la campagne de Mentana et commanda la porte du Peuple, à Rome, le 20 septembre 1870. Décoré et fait chevalier, il décéda à l'âge de 34 ans. Madame de Kersabiec, bien que demeurant en Europe, devint la confidente de sa mère; elle lui fut dévouée toute sa vie, et c'est ce qui explique l'affection particulière qu'elle mérita de sa part.

Parmi ceux qui demeurèrent dans la maison de la rue Notre-Dame après la mort de M. de Beaujeu, on remarqua le nom de Félix Poutré, ce curieux personnage qui, prétend-on, échappa à la potence, lors des "Troubles", en simulant la folie. Il serait trop long de donner ici la liste des citoyens qui habitèrent là. Disons seulement qu'ils se recrutèrent parmi les hôteliers, des manufacturiers de pianos, les relieurs, les forgerons, les selliers, les négociants de toutes sortes, les voituriers, les vendeurs d'ornements d'églises, les cordonniers, les marchands de foin et grain, les charretiers, les peintres, etc., etc.

Au début du présent siècle, madame veuve de Kersabiec confia à Henri Tessier, entrepreneur charpentier et menuisier, le soin de transformer sa propriété. Si l'on en juge par le coût de ces réparations (plus de $1,500), on peut croire que c'est alors que fut construit un nouvel étage, à la place des combles, donnant à l'édifice l'apparence qu'il possède encore de nos jours.

Madame de Kersabiec se sentant elle-même avancer en âge — elle était née en 1851 — fit à son tour son testament, le 8 décembre 1813. Elle mourut un an plus tard, jour pour jour, léguant ses biens à ses enfants. Il est curieux de remarquer que la vieille maison de la rue Notre-Dame appartient dès lors et simultanément à deux comtesses, à une vicomtesse et à un vicomte: deux des filles de madame de Kersabiec épousèrent Yves-Antoine-Victorien-Marie, comte de l'Escale, et Jean-Jules-Marie, comte Goujon de Grondel; une troisième devint la femme de Paul-Yves-Marie, vicomte Guyot d'Asnières de Salins. Quant au vicomte, il s'agissait d'Alain-Louis-Joseph-Anne-Marie Siochan de Kersabiec, qui avait hérité ce titre de son père. Ce cas est certainement unique dans les annales canadiennes.

Depuis ce temps, la maison de Beaujeu, qui resta entre les mains de cette famille durant trois quarts de siècle, abrita tour à tour le "Prix Courant", la "Cie d'Imprimerie des Marchands, ltée", le "Service Coopératif des Imprimeurs" et la "Revue Moderne" qui continue de l'occuper.

C'est vraiment un honneur pour nous que d'être installés dans cet édifice chargé de souvenirs. Chaque génération qui y a passé a joué son rôle dans les destinées de notre peuple, et l'histoire inscrira ce labeur dans ses pages indélibiles. C'est à la fois un exemple et une tradition. Cette tradition, la "Revue Moderne" est heureuse de se la voir échue, et elle se fait un devoir de s'y consacrer dans la sphère où elle exerce son influence.

1. Cet article est extrait d'une longue étude que l'auteur poursuit depuis quelques mois aux archives judiciaires et aux archives municipales de Montréal, et qui sera complétée et publiée avant la fin de l'année.

LA GUÉRISON

(Suite de la page 12)

— Ne trouvez-vous pas le Dr Featherstone excessivement sympathique? demanda-t-elle.

— Bas les pattes! siffla Gloria. Ou je me déciderai un matin à mettre du verre broyé dans tes céréales, petite chatte!

* * *

Gloria trouva le Dr Featherstone tambourinant d'un air perplexe sur son bureau. Comme ses yeux se posaient sur elle, il sembla que la sombre tristesse du regard du médecin s'approfondissait encore davantage. Gloria eut l'impression qu'on avait passé son coeur à l'essoreuse et qu'on l'avait ensuite suspendu pour le faire sécher.

— Mlle Blake se plaint, dit-il, de n'éprouver aucun signe de guérison.

— Oui, docteur, répondit doucement Gloria. De quoi a-t-elle dit qu'elle souffrait quand elle est entrée ici?

— Elle avait été cruellement déçue par un directeur de compagnie cinématographique et elle avait le coeur brisé.

— Un peu craquelé, peut-être, murmura l'infirmière.

— Je pensais qu'elle s'intéressait vivement au grand jeune homme dont l'effrayante obsession le poussait à chercher une femme ressemblant à Mona Lisa?

— Ce fou... excusez-moi, docteur. Vous voulez dire M. Birdsall. Mlle Blake a fini par découvrir que son ranch en Californie n'est qu'une propriété de deux acres de terre.

— Il nous faudra faire dévier l'intérêt du jeune homme, pour son propre bien, dit le médecin en fronçant les sourcils. On pourrait l'amener à soutenir une bonne rivalité contre M. Parker à l'égard de la blonde veuve.

— Et Mlle Blake?

— Henry T. Thatcher, chambre 102, possède une usine d'automobiles, je crois, mais il est un peu âgé.

— C'est une excellente idée! s'exclama Gloria. Les deux seront satisfaits. Puis-je vous poser une question personnelle, docteur Featherstone?

— Bien sûr...

— Est-ce que vous ne vous sentez pas... euh... un peu fatigué?

Il la regarda dans les yeux, cligna de l'oeil et répondit d'une voix à peine distincte:

— Non!

— Oh!

Et Gloria Paquet sortit précipitamment du bureau.

* * *

Le Dr Featherstone était seul dans son bureau. Il s'approcha de la fenêtre et regarda à l'extérieur les spacieux terrains de l'Institut de rajustement de l'équilibre sentimental. Ses pensionnaires passaient là des heures heureuses à jouer au tennis, à siroter des consommations à de petites tables placées dans un décor romanesque. Il les entendait rire en ce moment. Qu'il était facile de leur venir en aide! Ils venaient, regardaient autour d'eux, folâtraient entre eux, se poursuivaient de prévenances et finissaient par se marier!

On frappa à la porte.

— Entrez, dit-il d'une voix lourde.

Et il se rassit à son bureau.

Mme Casey entra avec l'air d'un éléphant aussi timide que déterminé.

— Bonne après-midi, monsieur, dit-elle. Puis-je vous parler une minute?

— Certainement, Maggie, dit-il avec un accent presque encourageant dans la voix. J'espère qu'il n'y a rien qui ne va pas.

— Il y a beaucoup de choses qui ne

EMILIEN SOLDAT

— Ce doit être un Allemand, sergent, il ne parle pas comme nous.

LES lignes interurbaines sont achalandées de dépêches de guerre d'importance vitale. On ne peut ériger de nouvelles lignes parce que les matériaux requis sont nécessaires à la fabrication d'avions, de tanks, de canon, de munitions et de navires. Dans ces circonstances difficiles nous faisons appel à votre collaboration *volontaire*. Prière de vous abstenir de toute communication peu importante, singulièrement avec les centres d'activités de guerre. Quand vous le pouvez, appelez durant les heures creuses et soyez bref dans vos conversations.

THE TRANS-CANADA TELEPHONE SYSTEM

TRANS-CANADA TELEPHONE SYSTEM

THE BELL TELEPHONE COMPANY OF CANADA

vont pas, docteur! Et c'est vous qui n'allez pas bien!

La rougeur envahit subitement la figure de Mme Casey qui se rendait compte de sa témérité, mais elle tint ferme, car elle était une femme de courage.

— Comment, Maggie! N'êtes-vous pas heureuse? Voulez-vous une augmentation de salaire?

— Ce n'est pas pour le salaire que je travaille pour vous, mon garçon.

Et Mme Casey se mit à pleurer. Puis elle arrêta le flot de larmes aussi subitement qu'il était venu.

— Je me rends malade à en maigrir, dit-elle, parce que je m'inquiète de voir que vous ne mangez pas plus qu'une petite fille anémique. Et quand j'arrive pour apporter quelque chose dans la salle à manger, vous êtes là avec une tête longue comme ça que ça ferait quasiment une règle! Qu'est-ce que dirait votre pauvre mère si elle vivait et qu'elle vous voyait ainsi?

Le Dr Gregory Featherstone se leva et marcha de nouveau vers la fenêtre. Là il sortit son mouchoir et parut se moucher avant de se retourner vers Mme Casey.

— Je pense qu'il n'est personne autre au monde à qui je pourrais me confier ainsi, dit-il. C'est... c'est une jeune fille...

— Une jeune fille! s'écria Mme Casey qui n'en revenait pas et qui dut avaler plusieurs fois sa salive avant de retrouver la parole. Vous voulez dire que vous êtes amoureux?

— Oui, admit-il.

— Serait-ce... serait-ce trop vous demander, monsieur, que de vous demander qui c'est?

— Je ne peux pas vous le dire, Maggie. J'ai des raisons pour ne pas vous le dire. Et c'est tout à fait sans espoir!

— Elle n'est pas morte, n'est-ce pas?

— Non.

— Elle n'est pas mariée?

— Personne n'est digne d'elle. Je sais que je ne suis pas digne d'elle. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles c'est sans espoir...

— Mais ne pouvez-vous vous guérir vous-même, docteur? Vous qui avez tellement de succès quand il s'agit de guérir les autres!

— Non, dit-il en hochant la tête. Ce que j'éprouve, c'est véritablement de l'amour. Et cela, c'est incurable.

Mme Casey aurait bien voulu dire quelque chose, mais elle n'osa pas. Elle se leva péniblement et soupira. Le docteur soupira comme un écho.

— J'ai préparé une soupe extraordinaire pour ce soir, dit-elle faiblement et elle se dirigea vers la porte.

— Merci, Maggie.

* * *

Il était tard, très tard et Mme Casey et Gloria étaient seules dans la cuisine.

— Et c'est là tout ce que ça m'a donné, dit Mme Casey quand elle eut fini de raconter son entretien de l'après-midi avec le médecin.

Le fantôme du désespoir flottait dans le regard de Gloria.

— Je m'en suis aperçu d'abord comme je travaillais avec lui chez un de ses malades, dit-elle. Je ne sais comment cela a commencé exactement. Il est devenu de plus en plus mélancolique. Puis il a abandonné sa clientèle et il a ouvert la maison ici. Il m'a alors demandé de venir comme infirmière en chef. Jusqu'à mon mariage, m'a-t-il dit. Comme si je pouvais épouser un autre homme que lui! Hélas! je l'aime trop. On ne réprime jamais l'amour véritable. C'est incurable.

Mme Casey renifla, mais sa voix était douce.

— Mademoiselle Gloria, dit-elle, je pense que j'ai une idée. Evidemment, vous ne pouvez pas très bien lui offrir de le guérir...

— Moi? s'écria Gloria. Il ne sait même pas de quoi j'ai l'air. Je ne suis que l'infirmière en chef pour lui.

— Mais vous pouvez lui demander de vous guérir.

— Quoi? s'écria la jeune fille et elle se dressa aussitôt. Mais sans lui de quel homme il s'agit...

— Naturellement. Soyez mystérieuse!

— Mais il demandera à l'un de ses pensionnaires de m'inviter à danser, à jouer au golf et il arrangera les choses de manière que cet homme et moi nous trouvions seuls au clair de lune tandis qu'il y aura une douce musique... Tout le traitement ordinaire, quoi! Et je ne le verrai plus jamais, lui. Je ne veux pas être obligé de passer mon temps avec un autre homme. Je ne veux pas qu'un autre homme que lui me demande en mariage!

— Attendez, dit Mme Casey qui se tenait le double-menton dans sa large main. Laissez-moi réfléchir. Mais vous pourriez tomber malade et être obligée de prendre le lit. Il faudrait bien qu'il aille vous voir alors, pour vous donner un calmant par exemple. Et alors si vous êtes malade, il ne pourra pas demander à vos pensionnaires d'aller vous embêter!

Gloria bondit sur ses pieds.

— Madame Casey, dit-elle, je veux vous embrasser!

Mais dans le passage sombre à côté de la cuisine un léger froufrou agite presque imperceptiblement le silence comme une ombre légère s'éloignait sur la pointe des pieds...

* * *

Une petite infirmière aux cheveux noirs, jolie comme un oeillet, répondit, le lendemain matin, au lieu de Gloria au coup de sonnette du Dr Featherstone.

— L'infirmière en chef est malade, monsieur, dit-elle.

Les épaules du médecin s'affaissèrent davantage de deux pouces.

— Est-ce... quelque chose de grave? demanda-t-il lentement.

— Je ne sais pas. Elle aimerait vous voir quand vous aurez un moment de liberté.

— Très bien. Rien de nouveau ce matin?

— Treize et Quarante-Six ont annoncé leurs fiançailles. Treize est le type qui voulait se suicider il y a deux semaines.

— Excellent.

— Le courtier de la chambre 27 est amoureux de deux jeunes filles, monsieur. Il dit qu'il est à la veille de sombrer dans une dépression nerveuse et que vous devez l'aider à sortir de son dilemme sans quoi il vous poursuivra.

— Je vais m'occuper de cela... mais il faut d'abord que je vois Mlle Paquet. Est-ce tout?

— Mlle Blake voudrait vous voir.

— Priez-la d'entrer. Et attendez-moi à la porte afin de pouvoir venir avec moi à la chambre de Mlle Paquet.

— Oui, docteur.

Valerie Blake s'arrêta un moment dans l'encadrement de la porte et fit une entrée dramatique. Elle jeta un coup d'oeil à l'infirmière, qui fit la moue, et s'approcha du bureau.

— J'ai quelque chose de confidentiel à vous dire, docteur Featherstone, dit-elle. Et de la plus haute importance pour vous.

— Je vous écoute donc attentivement.

Elle fit le tour du bureau et se pencha vers lui. Ses yeux noirs s'agrandirent.

— Puis-je compter que vous ne me demanderez pas de vous confier comment j'ai appris ce que je vais vous dire?

— Certainement, mademoiselle Blake.

— La maladie de votre infirmière en chef n'est qu'une ruse, un prétexte, murmura-t-elle à l'oreille du médecin. C'est un complot.

Puis elle se redressa et le regarda fixement.

— Un complot?

Le Dr Featherstone était l'image même de l'étonnement.

— Un complot pour vous attirer dans une situation compromettante. La rusée tisse son filet. Elle veut nous épouser!

— M'épouser! s'exclama-t-il au comble de l'ahurissement.

Soudainement, il bondit sur ses pieds, fit le tour de son bureau du côté opposé où se trouvait la jeune fille et se précipita hors de la pièce. Il parcourut deux passages en coup de vent, monta un escalier quatre à quatre et ne s'arrêta que pour frapper à la porte de la chambre de Gloria. Puis il entra. Elle s'assit dans son lit, la bouche ouverte. Elle avait oublié sur le champ le négligé qu'elle avait pris deux heures à bien placer sur elle.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qui se passe, docteur?

— Mademoiselle Paquet! (Il avait énormément de difficulté à prononcer ses mots.) Vous m'avez fait demander?

Gloria frissonna. Cet homme agité, au regard égaré, n'était certainement pas dans de bonnes dispositions pour recevoir l'aveu d'un grand amour. Elle avait supposé qu'il se serait assis à côté d'elle et aurait posément pris son pouls.

— J'ai un refroidissement, dit-elle.

— Oh!

Et peu à peu il redevint lui-même et retrouva son allure nonchalante.

— Quelqu'un vous a-t-il dit qu'il s'agissait d'autre chose?

— Comment le savez-vous?

— Qui? Qui vous a parlé? demanda-t-elle le coeur rempli de terreur.

Gloria se disait que si Maggie débordait de bonnes intentions, nul, en revanche, ne savait jamais ce qu'elle pouvait faire.

— Voilà... euh... Mlle Blake semblait savoir que vous... étiez indisposée... Après que je l'eusse appris par l'infirmière... euh... je veux dire... qu'elle m'a dit un mot là-dessus...

— Cette femme!

Gloria qui se sentait faiblir retrouva toute son énergie sous le fouet de la colère.

— Comment savait-elle qu'il... m'arrivait quelque chose?

— J'ai promis de ne pas le lui demander.

De petites taches plus claires que le rose des pommiers en fleurs s'avivaient sur les joues de Gloria.

— Je vais vous dire la vérité, docteur Featherstone, peu importe ce que vous penserez de moi, dit-elle. En fait, je vous ai fait demander pour vous prier de me guérir d'être amoureuse d'un homme. Vous a-t-elle dit cela?

Il émit un sourd grognement. "C'est la fin", murmura-t-il.

— J'aurais dû savoir qu'un jour ou l'autre cela viendrait. Mais si l'homme dont il s'agit est digne de vous, j'irai le chercher pour vous, sûrement, ajouta-t-il plus haut.

— Que vous a dit au juste Mlle Blake? demanda Gloria qui ne l'entendait plus qu'à demi.

— Bah! s'exclama le docteur. Cette femme doit être folle. Elle m'a dit que vous complotiez pour m'épouser. Absurde!

Gloria poussa un petit soupir mais, cette fois encore, la rage la sauva.

— Elle vous a dit que telle était la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir?

— Oui, dit-il d'un ton amer. Et moi, fou que je suis, j'ai espéré un moment que c'était vrai. Depuis le jour même que j'ai fondé l'établissement afin de vous avoir toujours près de moi, je sais que c'est sans espoir. J'ai tenté de me dominer. Et maintenant, c'est la fin.

— Attendez un moment. Pas si vite!

Gloria se sentait prise de vertige. Elle porta une main tremblante à son front et demanda:

— Est-ce que je délire?

— Merveilleux délire! dit-il avec ferveur. Je savais que je n'étais pas digne de vous. Mais je vous aiderai...

— C'est fait, dit-elle d'une voix tremblante.

Elle se laissa glisser en bas de son lit.

— Vous m'avez guérie, dit-elle.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, c'est à mon tour de vous guérir!

VOUS RÉPONDEZ?

1.—Quel poète canadien a écrit le poème bien connu "Le vaisseau d'or"?
2.—Quel poète dramatique français a écrit le vers: "La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?"
3.—Sophocle était-il un philosophe, un mathématicien, un poète dramatique ou un orateur? Etait-il grec ou romain?
4.—Combien y a-t-il de femmes au travail au Canada actuellement?
5.—Vers quelle époque le café fit-il son apparition en France?
6.—Combien de petites îles et combien de ponts comprend la ville de Venise?
7.—Qu'est-ce qu'un douar?
8.—Charles Baudelaire est-il mort depuis plus ou moins de cent ans?
9.—De qui est la musique de l'opéra "Aïda"?

(Voir réponses en page 33)

STALINE

(Suite de la page 8)

est trop tardif pour sauver le trône. Il ne parviendra à se maintenir que pendant quelques années, grâce à une solide organisation policière. Déjà, son sort est scellé et la peu brillante participation russe à la guerre de 1914-1918 marquera sa fin.

Bien avant ces événements, dans le séminaire de Tiflis, les jeunes hommes sont dévorés de la passion révolutionnaire. Les murs ne les empêchent pas de se tenir au courant de ce qui se passe, de communier à l'effervescence générale. Les plus audacieux sont prêts à courir tous les risques. Si bien que, sans doute pour une incartade ou une marque d'insubordination dont nous ignorons la nature exacte, à 18 ans, Staline est renvoyé du noviciat et doit songer à organiser sa vie sur un plan plus conforme à sa nature et à ses goûts. C'est de ce moment que date son inlassable activité qui le mènera un jour à la magistrature suprême.

Pendant ses années de réclusion, il a lu les ouvrages de Marx et d'Engels, il s'est imprégné de cet enseignement destiné à jeter dans le monde le ferment de la révolution. Plus tard, il apprend à connaître la pensée de son compatriote, Lénine, qui vit en exil quelque part en Europe, martyr d'une cause sacrée, et dont les innombrables opuscules politiques se transmettent en Russie parmi les initiés. La révélation de Lénine est pour le jeune homme ardent un éblouissement. Rien ne le fera désormais dévier de la ligne de conduite qu'il s'est tracée, de la doctrine qu'il emprunte à Lénine. Il dira un jour, beaucou plus tard: "La raison pour laquelle je devins un révolutionnaire, c'est simplement parce que je croyais que les marxistes avaient raison." Ce nouvel évangile lui paraît cadrer avec ses aspirations nationales.

Les principes ne suffisent pas, l'action directe est indispensable. Staline s'y jette à corps perdu. Il adhère sans retard à l'union des employés ferroviaires de Tiflis, organisée sous l'égide du parti travailliste social-démocrate russe. Il s'emploie à associer également les travailleurs dans l'industrie du tabac et jusqu'au personnel de l'observatoire météorologique de Tiflis! Il est de tous les meetings, il dénonce les injustices, il attaque violemment le gouvernement, il fait l'exposé de ses principes révolutionnaires. La police ne tarde pas à le tenir à vue comme un dangereux agitateur qui exerce un ascendant indéniable sur le peuple et qui menace la sécurité du régime. Il n'était pas facile, sous le tsar de proclamer la décadence de la bourgeoisie capitaliste et d'annoncer sa ruine prochaine.

Sa vie de fugitif commence. Il se réfugie dans le port de Batum, centre des richesses pétrolifères du Caucase. Il est arrêté, il s'évade, il est repris, il s'échappe de nouveau, payant toujours d'audace, usant de subterfuges vestimentaires et modifiant sans cesse son état civil. Rien ne ralentit son zèle. Dans les lieux de détention les plus éloignés, il en profite pour semer ses idées et commence par gagner à sa cause ses geôliers eux-mêmes.

En 1903, a lieu à Londres le second congrès du parti où sont prises des décisions importantes. Staline n'hésite pas à souscrire au programme adopté qui comprend le renversement du gouvernement tsariste, l'établissement d'une république démocratique et parlementaire, la journée de huit heures pour tous les travailleurs, l'abolition de l'esclavage agraire, la confiscation des biens immobiliers de la noblesse et leur distribution aux pays pauvres. N'est-ce pas l'idéal pour lequel il combat depuis déjà plusieurs années?

A 24 ans, le jeune révolutionnaire se marie à une jeune Géorgienne qui se prénomme Svanidze. Elle est belle, dit-on, et lui donne un fils, peu de temps avant de mourir. Devenu homme, ce fils est officier dans l'armée rouge, et la première année du conflit germano-russe, il est décoré pour sa bravoure au front. Jamais son père n'a essayé de le faire bénéficer de son pouvoir. Ce premier amour demeure une blessure qui ne s'est jamais refermée. "J'ai le coeur inexprimablement vide...", devait-il confier à un camarade. Ce fut tout. Staline n'est pas l'homme des attendrissements faciles. Ce chapitre de sa vie reste son domaine personnel, il ne l'a jamais livré à la publicité.

Et toujours, inlassablement, il poursuit sa lutte opiniâtre pour le triomphe de ses idées, pour la libération de la patrie russe.

La Russe entre dans la guerre au moment où s'affirment de plus en plus la faillite économique et la désintégration politique. La mobilisation militaire s'effectue avec d'extrêmes difficultés qui indiquent l'impréparation du pays et son inaptitude à livrer un combat victorieux. Les premiers revers atteignent gravement le prestige impérial et favorisent la propagande révolutionnaire. Jusque dans l'armée, les bolchéviks accomplissent leur oeuvre. Les mutineries se succèdent et la présence du tsar sur le front ne parvient plus à recréer le sentiment d'unanimité nationale. Le souverain, à demi conscient du mécontentement général, en est rendu à se fier aux oracles d'un moine débauché et visionnaire, Raspoutine. Victor Serge décrit ainsi la situation lamentable du pays entré en décomposition et qui s'effondre de toutes parts: "L'Etat-major, les grands ducs méditaient une révolution de palais. Toute la bourgeoisie industrielle et commerçante tenait un changement de régime pour indispensable et s'apprêtait à prendre le pouvoir. Les usines et les campagnes se taisaient jamais rien n'était plus dangereux que leur silence. La cour, sa bureaucratie policière et cléricale, son aristocratie terrienne apparaissaient au pays entier comme des obstacles à renverser pour ue la Russie pût panser ses plaies. Dès 1912, les salves tirées sur les grévistes des mines d'or de la Léna avaient signifié le réveil du mouvement ouvrier."

On connait les faits saillants de la révolution de 1917. L'épisode Kerensky n'est dans l'esprit de tous qu'un épisode. Le mouvement est trop puissant pour se contenter des réformes dont Kerensky se fait le champion; la surenchère bolchéviste pousse partout ses avantages. Les exilés rentrent de partout: Lénine, Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Boubnov, etc. Staline est de la partie. Durant les journées qui préparent la fin de l'intermède Kerensky par l'organisation des soviets partout, son utilité apparait à tous? Non pas. Son nom est rarement mentionné, mais on doit présumer qu'il n'a pas perdu son temps. A son habitude, il ne cherche pas la vedette, s'il n'est pas encore sûr de pouvoir dominer nettement la situa-

Un puissant instrument de la Victoire

LE vieil adage qui veut que "la plume soit plus puissante que l'épée" n'a jamais été aussi vrai qu'à l'heure actuelle.

Les engins de guerre modernes sont les chars d'assaut, les avions, les navires et les bombes. Tout cela coûte de l'argent, énormément d'argent . . . C'est pourquoi, plus que jamais, "l'argent est le nerf de la guerre".

Chaque fois qu'un de nous, Canadiens, sort son porte-plume réservoir pour souscrire un Bon de la Victoire, ce porte-plume joue un rôle dans la création des engins de guerre modernes.

Votre Gouvernement, non seulement ne peut pas poursuivre la guerre sans argent, mais, pour remporter la victoire, il lui faut *tout l'argent dont vous pouvez vous passer!* Et cet argent, il le lui faut *dès maintenant!*

Achetez autant de Bons de la Victoire que vous pourrez, et continuez à acheter régulièrement des Timbres et des Certificats d'Epargne de Guerre. Sans aucun doute, vous faites votre part, en ce moment. Mais l'heure est venue où chacun doit aller à la *limite du possible.*

Par des placements en Bons de la Victoire, les compagnies d'assurance fournissent une part des fonds nécessaires à l'effort de guerre. La Metropolitan, par exemple, a consacré de grosses sommes à ces placements, dans l'intérêt de ses assurés.

Le personnel de la Direction Générale et des Agences de la Metropolitan, au Canada, achète également des Bons de la Victoire, soit directement, soit par prélèvement sur les salaires.

Nos soldats font le sacrifice de leur vie . . le moins que nous puissions faire, nous autres, c'est de prêter notre argent! Vous avez acheté des Bons de la Victoire lors des précédentes émissions. Ce n'est pas suffisant. Il faut poursuivre la guerre jusqu'à la victoire finale. De même, il faut poursuivre vos achats de Bons de la Victoire jusqu'au bout!

75e ANNIVERSAIRE — 1868-1943

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker — PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln — PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA : OTTAWA

tion. L'heure de sa victoire personnelle viendra plus tard.

La dictature du prolétariat ne s'instaure pas avec facilité. La Russie est un pays immense et arriéré, qui ne peut évoluer en un tournemain et passer d'une féodalité oligarchique à une organisation socialiste et fédérative. Au reste, des résistances opiniâtres se font sentir dans toutes les classes sociales. L'industrie marche au ralenti, la monnaie est dévalorisée, les paysans ne veulent donner aux villes les denrées que ces dernières ne peuvent leur payer, tout peut s'écrouler d'un moment à l'autre. Si le régime nouveau et si peu solide ne s'est pas effondré, comme d'aucuns l'espéraient, c'est grâce aux parties géniales du maître du jeu, Vladimir Lénine, qui s'usa à la tâche et jamais ne perdit courage dans la vocation que son fanatisme aveugle lui avait assignée. Il est entouré de quelques hommes actifs, entreprenants, dévoués à sa personne. Mais Staline demeure au second plan. Pendant la guerre toutefois, il sait se mettre en valeur. Contre les Cosaques blancs, il prend part à la défense de Tsaritsyne, devenu plus tard Stalingrad, et il saisit cette occasion pour intriguer contre Trotsky, dont le prestige lui fait mal. Staline se révèle, plusieurs années avant les purges "judiciaires" de Moscou, l'homme des répressions violentes et impitoyables. Si dans le doute on s'abstient, lui, il a une autre façon de trancher un débat litigieux: "Fusillez-les", ordonne-t-il à ses hommes. Solution radicale, bien propre à écarter les inquiétudes et les hésitations. Dès le printemps de 1919, une militante l'a bien mesuré, quand elle répond à qui l'interroge sur le personnage: "Staline? Très fort, rusé, des idées fumeuses, trop de sang." Courte biographie, et complète, et fidèle.

Après une participation infructueuse à la guerre contre la Pologne, défendue par Pilsudski et Weygand, Staline met fin pour un temps à ses préoccupations militaires. Il lui reste à faire sa marque dans le domaine civil. En 1922, il se fait nommer secrétaire général du Comité central du parti communiste; poste sans attribution précise et, à l'époque, sans grand rayonnement. C'est à lui de le transformer en un instrument de puissance, ce dont il se privera pas. Au fur et à mesure que se développe un Etat bureaucratique, on s'aperçoit que c'est le maître des bureaux qui est en passe de devenir le maître du pays. Lénine n'y pourra rien, Lénine malade ne consentira pas à la rupture que le choc d'idées directement opposées devrait entraîner.

Il est d'ailleurs naturel que les deux hommes, une fois passées les heures révolutionnaires, ne puissent s'entendre. "Lénine, écrit Emil Ludwig, malgré toute son énergie, était animé d'une sympathie innée pour les hommes. La nature méfiante de Staline le poussait par contre vers un pouvoir absolu. Lénine persuadait ses collaborateurs, Staline les commandait. Lénine gouvernait dans un esprit de collaboration et de consultation mutuelle; il voyait dans les Soviets, — ces conseils restreints qui devaient plus tard englober de leur réseau tout le territoire — l'ébauche de l'instrument du futur gouvernement du peuple. Staline, lui, dominait les Soviets et il gouvernait à l'aide d'une poignée d'hommes dévoués. Les bases morales des deux hommes différaient complètement. Ce que Lénine estimait en Staline, c'était sa connaissance des détails et des personnes, sa capacité de travail et la rapidité de ses décisions, qualités que seul un caractère supérieur apprécie dans un subordonné. Cependant, la nature de Staline resta toujours étrangère à Lénine et ce fait se reflète dans son testament."

Le 21 janvier 1924, après deux années de maladie qui ont ralenti son activité sans lui faire abandonner le pouvoir, Lénine meurt. Qui doit lui succéder? Le défunt a bien vu que le problème se posait dans une perspective périlleuse pour son régime. Il est bon de se reporter à la note qu'il dicta un an avant sa mort et qui constitue à vrai dire son testament politique.

"Je crois, écrit Lénine, que le facteur fondamental de la stabilité de notre régime doit être cherché dans l'appui des membres éminents de notre Comité central, tels que Staline et Trotsky. Les relations entre ces deux hommes constituent, à mon avis, un grand danger pour l'unité de notre parti; on pourra peut-être éviter la scission en augmentant le nombre des membres du Comité Central de 50 à 100.

Le Camarade Staline, devenu Secrétaire Général du Parti, a concentré une puissance énorme entre ses mains et je ne suis pas sûr qu'il s'en serve toujours avec la prudence nécessaire. D'autre part, le Camarade Trotsky se distingue non seulement pas ses aptitudes exceptionnelles — il est certainement l'homme le plus capable du Comité Central — mais aussi par une trop grande assurance ainsi que par sa tendance à être attiré vers le côté purement administratif des choses.

Ces traits de caractère des deux camarades les plus capables de l'actuel Comité Central pourraient amener, quoique involontairement, une scission. Si le Parti ne prend pas des mesures pour l'empêcher, celle-ci pourra survenir à un moment inattendu."

Ces trois paragraphes forment une analyse exacte de la situation et honorent les qualités de prévision de celui qui a les a écrits. Les événements devaient donner raison au pessimisme de Lénine, sentant venir la fin. Un mot seul, trop indulgent, ne correspond pas à la réalité. Car ce n'est pas *involontairement* que Staline s'oppose à Trotsky; il est au contraire bien résolu à jouer tous ses atouts pour le miner et finalement avoir sa tête. Pendant qu'il devient le chef absolu de son pays, son rival traîne de contrée en contrée une existence malheureuse de révolutionnaire proscrit et finit par tomber à Mexico sous les balles d'un assassin.

Qui doit succéder à Lénine! Quiconque serait interrogé en Russie répondrait sans doute: Trotsky. Si intelligent et si subtil qu'il soit, Trotsky a le tort, grâce à ses dons éclatants, de porter ombrage à trop de monde. Et il est bien connu que les hommes trop doués sont souvent tenus à l'écart. C'est alors que Kaménev et Zinoviev, les artisans de la première heure, songent à établir avec l'obscur Staline un triumvirat. Chacun d'eux sent qu'il ne peut seul s'imposer; à trois, peut-être sera-t-il possible de jeter les fondements d'un pouvoir fort. La combinaison plaît à Staline, qui y a tout à gagner. Il sait, de science sûre, que le moment venu, il n'aura qu'à faire passer par-dessus bord ses deux gênants compères. Qu'on n'oublie pas le sort qu'il leur réservait lors des fameux procès de Moscou. Auparavant, dès 1927, il réussit à les faire exclure du parti communiste et à les rendre inoffensifs. Il est désormais le seul maître, le dictateur absolu, le tyran, au sens antique et sans doute aussi moderne du terme. Un règne prolongé commence alors.

C'est en 1928 que commence l'oeuvre personnelle de Staline, qui se confond avec l'histoire même de l'U.R.S.S. Cette période est mieux connue du monde occidental qui a pu suivre au jour le jour les initiatives multiples pour tirer ce pays de l'abîme et le préparer aux grandes tâches qui seraient les siennes. L'entreprise paraît double à: l'extérieur, sauvegarder la sécurité du pays contre les puissances bourgeoises et capitalistes, à l'intérieur, démontrer la supériorité des méthodes socialistes pour mettre en valeur les ressources de la Russie et en faire éventuellement bénéficier la population.

De là naît l'idée de plan, qui consiste à se fixer un objectif déterminé à atteindre dans une période de temps précise. Les plans quinquennaux ont incontestablement servi la Russie, en créant un esprit d'émulation et en provoquant même un fanatisme sans bornes à la cause de la production. Des techniciens étrangers font bénéficier le pays de leurs connaissances; des ingénieurs américains construisent le barrage du Dniéper, l'usine d'automobiles de Nijni-Novgorod et l'usine de tracteur de Stalingrad.

Pour régler la question agraire, Staline n'hésite pas à se débarrasser des paysans propriétaires et fortunés, qu'on appelle les koulaks. Il procède à leur liquidation en 1929. "Le gouvernement, dit-il, passe de la politique de limitation des tendances à l'exploitation d'autrui, manifestée par les koulaks, à la politique de liquidation des koulaks comme classe." Puis, il organise la collectivisation des fermes par la création des kolkhozes. Maintenant, le paysan travaille en groupes, son exploitation agricole est industrialisée. Peu à peu, la rigueur du début se tempèrera toutefois et il lui sera permis de posséder en propre quelque cheptel, mais le principe instauré par Staline demeurera le même. Pour compléter le cycle de l'organisation agraire, signalons aussi la formation des sovkozes ou fermes d'Etat, destinées à hâter les progrès que les fermes collectives ne sont pas immédiatement en mesure de marquer.

Il serait trop long d'analyser ici les résultats de ce chambardement général. Au reste, ce propos déborderait le cadre de cet article qui ne veut être qu'une esquisse de la carrière de Staline. Qu'il suffise de mentionner qu'une comparaison objective de la situation actuelle avec ce qu'elle était, par exemple, en 1914, accorde une indiscutable supériorité au régime instauré par les Soviets. Pour y atteindre, était-il nécessaire de plonger le pays dans une mer de sang, de faire périr des millions d'êtres par la famine, de ruiner les rapports des membres des familles entre eux, de chasser Dieu de la cité? C'est là une toute autre histoire.

"Nous ne convoitons pas un pouce de territoire étranger, mais nous n'abandonnerons pas un pouce de notre territoire." Ainsi s'exprimait Staline avant la guerre, avant cette guerre qu'il a tout fait pour éviter. Ces faits sont récents et encore présents dans toutes les mémoires. Staline sait en 1939 que son pays n'est pas prêt à faire la lutte au IIIe Reich, il cherche à gagner du temps et à diriger ailleurs la formidable machine de guerre nazie. Le 23 août 1939, il conclut avec Hitler un pacte d'amitié qui lui permet de galvaniser les énergies de son peuple vers la guerre inévitable. L'indignation des démocraties frustrées ne l'émeut guère; il saura reconquérir leur sympathie dès que les circonstances seront propices à un changement d'orientation. Ce qui se produit en juin 1941, quand Hitler décide de créer un second front à l'Est.

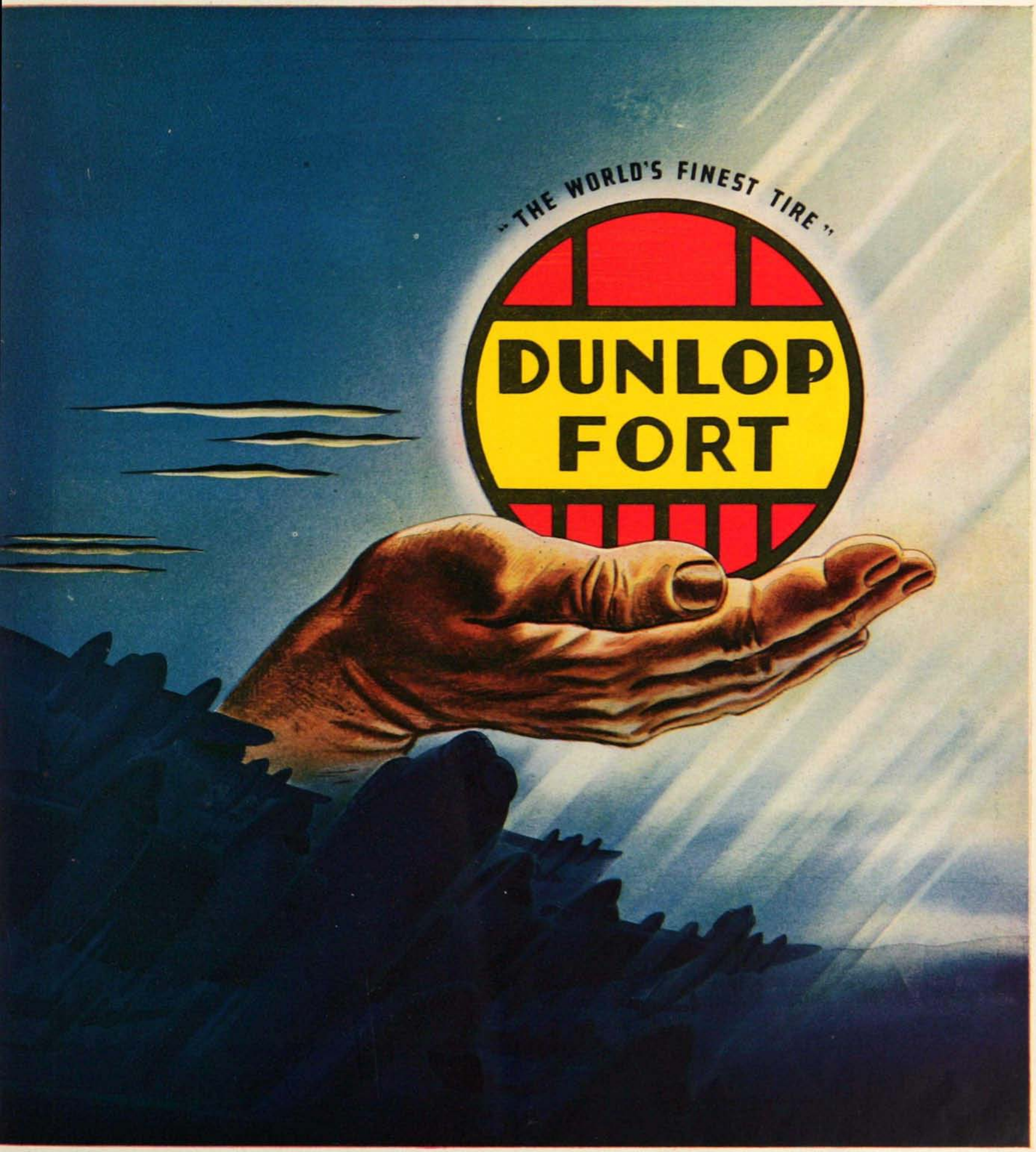
Entre-temps, Staline, qui affirmait ne pas convoiter un pouce de territoire étranger, s'est tranquillement emparé de la moitié de la Pologne, des Etats baltes et de la Bokovine roumaine et il a essayé vainement de mettre la Finlande à sa merci. Sur le front russe, les combats acharnés se poursuivent depuis bientôt deux ans. Staline prêche la résistance opiniâtre et paie au besoin de sa personne. L'intrépidité de cet homme de 64 ans est remarquable. Emil Ludwig a bien dégagé le sens de cette lutte dans un parallèle qu'il est bon de reproduire ici:

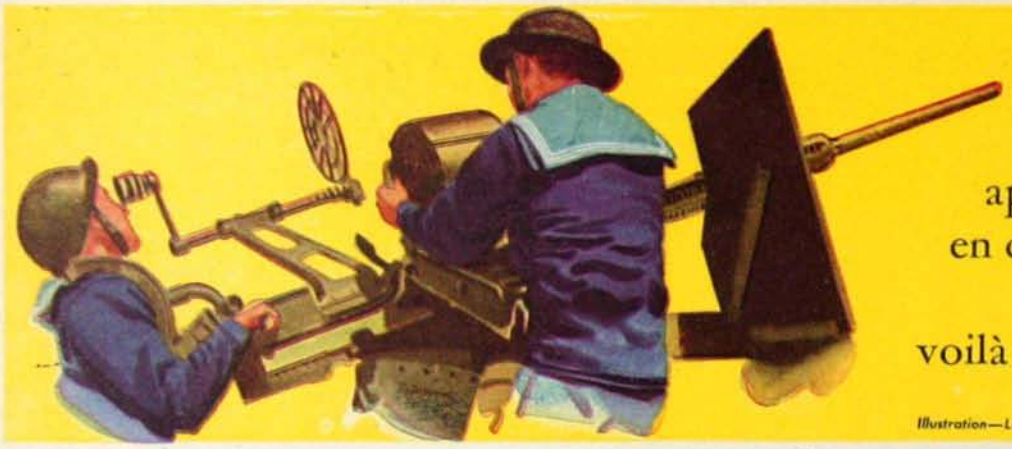
"Les Allemands sont entrés en Russie pour conquérir ce qui ne leur appartenait pas; les Russes, eux, désirent sauver ce qui leur est indispensable. Les Allemands luttent en vue de la domination du monde au nom d'une supériorité raciale à laquelle, intérieurement, ils ne croient même pas. Les Russes, eux, désirent maintenir un stytème d'Etat dans lequel ils ont confiance... Les Allemands combattent avec des armées régulières sous un climat et dans un pays étrangers. Les Russes mènent aussi bien des batailles régulières que des guérillas; ils combattent chez eux... Les Allemands ont pour chef un homme qui n'a pas su mériter ses galons de sous-officier durant l'autre guerre. Le chef des Russes est un homme qui a fait ses preuves en Ukraine et ailleurs contre des armées supérieures en nombre aux siennes. Ni les tanks, ni les avions ne décideront de l'issue finale de cette lutte entre les deux géants. La vieille obéissance prussienne suffira peut-être pour conquérir l'Europe (écrit en 1941); elle ne suffira pas pour l'opprimer à la longue. Les Russes finiront par l'emporter sur les Allemands."

Dans le camp des Nations-Unies, Joseph Staline, le Sosso du séminaire de Tiflis, le Koba des meetings révolutionnaires, demeure une énigme. Au moment où l'on commence à entrevoir le jour des règlements de comptes, on se demande non sans inquiétude quelle orientation Staline donnera à son peuple. Acceptera-t-il de collaborer avec les démocraties anglo-saxonnes pour faire triompher les principes de la Charte de l'Atlantique? N'essaiera-t-il pas de capitaliser ses avantages et d'exercer son influence en Europe orientale et en Europe centrale? S'emploiera-t-il à bolchéviser une Allemagne vaincue et milieu éminemment favorable à une révolution prolétarienne? Staline est un sphynx.

Fait assuré, il n'a jusqu'à maintenant jamais accepté de participer aux différentes conférences des chefs alliés; il se tient à l'écart, gardant sa liberté de manoeuvre et se contentant de réclamer constamment: la création d'un second front en Europe, sans jamais témoigner de quelque reconnaissance pour l'appui industriel considérable reçu des Alliés comme pour les expéditions victorieuses en Afrique-Nord et en Italie. Au moment où nous mettons sous presse, un événement diplomatique ne peut passer inaperçu; dans l'espace de deux semaines, Ivan Maisky, ambassadeur des Soviets à Londres, et Maxim Litvinoff, ambassadeur des Soviets à Washington, ont été tous deux relevés de leur poste. Or, ces deux hommes ont toujours été les champions d'une étroite collaboration de l'U.R.S.S. avec les démocraties. Ce déplacement doit-il prendre une signification symbolique? Nous l'apprendrons bientôt.

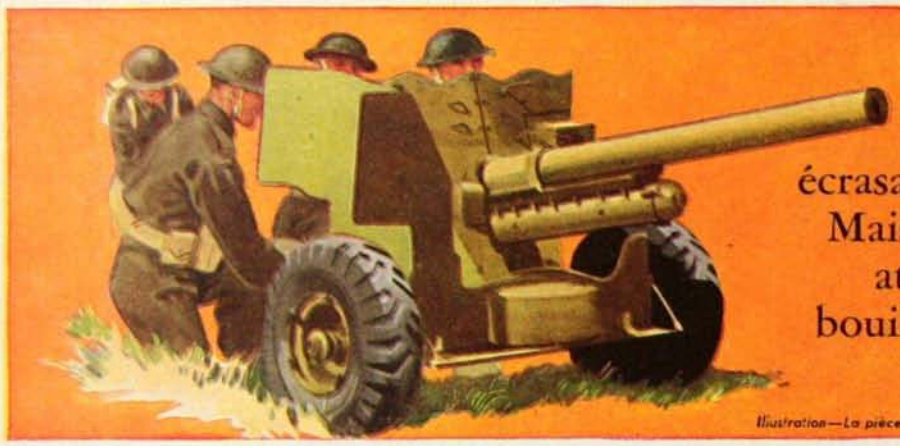
L'expérience acquise pendant la guerre vaudra a **DUNLOP**
une ère de nouveaux succès après la victoire





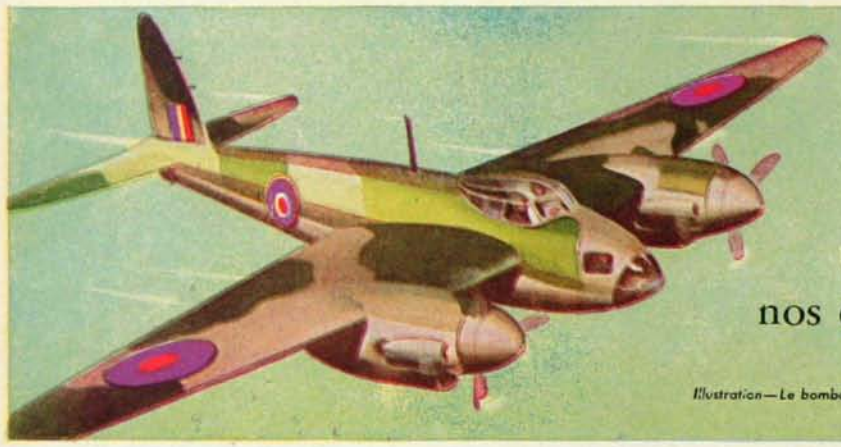
ATTIRE-le à portée de ton arme... Un projectile placé au bon endroit lui apprendra... en une seconde... ce qu'il en coûte d'aimer la guerre..."Allons, Jos, fais une autre coche à ton canon... voilà ton Boche qui DESCEND!"

Illustration—Le canon Oerlikon. Les montures sont produites au Canada par General Motors



QU'ILS les amènent, leurs monstres d'acier ...ces "forteresses rampantes" qui, *au début,* écrasaient tous les obstacles... *hommes* ou béton! Mais c'est fini, ce temps-là! Aujourd'hui, on les attend derrière nos pièces et on les réduit en bouillie! Combien de pauvres hommes, femmes et enfants sont ainsi vengés!...

Illustration—La pièce anti-tank de 6 livres. Les affuts sont produits au Canada par General Motors



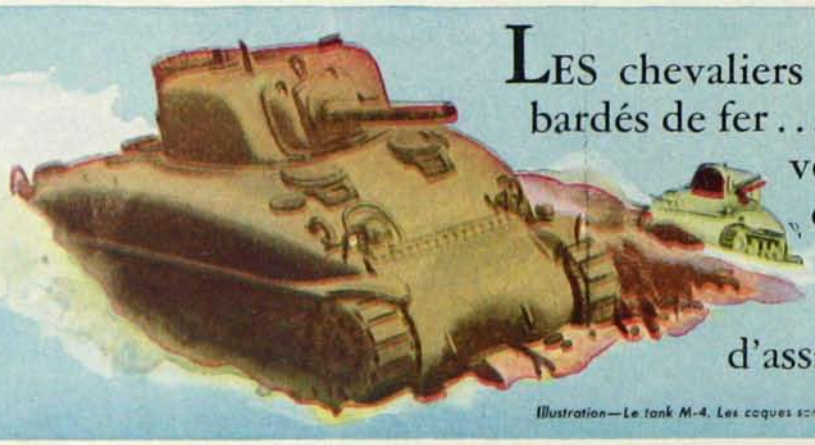
LE BOMBARDIER MOSQUITO... dont le vrombissement déchire la nue et qui fond sur sa proie, rapide comme une flèche, impitoyable comme le faucon... inspirant à nos ennemis une terreur mortelle!

Illustration—Le bombardier Mosquito de Havilland. Les fuselages sont produits au Canada par General Motors

L'ALLEMAND ancien nous a donné le radical "mit" (couper menu) dont nous avons fait notre mot mitraille, de sorte que, lorsque nous mitraillons le Boche, nous rendons tout simplement aux arrière-neveux ce que nous avions reçu de leurs aïeux!

Illustration—La mitrailleuse Browning, produite au Canada par General Motors

GM
GENERAL MOTORS
CHEVROLET
PONTIAC
OLDSMOBILE
BUICK
CADILLAC
CAMIONS GMC
ET CHEVROLET



LES chevaliers de jadis montaient de fougueux chevaux bardés de fer... qu'ils lançaient à fond de train contre l'adversaire, la lance au poing... Tels SONT les chevaliers modernes en kaki qui participent, eux aussi, à des tournois sanglants... mais dont les chevaux de guerre sont des chars d'assaut... invincibles comme la foudre!

Illustration—Le tank M-4. Les coques sont produites au Canada par General Motors

LA VICTOIRE EST NOTRE AFFAIRE

LES TROIS FEMMES

(Suite de la page 14)

lante étincelait dans ses prunelles et souriait sur ses lèvres finement ciselées. Tout de suite elles pensèrent:

"Pierre doit être amoureux d'elle."

Son visage formait un ovale parfait, et ses joues avaient des reflets d'ivoire poli. Les lignes de ses épaules, de sa taille et de ses genoux ondulaient comme un charme; elles étaient délicates et exquises. Ses chevilles fines étaient fuselées. Son buste arrondi les surprit par la candeur de ses atours. Suzette, y posant sa main droite, s'écria: "Ma parole!" Et elles s'éclatèrent de rire.

Voilà donc sur quoi reposaient toutes les rumeurs qui couraient Beaupré au sujet de Pierre. Ici se trouvaient ses trois compagnes, à qui il ne manquait guère qu'une chose — la vie. Mais elles n'en semblaient pour cela pas moins parfaites. Peut-être étaient-elles son idéal. L'une, la grande dame, était hautaine et distinguée; l'autre, sa ménagère, se contentait d'atours domestiques; et la troisième, séductrice, était sans doute la reine de son coeur. Quelle société pour un célibataire-soi-disant!

Marquise fit courir ses longs doigts dans la soie rutilante dont la grande dame était revêtue; aussi, dans les boucles argentées de sa chevelure qui, au toucher, se déplaça légèrement. Elle la prit dans ses mains et l'essaya sur sa tête. La perruque lui faisait à merveille. Ses soeurs, la remarquant s'écrièrent:

"Oh, regarde, la marquise aux cheveux d'argent!"

Encouragée, elle toucha aux agrafes de corsage, qui se dégrafèrent aussitôt. Jamais robe si somptueuse ne lui était tombée sous la main; elle était justement de sa taille. Pourquoi ne pas l'essayer? Mais allons-y!

Suzette, deux pas plus loin, faisait de l'oeil à la seconde statue, dont la blouse lui irait comme un gant. Elle se para d'abord de son joli châle. Et, de joie, elle fit un tour sur elle-même.

Mignonne contemplait avec curiosité la troisième statue, encore incertaine si elle devait l'aimer ou la haïr. Impatiente, tout-à-coup, elle lui donna une gifle sur la joue. Non, elle ne l'aimait pas; hum, la voleuse, elle avait ravi son coeur! Puis elle pensa: "Petite sotte, tu l'empêches peut-être d'en aimer une autre, et puis, tu n'es qu'un mannequin; tu n'as rien à lui donner qui vaille." Jalouse, elle l'aurait jetée en bas de la chaise, elle l'aurait foulée aux pieds.

Pourquoi, après tout, s'en prendre à cette statue, puisqu'elle-même, Mignonne, ne pouvait pas prétendre à l'amour de Pierre. Elle l'admirait, elle l'aurait aimé. Mais à quoi bon? Il ne semblait pas la rechercher. Ses regards rêveurs même la déconcertaient lorsqu'à la rencontre ils se portaient sur elle avec une lueur avide, étrange. Peut-être aurait-il voulu lui parler, de préférence à ses soeurs, mais il n'en avait jamais la chance. Un seul regard de lui troublait son coeur, et enflammait ses joues. Ses soeurs, à l'affût, s'en apercevaient et en profitaient pour la taquiner au sujet de "son ami doux, l'homme aux trois femmes."

Voilà qui est fait! Marquise était parée des somptueux atours de la belle dame. Coiffée de sa perruque poudrée, et chaussée de ses souliers dorés elle était digne de la cour d'un prince. On aurait pu s'y méprendre et ses soeurs lui rendirent l'hommage de leur admiration. Marquise, après tout, n'était villageoise que par accident de naissance. Ayant l'instinct des grandeurs, elle était rayonnante de joie. Enfin, elle était la grande mondaine dont elle avait souvent rêvé. Quelle jouissance!

Elle éprouva aussitôt du ressentiment contre sa rivale, qui restait encore là, assise, importune, bien que tombée en disgrâce. S'emparant à brassée de ses membres de bois, elle la traîna vers la cuisine, et la laissa choir dans un coin obscur.

Suzette en usa de même à l'égard du mannequin qu'elle venait de dépouiller.

Mais Mignonne, hésitante encore, était bien en retard. Ses soeurs y mettant la main, promptement la transformèrent en une poupée vivante, sans même s'apercevoir qu'elle était plus gracieuse et plus séduisante encore que sa rivale humiliée.

Toutes trois, Marquise, Suzette et Mignonne prirent maintenant la place des mannequins, et, assises autour de la table, commencèrent à se sourire entre elles, dans leur nouveau rôle de femmes muettes, pendant que les bougies continuaient à vaciller devant la fenêtre.

Cependant Pierre revenait du village, sifflotant au clair de lune un air triste, car il souffrait de mélancolie.

Avant que les soeurs Morel eussent le temps de tourner la main, il mit le pied sur le seuil, ouvrit la porte, entra de plain pied et lança son chapeau de feutre dans le coin, avec les mots:

"Le diable m'emporte!"

Mais il s'interrompit aussitôt qu'il aperçut ses belles compagnes, dont il avait, dans sa mauvaise humeur, oublié la présence.

"Pardon, mesdames!" s'excusa-t-il avec une révérence qui trahissait quelque chose de son ressentiment.

Remarquant que les bougies étaient restées allumées pendant sa courte absence, il murmura:

"Tiens, je les avais oubliées. Assez pour mettre le feu à la maison!"

Les rideaux étaient tirés. Il s'en aperçut. Emporté contre lui-même, il les referma avec rudesse. Puis, posant la main sur une carafe rebondie, il s'en versa dans un haut verre une liqueur d'ambre.

"Des nuits comme celles-ci, je m'en vais tout droit au diable!"

Se rappelant encore une fois qu'il n'était pas seul, il posa son verre sur le buffet, sans y toucher, et présenta ses excuses à sa belle compagne, la marquise:

"Madame, ma conduite, cette nuit, est inexcusable. Je suis brutal, pardonnez-le moi! Vous êtes si gracieuse, je devrais rester gentilhomme..."

La regardant fixement, il sembla tomber sous le charme de sa haute distinction, et il lui adressa avec grâce ces paroles:

"Avez-vous vu la lune, madame, la lune dorée des récoltes? Non, pas vue? Hélas, vous auriez dû me suivre en promenade, dans les sentiers fleuris. Le firmament est parsemé d'étoiles, et l'air grisé de ses parfums. Pourquoi n'êtes-vous pas venue avec moi, au clair de la lune?"

Il s'approcha, et la regarda dans les yeux. Pourtant, il ne semblait pas la voir, perdu qu'il était dans ses pensées.

"Vous êtes belle, madame!" Il con-

JE FAIS LE TOUR DES MAGASINS POUR
MES CHAPEAUX
MES ROBES
MES ACCESSOIRES

mais jamais je n'ai à chercher ma poudre pour le visage!

car on la mélange expressément pour moi — d'après la nuance particulière de ma propre peau, — devant mes yeux mêmes, chez

Charles of the Ritz

POUDRE MÉLANGÉE À LA MAIN COSMÉTIQUES EXQUIS

Parce que vous aimez les belles choses

Pour faire durer votre lingerie, *faites ceci:*

Lavez la lingerie avec soin—à la main. Employez du savon pur et doux. Ne frottez pas les articles de lingerie, et ne les tordez pas.

Repassez la lingerie *à l'envers* avec un fer *tiède*. Rappelez-vous que la rayonne ne supporte pas un fer chaud.

Ce n'est pas patriotique d'acheter *plus que ce dont vous avez besoin*—mais—quand vous devez acheter—achetez de la lingerie Mercury Van Raalte. Les superbes rayonnes, soigneusement taillées, qui sont employées pour toute la lingerie Mercury Van Raalte vous assurent des dessous plus beaux qui durent plus longtemps. La prochaine fois que vous achèterez de la lingerie, exigez la marque Mercury Van Raalte.

"Slither Slip"
2709/609
... $2.75

Mercury Van Raalte

Mercury Mills Limited, Montréal, Qué.

tinua, comme se parlant à lui-même: "Votre beauté est le rêve de ma jeunesse. Vous êtes grande dame, à la cour d'un roi; vous êtes princesse. Je vous vois toujours descendre un escalier doré jusqu'à mon humble atelier. Marquise, vous êtes mon adoration! Je rends, à vos pieds, hommage à la noblesse et à la splendeur. Sans vous, je ne serais qu'un bohême, un misérable.

"Oui, un bohème, hum! avec un passion pour la beauté, le bonheur, tout ce qui me dépasse. Oh! que maudit soit mon sort!

"Pardonnez-moi, je vous prie! Les choses vont mal pour moi, ce soir. Je ne puis souffrir d'être seul, lorsque la pleine lune me parle tout haut. Mon coeur déborde de poèmes d'amour, qui sont pour vous, madame!... Ah, pourquoi fallait-il rencontrer ces filles sur le pont? A leur simple vue, vous m'avez quitté; le charme de votre compagnie s'est évanoui. Seul, j'ai continué ma promenade, obsédé du sourire de cette Mignonne, qui s'obstine à ne plus me quitter. Quelle affaire avait-elle là, sur le pont, à cette heure? Voulait-elle me tendre un piège? Pourquoi s'en prendre à moi? Tourment de mon âme! Oh, que ne suis-je rendu au-delà des étoiles.

Revenant à son verre, il le but tout d'un trait.

Grand bien il en ressentit, sitôt qu'une flamme réchauffa sa poitrine. Se couchant sur son sofa, près de la fenêtre, il se mit à contempler sa ménagère.

"Comme tu es jolie, ce soir!" il lui dit, souriant. "Depuis longtemps, ma chère, je ne t'ai trouvée si charmante. Tes joues pour moi sont de la crème fraîche; et tes lèvres, des cerises mûres. Comme un ogre, je te dévorerais. Oh, s'il n'était pas si tard, je mangerais de tes bonnes crêpes suzettes! Je suis affamé comme un loup!"

S'étendant de toute sa longueur, il noua ses mains, s'en faisant un oreiller, sous sa tête.

"Je suis tourmenté. Mais pourquoi le suis-je, à cette heure avancée de la nuit, et en si bonne compagnie? Pourtant, mon existence est idéale; elle n'est que paix et harmonie. Jamais, entre nous, un mot plus haut que l'autre! Quel homme marié fut jamais aussi heureux avec une seule femme? Je ne vois partout que mésalliance et désaccord. Une épouse n'égale jamais les désirs et les ambitions de son mari; elle est loin d'être assez parfaite.

"Trop souvent elle manque de dignité; elle est capricieuse, revêche et piètre cuisinière. Mais ici, aucun de tous ces ennuis! Je ne pourrais souffrir qu'on me sature de soupe ou qu'on me persécute. Jamais je ne serai l'homme d'une seule femme, non, au grand jamais! Je ne saurais pas, moi, trouver de l'inspiration dans les replis d'un jupon ou dans le clapotement des chaudrons. Comment pourrais-je, artiste, croquer sur canevas l'image de ma pensée. Comment vibrerais-je de ces rêves qui sont trop sublimes pour jamais s'incarner sur terre?"

Agité, il sauta si vite en bas du sofa qu'une des bougies, sur la table, s'éteignit, et les soeurs Morel en tressaillirent. Il cherchait quelque chose, et dans son obsession, il pensa tout haut:

"Regardons encore ce portrait. Mais comment faire? Cette maudite chandelle — éteinte!"

Voulant la rallumer — les deux autres ne fournissaient pas assez de lumière — il ne pouvait mettre la main sur les allumettes.

"Où sont les allumettes?" s'écria-t-il, impatienté.

"Chère ménagère, où les as-tu écartées? Tu devrais mettre de l'ordre dans ta maison."

Soulevant le canevas du coin où il l'avait déposé, il le pencha au mur, sur le sofa, tout près de la troisième soeur, à laquelle il n'avait pas encore adressé un seul mot.

"Voici votre image, ou plutôt ce qui devrait l'être, Mignonne, ma très belle!" il murmura, la regardant avec tendresse.

"Toujours sur mon chevalet, elle n'est jamais terminée. Doit-elle toujours rester ainsi? Hélas, j'en serais malheureux! Déçu, je m'en irais loin; jamais je ne reviendrais. Combien de fois, j'ai cherché à saisir cette lumière qui miroite dans vos yeux. Mais toujours elle m'échappe. Si rarement puis-je vous voir, et de si loin! Entre vous et moi se dressent des obstacles: le pinceau, le pigment; aussi, vos soeurs. Je paierais de mon âme pour pénétrer au-delà, mais le pourrai-je jamais?

"Si seulement, je communiquais à ce canevas l'éclat de vos yeux, le battement de votre coeur, la chaleur de votre souffle, ô mon amour, je me sentirais alors grand artiste, un génie! En une nuit glorieuse comme celle-ci, je ne serais pas seul, ahuri, ployant sous la futilité de mes rêves qui m'écrasent comme un fardeau.

L'éclat de vie qu'il aperçut, à l'instant, sur le visage de Mignonne, lui donna une nouvelle inspiration. Son imagination, ayant pris son essor, il chercha à la hâte sa palette, avant que l'étincelle de vie ne s'échappe entre ses doigts. Cette Mignonne était si radieuse! Comme sa beauté était diaphane, à la lueur d'une faible bougie — la seconde achevait de se consumer.

Bouillant d'inspiration, mais incapable de trouver sa palette, il leva soudain les bras, et, désemparé, il eut de nouveau recours à la liqueur d'ambre, et il se laissa choir aux pieds de sa belle statue, en soupirant:

"Mignonne, ma chérie, tu fais ma joie et mon désespoir!"

Puis la dernière bougie s'éteignit, sans qu'il s'en rendit compte. Il ne restait plus que la lueur de la lune, par la porte entrebaillée.

Mais que la nuit se fasse! Reposant sa tête fiévreuse sur les genoux hospitaliers d'une femme, il rêva à Mignonne, la belle villageoise qui avait ravi son coeur. Il ne s'avouait pas encore qu'il éprouvait de l'amour pour elle, de crainte d'y trouver un arrêt du sort.

* * *

L'arôme des dernières fleurs de l'été et des fruits mûrs lui montait à la tête, causant une douce ivresse. Les grillons fredonnaient dans les herbages; les cigales faisaient chanter leurs ailes; et des roucoulements frémissaient dans les buissons. Le monde anuité battait, comme un coeur vivant, tout près de lui, le séduisant de son rythme amoureux.

Pendant que sa tête reposait encore dans le giron de ses désirs inassouvis, il soupira:

"N'ai-je pas attendu assez longtemps? Ou ma vie se perdra-t-elle toute..."

Des doigts tendres comme les premières feuilles du printemps, se posèrent sur sa tête, se glissèrent dans les boucles de ses cheveux, frôlèrent ses tempes, puis englobèrent les lobes de son front.

Les traits de la femme qu'il adorait émergèrent d'un nimbe argenté comme la lune et planèrent en rêve, sur son vi-

ACHETEZ DES TIMBRES ET DES CERTIFICATS D'EPARGNE DE GUERRE

sage. Elle était tout près de lui, celle qu'il était né pour aimer.

Son haleine jouait sur ses joues, sur ses paupières closes, tout près de ses lèvres entrouvertes. Ses doigts, la paume de ses mains, et la soie de ses manches frôlaient son visage, comme des papillons.

Un autre coeur unissait ses battements au sien, et des soupirs se mêlaient à ses soupirs. Immobile, poursuivant son rêve dans la nuit enchantée, il abandonnait ses sens à une trance nouvelle, mystérieuse.

Les soupirs, se rapprochant, rencontrèrent les siens, et des lèvres touchèrent sa bouche, s'attardant dans un long baiser. Averti, son coeur en palpita.

Il ouvrit les yeux.

La chambre ne recevait plus, par la porte, que les derniers rayons de la lune. Mignonne sembla bouger. Il leva la main vers elle. Elle était vivante.

Se levant en sursaut, il entendit autour de lui un bruissement de soie, puis un tressaillement de vie. Il ne pouvait pas comprendre... Son rêve s'était-il changé en hallucination?

Il alla à la cuisine, chercher des allumettes, pour les bougies. Mais là, il buta sur un obstacle inattendu. Des pas retentirent aussitôt, dans son atelier. Holà! on sortait en courant, par la porte.

Allumant une allumette, il aperçut ses trois femmes de bois, dans un coin. Elles étaient ignominieusement dépouillées de leurs belles robes. Il en fut ébahi, et ses mains tremblèrent d'émoi. Sa maison devait être hantée. Il n'avait, cependant, jamais cru aux fantômes.

Repassant de la cuisine à son atelier, il alluma une bougie, et il aperçut les deux chaises inoccupées, à gauche. Se retournant vers la fenêtre, il sursauta à la vue de Mignonne, qui était encore là. Mais elle avait bougé. Elle se voilait maintenant le visage du bas de sa grande jupe; et ses épaules vibraient légèrement. Elle pleurait.

Mystifié, il retourna à la cuisine avec la bougie. Ce n'était pas un rêve, les mannequins inanimés étaient bien là, sur le plancher.

Mais qui étaient les autres, dans l'atelier?

"Madame, que faites-vous ici?" demanda-t-il sévèrement.

Sans répondre, elle continua de pleurer, le visage penché en avant, dans les replis de sa jupe. Les tendons de son cou étaient arqués, sous le coup d'une violente émotion. Il en éprouva un sentiment de pitié.

Ses cheveux noirs étaient longs comme ceux de la vraie Mignonne. Sa grandeur était la même, aussi les contours de sa tête, de toute sa personne. Faute de différence, on aurait pu les confondre.

Pendant qu'elle hésitait encore, devant elle, il se souvint de l'avoir vue sur le pont du village, avec ses soeurs. Il les savait sages et gentilles; et leur père, un cultivateur fort respectable, ne manquait pas d'aisance. Comment se faisait-il alors qu'elles fussent tombées dans cette indiscrétion? Les gamines de la campagne se complaisaient à faire des tours. Mais des jeunes filles comme elles!

Indécis, il attendit que ses sanglots s'apaisent. Elle se sentait dans un grand embarras. Pauvre fillette! Ses soeurs avaient pris la fuite, avant qu'elle aussi eût le temps de se dégager.

S'il lui parlait maintenant, elle éprouverait trop de gêne pour lui répondre. Mieux valait prétendre ne pas la reconnaître. Pourquoi ne pas lui donner une chance de s'esquiver en laissant la bougie sur la table et en se tenant un instant à l'écart? Ses soeurs sans doute l'attendaient encore dans les buissons, sous ses fenêtres.

Quelle drôle d'espièglerie! Il en fut amusé, aussitôt qu'il en comprit toute la naïveté. Elles s'étaient aventurées chez lui, en son absence, par simple curiosité. Les rideaux ouverts et les bougies allumées les avaient attirées, comme la lumière, les papillons. Voilà comment les fillettes de campagne, même de ville, se laissent parfois surprendre. Innocentes et charmantes, elles tombent dans les embûches que la vie sème sur leurs pas.

Pourquoi ne pas s'amuser, lui aussi, à leurs dépens? Les premières, elles l'avaient provoqué. A lui de leur donner la répartie. Il les tenait maintenant dans le creux de sa main, ou plutôt, l'une d'elles. Celle qui lui était la plus chère. Elle était à sa merci, comme un otage. Voilà sa chance de trouver si son esprit était l'égal de sa beauté. Il lui donnerait peut-être aussi un peu de fil à retordre...

Posant la main sur sa tête, il allait prononcer son nom "Mignonne", lorsque ses yeux rencontrèrent ceux du portrait inachevé, près de la fenêtre; ce qui lui fut fatal. Il retomba à l'instant dans une profonde rêverie.

Il aurait voulu se jeter de nouveau à ses pieds, et reprendre son rêve inachevé. Son coeur battait pour elle; ses lèvres recherchaient les siennes. Elle était si près de lui, vivante, émue, à sa merci. Jamais pour lui elle ne pourrait redevenir ce qu'elle était auparavant, une étrangère, une ombre incertaine, le long du sentier.

"Mignonne", murmura-t-il enfin, saisissant sa main, "il faut que je vous parle, pendant que je vous reconduis chez vous."

Soulagée, elle se leva et le suivit jusqu'à la porte entr'ouverte. Là, elle s'arrêta un instant, pendant qu'il la contemplait, à la lueur des étoiles.

"Ecoute!" dit-il, se tenant tout près d'elle, sur le seuil de la porte. Et tous deux, ils entendirent la voix matinale de l'alouette.

"Doux mensonge!" pensa-t-il. "Pourquoi sitôt chanter l'aurore; il n'est que minuit".

Il passa son bras autour d'elle, et elle inclina la tête sur son épaule.

"Je t'aime, ma Mignonne, je t'aimerai toujours!"

Il lui donna un baiser, et elle se mit à sangloter. Oui, elle l'aimait aussi, sans pouvoir le lui dire.

Bras dessus, bras dessous, ils s'en allèrent ensemble vers la rivière. Puis ils réveillèrent les deux soeurs qui, dans leur attente, s'étaient assoupies sur des veillottes.

Elles se mirent à les suivre de loin, comme des ombres.

Les cloches paroissiales sonnèrent à l'aurore. Leur timbre était doux comme un chant nuptial. Il se perdait au loin dans la feuillée, pendant que les paroissiens se rendaient à l'église pour le premier Vendredi du mois, les Morel comme les autres. Seulement, Mignonne ne marchait pas, ce matin-là, avec ses soeurs. Elle s'en allait, au bras de Pierre, recevoir la dispense des bans, aussi, la bénédiction du mariage.

Marquise et Suzette n'en croyaient pas encore leurs yeux; elles se frottaient les paupières comme pour en enlever des toiles d'araignées.

Mignonne, elle, rayonnait de sourires. Son souhait s'était accompli — le souhait qu'elle avait fait sur son épaule gauche, à la lune dorée de septembre.

Il l'aimait, il l'avait prise.

Avis à une Amoureuse—

soignez ces douces Mains qu'il aime

Grosse Erreur—

C'est une grosse erreur de laisser vos mains durcir et se gercer. Les soins du ménage détruisent les éléments lénitifs naturels qui protègent la peau des mains. Donc . . .

Bon Moyen—

Très habile — cette habitude de donner à la peau un lénitif assouplissant. Servez-vous simplement de la Lotion Jergens — régulièrement. Jergens vaut pour les mains des soins presque professionnels.

Sans Crainte—

Fiez-vous à 2 des ingrédients de la Lotion Jergens pour embellir la peau. Bien des médecins s'en servent pour rendre aux mains rêches et gercées leur jolie douceur féminine. Prenez Jergens; elle ne colle nullement.

Jergens Lotion

POUR DES MAINS DOUCES, ADORABLES

Remarque—

DES JEUNES MARIEES DE GUERRE, 5 sur 5 CHOISISSENT JERGENS. C'est vrai — les trois quarts de ces femmes exquises de nos combattants préfèrent à toute autre la Lotion Jergens pour le soin de leurs mains.

(Fabrication Canadienne)

LA PETITE POSTE

Jacqueline.—Accueillera tous ceux qui lui écriront 19 à 25 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Veuve.—48 ans, demande correspondant très gentil, 48 à 53 ans, messieurs Montréal. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Niquette.—Désire correspondants 19 à 24 ans, grands, distingués, aviateur, bienvenus. Poste restante, Terrebonne.

* * *

Yvonne.—Veuve, solitaire, désire faire connaissance avec veuf ou célibataire, ne regrettera pas. Y. Bachand, 1186, Visitation, Montréal.

* * *

Jacqueline Kebec.—Désire correspondre sur carte postale seulement, avec monsieur célibataire ou veuf, instruit de 30 à 45. But?... je ne le sais!... Grande blonde, distinguée, échangera photos. Poste restante, Bergerville, P. Q.

* * *

Nigra Sum.—Désire échanger des idées avec jeunes hommes goûtant la joie de vivre. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Serge.—Comptable, jeune homme sérieux, distingué, bonne éducation; désire correspondante de 22 à 27 ans. Photo si possible, réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Je demande correspondant de 20 à 28, réponse assurée. Annette Maurice, Notre-Dame, Roberval.

* * *

J. H. L.—Agé de 48 ans, demande correspondantes de 30 à 40 ans, sérieuse. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Francine.—Désire correspondants instruits, distingués de 35 à 45 ans. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Viviane.—19 ans, blonde, jolie, désire correspondants instruits, honnêtes. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Irène.—Demande correspondants, distingués, instruits, de 40 à 50 ans. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Moussia.—Demande correspondant de 35 à 47 ans, bonne éducation, bonne instruction, célibataire ou veuf, professionnel ou industriel. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Ja-Ten.—Jeune fille distinguée désire correspondantes et correspondants, 22 à 25 ans, réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Mimi.—Institutrice de campagne demande correspondant affectueux, sincère et distingué, 25 à 28 ans, ex-religieux de préférence. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Fleur Printanière.—Jolie blonde 24 ans, désire correspondants, instruits, distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Riche en Coeur.—Correspondants sympathiques de 45 à 50 ans. Venez donc égayer ma solitude. 320 est, Notre-Dame, Montréal.

* * *

Rose-Blanche.—Invitation et cordiale bienvenue à correspondants sérieux et de bonne éducation. Célibataires ou veufs, 35 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Annette.—24 ans, sérieuse, distinguée, désire connaître jeune homme honnête, loyal. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Mlle Gendron.—Demande correspondants, instruits, sobres, honnêtes et affectueux, veufs de préférence, 38 à 50 ans, avec enfants. But: sérieux. 39, avenue Ste-Geneviève, Québec.

* * *

C. Sérieux.—Célibataire, distingué 46 ans, demande fille instruite et honnête, distinguée, 35 à 48 ans. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

L. Manie.—Désire correspondre avec garçon ou veuf de 45 à 55 ans, de campagne. Boîte 36, Bic, Cté Rimouski, P. Q.

* * *

Alice Langevin, St-Joseph de Beauce, demande correspondants de 25 à 35 ans.

* * *

Mireille, St-Joseph de Beauce demande correspondants de 20 à 25 ans.

* * *

Patricia, St-Joseph de Beauce, demande correspondants de 25 à 30 ans.

* * *

Suzanne.—Désire correspondants distingués et instruits, 23 à 27 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Cécile D.—Désire correspondants 18 à 21 ans, bonne apparence. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Mireille de Gaule.—Demande correspondants distingués, instruits de 28 à 35 ans, but: distraction. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Paul 2.—Désire gentilles correspondantes, instruites, veuves ou jeunes filles 21 à 28 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Montréalaise.—21 ans, désire correspondants, distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

André.—Célibataire demande correspondantes, 25 à 35 ans, photos. 4820, St-Denis, Montréal.

* * *

J. J.—48 ans, désire correspondantes, 30 à 40 ans, but: l'avenir le dira. Casier postal 112, Amos, Abitibi.

* * *

Idéal.—Brunette sympathique, désire correspondants, honnêtes, 20 à 28 ans. Pourquoi pas vous monsieur? 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Lilas Blanc.—Vous invite messieurs de la trentaine qui avez conservé honneur et dignité de race et de coeur. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Maskoutaine.—Désire correspondants, distingués, 23 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

La Dame aux Camélias.—Blonde aux yeux bleus, sentimentale, belle apparence, désire faire connaissance avec célibataire ou veuf distingué de 38 à 48 ans, professionnel ou bonne situation. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Arlette.—21 ans, cherche compagnon intellectuel, aimant arts, nature, de 22 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Diana Belleau.—23 ans, instruite distinguée. "Gentil lecteur, venez distraire une petite malade. Sanatorium Mont-Joli.

* * *

Lisette.—Désire correspondre avec célibataire ou veuf distingué de 40 à 50 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Ginette.—Désire correspondants instruits, distingués de 30 à 40 ans, but: qui sait? 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Ninette.—Désire correspondant 24 à 30 ans, civil ou militaire, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Antonio.—Demande une correspondante honnête et respectable de la campagne ou l'ayant connue, si possible de 40 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

André.—Désire correspondantes, 30 à 40 ans, but sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Micheline Dufault.—Célibataire, veuf sans enfant, 49 à 60 ans, cultivé, distingué, plutôt sobre, position stable, aimerait-il correspondre avec demoiselle sympathique affectueuse pouvant l'aider. But: sérieux. Poste restante, Bureau Chef, 1025, St-Jacques ouest, Montréal.

* * *

Monsieur Jean.—Agé de 45 ans, veuf, désire rencontrer compagne sérieuse de 25 à 35 ans. Ecrire casier 37, 307 Prince-Arthur et inclure numéro téléphone pour appointement dans la réponse.

* * *

Frisco.—22 ans, désire correspondants distingués. P. R. Terrebonne.

* * *

Rolande.—Désire correspondants, célibataires sérieux, distingués, cultivés, mélomanes de 30 à 40 ans, médecins de préférence. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Criquet.—Gaie, vive, sympathique, invite correspondants 30 ans et plus, célibataires, civils, très bonne éducation et instruction; beau physique, peu importe, bon moral surtout. Réponse promise... foi de Criquet.

* * *

Acadienne. — Coeur sympathique, bonne éducation, désire correspondant sérieux, célibataires ou veufs. 30 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Françoise.—Désire correspondants instruits et distingués 23 à 25 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Marie-Berthe.—Aimerait correspondre avec gentils messieurs de 21 à 25 ans, 320 est, Notre-Dame, Montréal.

* * *

Marinette.—Institutrice distinguée désire correspondants de 30 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

G. J.—Jeune homme étudiant le chant désire correspondants qui aimeraient devenir accompagnateur et partenaire si réussite théâtrale s'en suit. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Postande.—Désire correspondants instruits, distingués, intelligents de 40 à 60 ans. But: entente amicale et distraction. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Lily Mars.—Désire correspondants gais, 18 à 21 ans, civils ou militaires. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Messieurs 35 à 45 ans environ, militants ou sympathisants de l'action catholique, quelque soit votre fortune, écrivez à: **Odette,** 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

* * *

Hamel.—Demande correspondants sérieux, bonne position, âge 35 et 45, bonne éducation. But: l'avenir le dira. 320 est, rue Notre Dame.

* * *

Brunette.—Très jolie, 22 ans, désire correspondants, intelligents et sérieux, médecins de préférence. 320 est rue Notre-Dame.

* * *

Reine Deschamps.—Accueillerait aimablement correspondants 40 à 50 ans, employés de bureau de préférence essentiellement sobres honnêtes de bonne famille. 320 est rue Notre-Dame.

SABOTAGE

(Suite de la page 6)

— Mais que soupçonnez-vous?

Sue lui fit part des déductions qu'elle avait faites à la réception de la première note, raconta avec répugnance la brève conversation qu'elle avait eue ensuite avec Burt et dit que Wilma avait la passion de la photographie.

— Mais ni l'un ni l'autre ajouta-t-elle ardemment, ne ferait le moindre tort à la C. & G. ou le moindre mal à notre pays...

— Bien entendu, dit l'agent en faisant de la tête un signe affirmatif. Et maintenant, Miss Wallace, retournez immédiatement, s'il vous plaît, à l'atelier de modelage. *Je désire que vous y restiez après la fermeture de l'atelier.* Vous connaissez parfaitement cet atelier. Quand tous les autres seront partis, voyez si vous ne pouvez rien trouver d'anormal. Je me tiendrai à l'extérieur, prêt à répondre à votre appel.

Vers la fin de l'après-midi, Mr. Samuels entra un moment dans l'atelier de modelage et se dirigea vers Sue qui se tenait aux aguets avec son appareil photographique.

— Ecoutez, lui souffla-t-il. Ils ont trouvé quatre empreintes de doigts sur la photographie et ce sont des empreintes de Burt Andrews.

Sue eut de la peine à s'empêcher de chanceler. Burt? C'était insensé! Puis, naturellement, elle se mit aussitôt à chercher des arguments pour étayer la conviction qui lui venait du coeur. Ce ne pouvait être Burt. Pourtant, à la fin de l'après-midi de travail, elle n'avait encore trouvé aucun argument assez fort pour exonérer Burt de tout soupçon. Elle s'avouait misérablement incapable de se prouver à elle-même l'innocence de Burt.

Burt était au courant du fait qu'on avait pris la photographie mystérieuse. N'avait-il nommé Wilma que dans le honteux espoir d'écarter de lui des soupçons? Sue refusait de croire cela. Mais Burt pouvait indiscutablement aller n'importe où dans les ateliers. Ce lui était chose facile de prendre un instantané dans l'atelier de modelage, facile d'en placer un agrandissement sur son bureau à elle, de laisser tomber une épingle à cheveux à côté et de s'en aller. Les empreintes digitales, après tout, ne mentent pas! "Non! Pas Burt!" Sue tremblait de l'intensité même de son refus de croire à une telle monstruosité. Il était trop gentil, trop honnête...

Le sifflet annonçant la fin de la journée de travail l'arracha à sa sombre rêverie. Les ouvriers sortirent rapidement et elle resta seule dans la grande salle vide, silencieuse, obscure. Son coeur battait vite.

Au dehors, un ciel gris et terne préparait rapidement la nuit. Elle attendit que l'immense usine fût déserte et tranquille. Puis elle commença docilement l'examen des lieux. Elle connaissait tous les bancs, toutes les machines de l'atelier. Et c'était heureux, car, en quelques minutes, la salle était devenue absolument noire.

Elle avait fait à demi le tour du grand atelier quand elle perçut le déclic très léger d'une clef qui tourne dans une serrure. Elle sursauta et porta son poing à sa bouche pour réprimer un cri de pure terreur. Puis elle recula silencieusement dans l'ombre plus opaque du cabinet des bleus.

La porte de l'atelier s'ouvrit. Quelqu'un s'avança silencieusement dans la salle, s'arrêta et chercha à scruter l'obscurité autour de lui. Sue ouvrit la bouche, prête à crier dès la première seconde de danger. Et l'agent Knowles accourrait aussitôt. S'il *était* près de l'atelier. Le visiteur mystérieux se retourna, apparemment satisfait, et sortit. La porte fut refermée. La clef tourna de nouveau dans la serrure.

Sue vacillait, tous les muscles amollis. Elle se sentait les genoux flasques comme du papier mouillé. Cependant, elle avait encore les nerfs solides et les sens en alerte. Alors, dans le silence complet, elle commença à entendre quelque chose qui n'avait pas jusqu'alors frappé son oreille pourtant attentive. C'était un bruit léger, presque imperceptible, comme un murmure lointain d'eau qui s'égoutte ou encore le faible grincement de roues roulant furtivement dans la nuit.

Elle pencha la tête à gauche et à droite, s'efforçant de saisir la direction d'où venait ce murmure vague et subtil. Puis, d'un pas mal assuré, elle se rendit à la porte de l'atelier et fit tourner la clef de nuit dans la serrure. La porte s'ouvrit avec un bruit sec. Après deux vains essais, elle réussit à siffler faiblement et la silhouette de l'agent Knowles surgit instantanément de la nuit.

Sue lui murmura sa découverte. Ils entrèrent ensemble dans l'atelier. Serrant avec confiance le bras du jeune homme, Sue le conduisit au cabinet des bleus. Là, sa lampe de poche eut vite fait de déceler l'objet: un cylindre de métal enfoui dans des papiers derrière le cabinet. Une sorte de cadran électrique, lié au cylindre, avait son contacteur planté dans une prise de courant ouverte dans le mur. C'était le mouvement presque silencieux du cadran que l'oreille hypersensible de Sue avait perçu.

L'agent s'empara de la machine avec un air triomphant.

— Une bombe incendiaire à retardement! s'écria-t-il et il secoua le réservoir. De l'essence!

Il détacha le contacteur en disant:

— Je ne tiens pas à ce que ce jouet fasse explosion. Tout le bâtiment serait une mer de flammes en moins d'une minute. Quant à nous...

Lentement, il vida l'essence dans une bassine de fer blanc et remplit d'eau le réservoir de la bombe.

— Simple mesure de sécurité, dit-il à Sue. Maintenant, si nous pouvions mettre la main sur celui qui est venu poser cette bombe... Je n'ai pu distinguer très bien votre visiteur, il y a quelques minutes. Il a agi trop rapidement. Mais il avait la stature de Burt Andrews...

— Non. Je suis sûre que ce n'était pas Burt Andrews.

—Pourquoi? demanda l'inspecteur d'une voix coupante comme de l'acier en se tournant brusquement vers elle. Avez-vous vu son visage?

— Non, répondit Sue qui avait la mort dans l'âme. Mais je suis sûre que ce n'était pas Burt. Et... et, monsieur Knowles, il y a peut-être un moyen de trouver le coupable. Pourquoi ne pas ficher de nouveau le contacteur du cadran et me permettre de me cacher dans le cabinet, demain matin, jusqu'à ce que quelqu'un vienne voir pourquoi la machine n'a pas fait explosion? Je tiendrais mon appareil

photographique tout prêt à le saisir et...

— Merveilleux, Miss Wallace! dit-il. Je vais arranger cela.

* * *

Sue était confortablement installée dans un recoin derrière le cabinet des bleus. Elle avait même une chaise. Jim Forrester avait percé un trou dans le mur du fond du cabinet pour lui permettre de tenir son appareil photographique braqué vers la bombe.

Il ne se produisit rien de toute la matinée, mais un peu après une heure de l'après-midi Burt Andrews entra dans l'atelier. Le coeur de Sue se mit à battre. Elle avait passé une nuit d'insomnie chez elle à penser... penser... Et pas en vain. Burt *n'était pas* coupable. Ce *n'était pas* lui qui avait placé la m... photographie sur son bureau. Elle en était sûre maintenant. Elle aurait joué sa vie là-dessus. Et pourtant il venait d'entrer dans l'atelier...

Puis son coeur se dilata de soulagement. Burt remit un mémo à quelqu'un et sa haute stature disparut aussitôt dans la porte par où il venait d'entrer.

Une heure passa. Une autre encore. L'heure du départ des ouvriers arriva. Dans la confusion de la fermeture un homme entra vivement dans le cabinet dont il referma la porte derrière lui. Quand l'atelier se fût vidé de ses ouvriers, la mince silhouette se redressa, l'homme fit du regard le tour de la pièce et s'agenouilla à côté de la bombe incendiaire.

Il vérifia vivement la position de la fiche électrique dans la prise et examina le cadran, évidemment fort étonné. Puis il agita le réservoir. Son contenu fit entendre un clapotement qui le rassura et qui couvrit le déclic de l'appareil de Sue. Finalement, il se releva et se dirigea vers la porte...

* * *

Maurice Gruber était en train de signer sa confession dans le bureau de Mr. Welch et déjà des agents du F.B.I. opéraient dans l'usine l'arrestation de Wahn et de ses complices.

— C'est Wahn qui m'a forcé à faire cela, dit Gruber d'une voix lamentable et il avait la figure ravagée. Il m'a dit qu'on mettrait mon grand-père dans un camp de concentration en Allemagne si je n'obéissais pas.

— Tout s'explique, dit Knowles avec satisfaction. Le plan de la bande de Wahn était de faire mettre Andrews à la porte de son bureau pour y faire entrer Gruber à sa place. Cela leur aurait permis de se tenir parfaitement au courant de tout ce qui se faisait dans l'usine. C'est la raison pour laquelle ils ont trouvé le moyen de faire paraître les empreintes digitales d'Andrews sur cette photographie que Gruber a déposée sur votre bureau, Miss Wallace. Gruber l'avait probablement fait toucher à Andrews sous une feuille de papier pour obtenir ses empreintes. Quant à l'épingle à cheveux, l'idée était de Gruber, qui voulut tout simplement ainsi multiplier les fausses pistes. Wahn était probablement pressé par ses supérieurs. Il avait probablement reçu ordre de détruire sans tarder les bleus de l'atelier de modelage. Il a multiplié les accidents de manière à faire passer l'incendie pour un accident tout simplement plus considérable que les autres. Puis il obligea Maurice Gruber à aller placer la bombe incendiaire.

Sue approuva de la tête.

— C'est pourquoi ils voulaient me faire sortir de l'atelier. Mais pourquoi, demanda-t-elle brusquement en se tournant vers Burt, pourquoi pensais-tu que Wilma avait mis cette photographie sur mon bureau?

Il fronça les sourcils puis se mit à rire.

— Oh! la photo! Te rappelles-tu, il y a quelques jours, nous causions ensemble devant l'usine? Je manoeuvrais tout simplement pour te faire prendre la bonne position afin que Wilma pût obtenir un parfait profil de toi... que je voulais ensuite faire encadrer. Quand tu m'as parlé d'une photographie, j'ai tout simplement cru qu'elle s'était hâtée de te donner une épreuve de celle-là. Et cela m'avait plutôt déplu.

— Il n'y a qu'une chose que je ne saisis pas bien, dit l'agent Knowles en s'adressant à Sue, c'est la raison pour laquelle vous étiez si sûre qu'Andrews n'était pas le visiteur mystérieux, dans l'atelier, hier soir. Car c'était bien lui. Mr. Welch lui avait demandé d'entrer un moment pour vérifier lui-même que tout était en ordre. Pourquoi étiez-vous si certaine de son innocence alors que tous les indices le désignaient comme coupable, le papier à mémorandum, les empreintes digitales, tout?

— Parce que je le connais, répondit Sue et elle rougit. Puis, plus tard, je me rappelai que ces quatre empreintes digitales se trouvaient sur le même côté glacé de la photographie. Si Burt avait véritablement posé la photographie sur mon bureau, il aurait aussi laissé l'empreinte de son *pouce* au verso.

Une lueur d'admiration brilla un moment dans les yeux de Knowles. Il salua comme on salue un égal.

— Je suis heureux de vous avoir eue comme collaboratrice dans cette affaire, Miss Wallace, dit-il et il sourit en voyant Burt qui se rapprochait de la jeune fille. Je pense du reste que nous le sommes tous.

VOUS AVEZ RÉPONDU?

(Réponses aux questions de la page 24)

1.—L'auteur du "Vaisseau d'or" est Emile Nelligan.
2.—Ce vers est de Racine. Le personnage d'Abner le prononce dans "Athalie".
3.—Sophocle était un poète dramatique. Il vécut au Ve siècle avant Jésus-Christ.
4.—Il y a environ 1,600,000 femmes au travail actuellement au Canada.
5.—Le café fit son apparition en France seulement vers le milieu du XVIIe siècle.
6.—La ville de Venise est construite sur 118 petites îles reliées par 378 ponts.
7.—Un douar est une agglomération de tentes arabes disposées avec régularité.
8.—Charles Baudelaire mourut en 1867, il y a donc moins de cent ans.
9.—La musique d'"Aïda" est du compositeur Verdi.

Vous vous remettez plus vite grâce à l'action rapide de

SAL HEPATICA

LE LAXATIF PREFERÉ *

Sal Hepatica agit plus rapidement, plus complètement, plus agréablement pour soulager les effets de la constipation.

DES milliers de familles canadiennes choisissent Sal Hepatica quand elles ont besoin d'un laxatif. Pétillant et *rapide* il vous procure tout le bien que vous cherchez en prenant un laxatif.

Vous aimerez l'action rapide de Sal Hepatica — il agit d'ordinaire en moins d'une heure. Son effet n'en est pas moins doux et complet et ne provoque ni coliques ni malaise subséquent.

La première fois que vous essaierez Sal Hepatica, vous déciderez probablement que c'est le laxatif même que vous et votre famille cherchiez.

Combat aussi l'acidité

Non seulement Sal Hepatica vous soulage complètement de la constipation, mais il aide aussi à combattre l'excès d'acidité gastrique, effet que les laxatifs ordinaires n'ont pas. Par cette aide *double* et rapide, Sal Hepatica a tôt fait de vous rendre dispos.

Achetez une bouteille de Sal Hepatica chez votre pharmacien aujourd'hui et la prochaine fois que vous aurez ou que quelqu'un de votre famille aura besoin d'un laxatif, essayez deux cuillères à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau. Vous vous retrouverez bientôt alerte comme d'habitude si vous vous fiez au pétillant et *rapide* Sal Hepatica!

* * *

*** Une enquête récente auprès des acheteurs de laxatifs au Canada révèle que Sal Hepatica est employé dans un plus grand nombre de foyers que n'importe quel autre laxatif.**

MAUX DE TETE | **LOURDEUR** | **RHUMES**

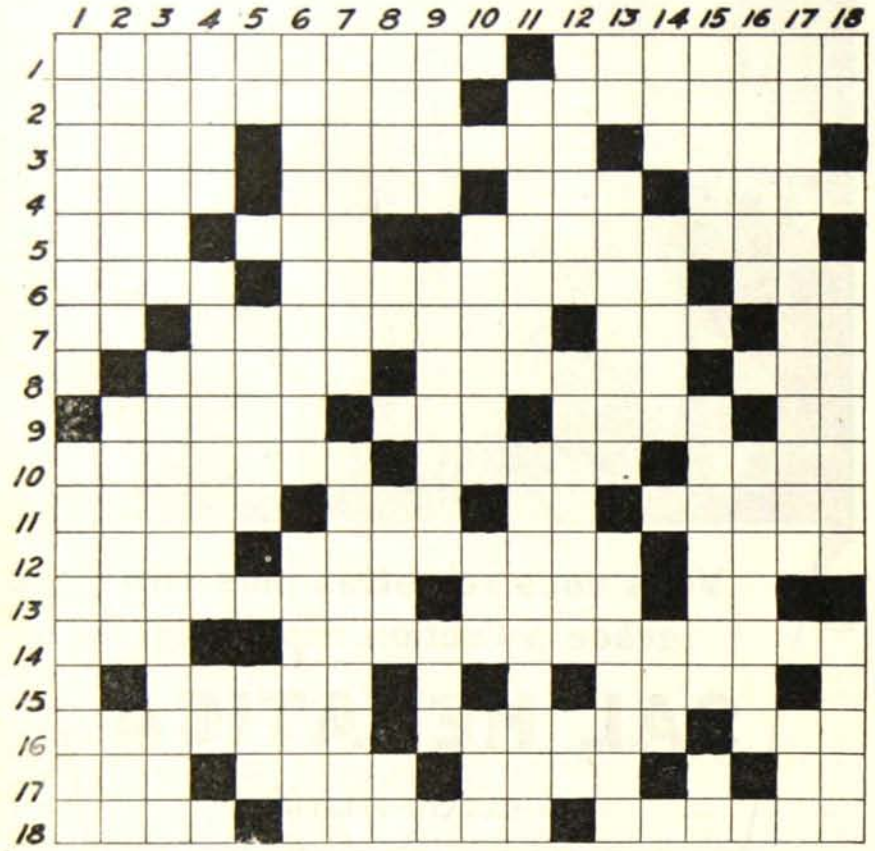
Un produit de Bristol-Myers—Fabrication Canadienne.

Lorsqu'il vous faut un laxatif, prenez le

SAL HEPATICA *rapide*

ECONOMISEZ—Achetez la bouteille de famille économique. Vous épargnerez 28% par rapport à la petite bouteille.

LES MOTS CROISÉS



VERTICALEMENT

1.—Esprit léger, volage. — Qui charme par quelque chose de séduisant.

2.—En face de Roland, il représente la sagesse. — Avoir un certain mérite. — Oiseau.

3.—Blessées. — Action de rendre une chose publique.

4.—Principaux diamètres. — Format de papier. — Phonétiquement: en forme d'oeuf.

5.—Qui est à toi. — Flotter. — Au bout de peu de temps.

6.—Mouvement oscillatoire dans un fluide. — Vaisselle de terre.

7.—Instrument pour mesurer la pluie. — Judicieusement.

8.—Augmentation. — Equerre. — De plus. — Terminaison d'infinitif.

9.—Déesse grecque. — Gai, vif. — Petite prairie.

10.—Qui s'accomplit en un jour. — Bison d'Europe. — Pied de vigne.

11.—Donner une couleur noirâtre. — Personne chargée d'une inspection.

12.—Charriot bas à quatre roues. — Nom vulgaire du pavot cultivé. — Lettre de l'alphabet grec.

13.—Pronom. — Petits oiseaux à plumage jaune. — Petit poisson.

14.—Habitation. — Mort naturelle. — Interjection.

15.—Fleuve de Russie. — Outil pour rectifier l'intérieur d'un cylindre. — Du verbe aller.

16.—Sans instruction. — Formées des couleurs de l'arc-en-ciel.

17.—D'une manière qui détruit. — Animal.

18.—Pronom. — Supportée avec indulgence. — Morceau de bois brûlé en partie.

HORIZONTALEMENT

1.—Genre de mammifères rongeurs. — Petites charrues.

2.—Roi de Yougoslavie en 1921. — Qui est en deux idiomes différents.

3.—Ville d'Italie. — Ville de France. — Refus d'une chose due.

4.—Genre de plantes. — Fleuve de Suède. — Tamis. — Couvre la main et les doigts.

5.—La mauvaise partie. — Sert à ouvrir. — En toute hâte.

6.—Matière pour maintenir l'équilibre. — Parvenir à. — Posséda.

7.—Métal précieux. — Rencontre concertée. — Adverbe de lieu. — Sud-ouest.

8.—Fléau. — Qui contient des fautes. — Qui plait à la vue.

9.—Dans la langue vulgaire. — Liqueur tirée du raisin. — Fit tort. — Pronom.

10.—Nom donné à la famille romaine de Fabius. — Ville de la province de Québec. — Unir.

11.—Se rendre d'un lieu à un autre. — Sorte d'oignon. — Quatre. — Entouré.

12.—Fin du jour. — Dignes de compassion. — Paysage.

13.—Dirige les étrangers. — Prénom féminin. — Dans le corps.

14.—Se rendra. — Feraient beaucoup de bruit.

15.—Animal considéré, dans certaines tribus sauvages, comme l'ancêtre de la race. — Réciter.

16.—Qui mange les abeilles. — Lieu pour loger les chevaux. — Partie du canal comprise entre les deux portes d'une écluse.

17.—Une des Cyclades. — Espèce de tonneau. — Père de Jason. — Lac du Soudan.

18.—En ordre. — Petite faucille. — Investigation réfléchie.

SOLUTION DU DERNIER PROBLEME

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
1	T	R	A	H	I	S	O	N	■	B	L	O	C	A	G	E	■	B
2	R	E	M	I	S	E	S	■	P	L	A	T	A	N	E	■	A	U
3	I	D	E	E	■	R	A	P	I	E	C	E	R	A	I	E	N	T
4	M	A	N	■	L	I	G	U	E	S	■	S	I	E	N	N	E	S
5	O	N	D	O	Y	E	E	S	■	S	A	■	E	R	D	R	E	■
6	R	■	E	B	R	E	■	T	E	A	N	O	■	O	R	O	S	E
7	P	A	R	E	E	S	■	U	R	N	E	■	A	B	E	L	■	P
8	H	■	A	S	■	■	A	L	I	T	E	R	A	I	■	E	P	I
9	E	R	■	E	O	L	I	E	N	S	■	E	R	E	S	■	U	T
10	■	A	I	■	R	E	M	U	E	■	I	S	O	■	U	S	E	R
11	E	S	C	L	A	V	E	S	■	A	L	I	N	E	A	I	R	E
12	S	A	A	■	N	E	R	E	I	D	E	S	■	R	■	L	A	■
13	T	I	R	A	G	E	■	S	C	O	T	T	I	S	H	■	I	O
14	E	T	I	R	E	■	B	■	A	N	T	A	N	■	A	M	E	R
15	R	■	E	E	■	V	A	U	R	I	E	N	N	E	■	U	N	I
16	L	I	N	T	E	A	U	■	E	S	■	C	E	L	E	S	T	E
17	I	N	N	E	■	S	■	O	■	E	R	E	■	U	N	E	■	N
18	N	O	E	■	T	E	R	R	O	R	I	S	E	S	■	S	O	T

EN PLONGÉE

(Suite de la page 16)

Dans la chambre de contrôle, l'officier de quart surveillait les aiguilles indiquant la profondeur à laquelle naviguait le vaisseau tandis que deux marins étaient occupés à manoeuvrer les "nageoires" du submersible afin de le tenir sur un plan horizontal. Les yeux rivés sur le compas, l'homme de roue gouvernait sans rien voir du ciel ou de la mer. La navigation, c'était l'affaire de l'officier. Lui savait dans quelle direction nous nous dirigions.

Près de la chambre de contrôle, plusieurs cartes marines étaient étendues sur une table pliante. De temps à autres, après avoir calculé la vitesse et la direction du vaisseau et des courants sous-marins, l'officier de quart faisait le point et pouvait me dire "Nous sommes là. Nous avons tant de brasses d'eau par-dessus la tête et plus encore en-dessous des pieds."

Le problème est de ne pas aller trop bas parce que la pression de l'eau sur les parois est en raison directe avec la profondeur et quand les parois ne peuvent plus résister c'est l'écrasement général et on ne remonte jamais plus.

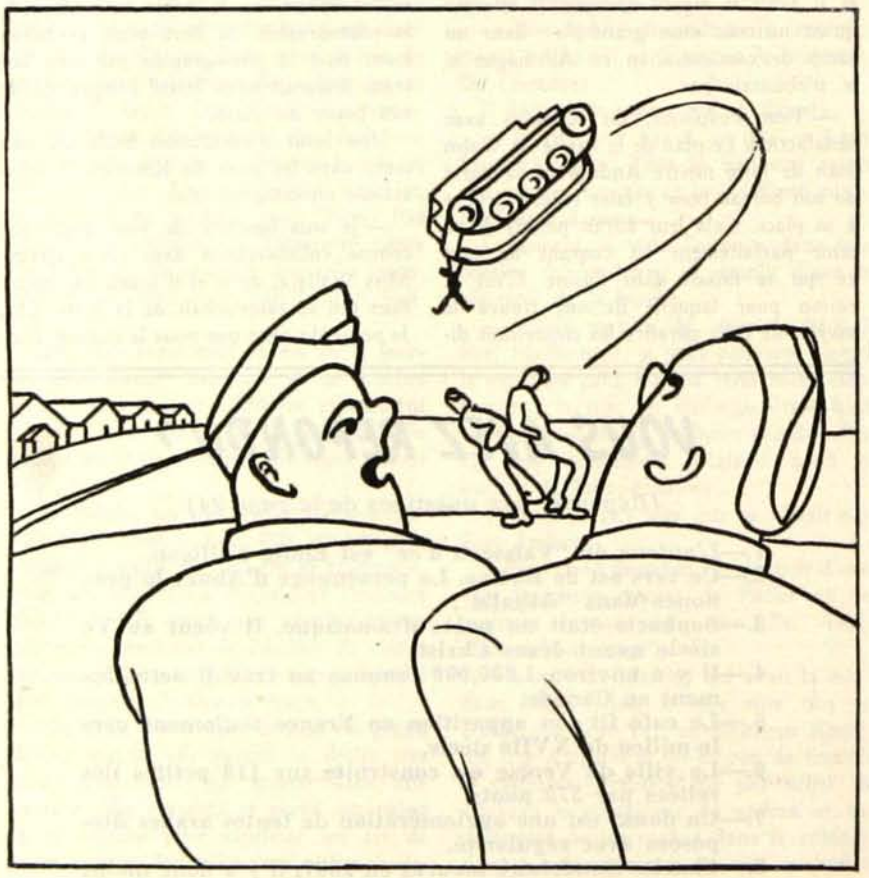
* * *

C'était un sous-marin anglais et les membres de l'équipage venaient de toutes les parties des Iles britanniques. Il y en avait de tous les âges, des vieux et des jeunes. Des vétérans de la marine et d'autres qui n'étaient en service que depuis un an ou deux. Plusieurs avaient connu la vie à bord des gros cuirassés, avaient vu de l'action au cours de la guerre actuelle sur toutes les mers, dans les eaux glacées de la mer du Nord et dans les eaux tièdes de la Méditerranée.

Tel mécanicien irlandais, âgé seulement de 35 ans mais déjà depuis 20 ans dans le service naval, a vécu dix ans à bord des sous-marins après avoir parcouru le monde à bord de puissants vaisseaux tels que le H.M.S. "Eagle", et un porte-avions, et des cuirassés comme le H.M.S. "Queen Elizabeth" et le H.M.S. "Hood". Il raconte comment une fois son sous-marin en route vers Mourmansk accompagnait un convoi qui fut attaqué plus de deux cents fois par les avions ennemis. "Durant tout le trajet", dit-il, "nous n'avons fait que plonger et revenir à la surface. Pendant plusieurs jours, personne n'a pu dormir."

Un autre membre de l'équipage, un plus jeune celui-là était à bord d'un submersible quand la Yougoslavie a été occupée par les Italiens. "Nous venions d'entrer dans le port quand nous apprîmes que l'ennemi était maître de la place." Le sous-marin fut attaqué par les avions-plongeurs mais réussit à sortir du havre en plongée bien qu'il ait été endommagé. A bord du vaisseau anglais se trouvait un officier italien fait prisonnier. Mais, par contre, un des officiers anglais fut laissé sur le quai, le départ ayant été trop précipité.

Tel autre était à bord d'un submersible en escale à Honk-Kong peu avant Pearl Harbour. L'entente avec les Japonais n'était déjà pas des plus cordiales. Un soir, une rixe commença entre Anglais et Nippons. Ces derniers durent céder la place quand les marins britanniques s'avisèrent de leur lancer des oeufs trouvés sur un étalage de vendeur. Le sous-marinier qui racontait avec humour cet incident était en service dans la marine de guerre depuis plus de huit ans et avait passé cinq ans dans les sous-marins. Il ne veut plus changer aujourd'hui. "On s'y habitue vite et la discipline est moins sévère sous bien des aspects," dit-il.



A-t-on jamais vu un pareil vent!

"JE NE SAIS PAS COMMENT JE VAIS FAIRE POUR ACHETER DES SOULIERS AUX ENFANTS..!"

● Qu'éprouveriez-vous si vous étiez loin de votre foyer, travaillant dur et risquant tout pour la sécurité et le bonheur de ceux qui vous sont chers, et que, dans toutes les lettres que vous receviez d'eux, il ne soit question que de difficultés, de tristesse et de découragement?

Nous ne disons pas, notez-le bien, que vous n'avez pas ces ennuis. Nous disons seulement que votre homme outre-mer a besoin de vos lettres plus que de n'importe quoi d'autre au monde et si vos lettres sont tristes, elles le rendront triste aussi.

Or nous devons empêcher que nos soldats perdent courage. Il faut maintenir élevée leur volonté de vaincre et ne pas ternir leur magnifique courage par des soucis et des inquiétudes.

Ecrivez-lui souvent. Ecrivez-lui joyeusement. Donnez-lui les nouvelles des bonnes choses qui vous sont arrivées, à vous et à tous ceux qui lui sont chers. Ecartez l'inquiétude et le chagrin de lui... Voilà comment *vous* pouvez aider et faire votre part. Faites en sorte que vos lettres lui donnent le sentiment de ne pas servir en vain quand il combat pour la protection de son foyer et de sa famille. Donnez-lui des lettres qui lui réchaufferont le coeur afin qu'il soit un meilleur soldat de notre grande cause.

ÉCRIVEZ-LUI AUJOURD'HUI... *joyeusement !*

La Revue Moderne publie cette page dans l'intérêt de nos troupes outre-mer.

Coeur de sceptique

L'histoire d'un écrivain célèbre et riche auquel manquait ce que possèdent les plus humbles, un foyer, une épouse, un amour partagé.

par **HENRI ARDEL**

— Alors, décidément, vous me quittez?... Vous préférez rentrer sans visiter la sculpture?

— Chère, entre nous, rien ne me laisse plus froide que les statues... Puis, il est déjà cinq heures et demie. Il faut que je retourne chez moi m'habiller; je dîne en ville, et mon mari, vous le savez, est l'exactitude personnifiée!

Les deux jeunes femmes s'étaient arrêtées devant l'escalier qui conduisait des salons de peinture dans le jardin que la profusion des statues semait de formes blanches, profilées sur le fond verdoyant des massifs. Elles descendirent lentement les marches, d'un pas nonchalant de très jolies femmes, certaines qu'aucun détail de leur mise ne pouvait donner prise à une critique. Sûrement, elles n'avaient point trop piétiné à travers les salles nombreuses, ni ne s'étaient fatigué les yeux à contempler les toiles exposées; leurs visages, aussi reposés que deux heures plus tôt quand elles étaient entrées au Salon, le révélaient hautement. Elles avaient simplement fait une agréable promenade qualifiée d'artistique par suite du milieu où elles l'effectuaient, et durant laquelle, surtout, elles avaient goûté le plaisir tout féminin de se sentir très regardées et de recevoir l'hommage discret des yeux qu'elles charmaient au passage.

— Ainsi, Isabelle, vous restez encore?

— Très chère, j'ai envie d'accomplir mon pèlerinage au complet... Et puis, raison majeure, je dois attendre l'heure du rendez-vous que j'ai donné à mes bébés et à leur gouvernante... six heures moins le quart... j'ai encore vingt minutes devant moi... Mais je ne veux pas vous re---tenir... Alors, ce soir, vous serez chez les de Bernes... pour vous livrer aux douceurs du poker?... Au revoir et à bientôt, n'est-ce pas?

Elles se serrèrent la main en souriant, comme des amies qui s'apprécient d'autant plus que, physiquement, elles n'ont rien à s'envier, ayant été également bien servies par la bonne nature; et la comtesse Isabelle de Vianne demeura une seconde immobile, au seuil du jardin, à suivre des yeux sa compagne qui s'éloignait, laissant traîner sur le sable les plis de sa longue robe soyeuse, la taille cambrée, les cheveux d'un or roux serrés en une torsade mousseuse sous la paille sombre du chapeau voilé de dentelle.

Alors elle eut un retour vers sa propre beauté, dont, quelques instants plus tôt, elle avait constaté l'éclat dans les hautes glaces du Salon de conversation; et un léger sourire de satisfaction, à peine esquissé, courut sur ses lèvres: elle se savait capable de soutenir toutes les comparaisons. Puis, suivant au hasard une allée du jardin, elle se mit nonchalamment à marcher droit devant elle, de son allure distinguée et indifférente, sans embarras de sa solitude, en femme habituée, par un veuvage prématuré, à compter sur elle seule dans tous les milieux et dans toutes les circonstances.

Mais, tout à coup, ses traits perdirent leur expression distraite, et une imperceptible exclamation lui échappa à la vue d'un homme jeune, — trente-cinq ans

environ, — debout devant un marbre dont il étudiait les détails si attentivement qu'il ne remarquait pas la jeune femme arrêtée à ses côtés, le contemplant avec un demi-sourire.

— Quel homme absorbé vous êtes aujourd'hui, mon beau cousin! fit-elle, la voix moqueuse.

Mais l'expression soudain éclairée de son visage disait que la rencontre ne lui déplaisait point. Le jeune homme se détourna.

— Isabelle!... Pardonnez-moi... Vous avez raison, cette oeuvre s'était si bien emparée de moi que...

— Que vous étiez en passe d'oublier complètement les vivantes pour les statues!... Enfin, je ne vous en veux pas... Y a-t-il longtemps que vous êtes au Salon?

— J'y arrive. En ma qualité d'original, puisque telle est l'épithète dont vous voulez bien me gratifier souvent, j'aime à venir voir certains marbres à la lumière des fins d'après-midi. J'avais remarqué celui-ci, il y a trois jours au Vernissage... Et vous-même, vous êtes sans doute seule?

— Toute seule! Mme Dartigue m'a quittée il y a quelques minutes, et j'attends l'heure à laquelle je vais être remise en possession, tout ensemble, de mes enfants et de ma voiture! Je vous préviens que, jusqu'à ce moment, je vous garde comme cavalier. Puisque vous connaissez la sculpture, faites-la-moi visiter...

Il s'inclina au moment où, derrière lui, quelqu'un disait en le désignant:

— Oui, c'est bien Robert Noris, l'écrivain, avec cette jeune femme...

Isabelle saisit au passage ces paroles, et un fugitif éclair de plaisir traversa ses yeux brillants. Si habituée qu'elle fût à vivre dans un monde lettré, entourée d'hommes possédant une notoriété quelconque, elle s'accommodait fort, dans sa vanité féminine, de respirer le parfum d'un encens flatteur, encore que cet encens ne brûlât pas pour elle.

D'ailleurs, il lui plaisait beaucoup ce Robert Noris, un cousin si éloigné que, en vérité, il fallait une certaine dose de patience pour démêler entre eux un degré de parenté. A coup sûr, ils étaient de vieilles connaissances. Autrefois même, si elle l'eût permis, il lui eût demandé de porter son nom, car il était passionnément épris d'elle; mais il ne jouissait alors d'aucune célébrité consacrée et se bornait à paraître un écrivain très bien doué, cherchant sa voie dans le roman. Aussi n'avait-elle point pris garde à lui, étant de nature essentiellement ambitieuse. Elle avait fait le brillant mariage vers lequel l'attirait son insatiable vanité, elle avait chiffré son papier d'une couronne comtale, possédé l'un des plus magnifiques hôtels de Paris, satisfait ses plus coûteuses fantaisies; cela, en devenant la femme d'une parfaite nullité, égoïste et violente, d'un homme qui avait été pour elle, durant huit années, un assez mauvais mari, et lui avait fait le plus précieux des présents, le jour où il lui avait donné la liberté du veuvage.

Depuis deux années pleines maintenant, elle usait de sa vie nouvelle, qui lui semblait charmante; et, chaque jour, elle se pénétrait davantage de l'idée que Robert Noris, devenu illustre, remplacerait fort bien le comte de Vianne.

Elle était dominée toujours par le besoin inné de rechercher, pour en faire son bien propre, ce que les autres n'étaient point en mesure d'avoir; que ce fût la présence d'un homme célèbre dans son salon, ou simplement un bijou, un bibelot rare, une façon de robe inédite. Or Robert lui plaisait d'autant plus qu'il avait la réputation d'être inaccessible, — désormais, — à toute puissance féminine, et qu'il se montrait, avec elle, bien résolu à ne point ressusciter le passé.

Certes, très souvent, il venait chez elle, et avait même une place marquée dans son cercle intime. En vertu des droits de la parenté, il l'accompagnait dans les menues expéditions que la mode impose à ses fidèles, visites dans les expositions de toute sorte, représentations de cercle, et le reste. Dès qu'il y avait réunion chez elle, ses hôtes pouvaient être certains de distinguer, dans la phalange masculine, la haute taille de Robert Noris, son visage brun, son front large sous les cheveux châtains coupés courts, ses yeux brillants, dans l'orbite creusé, avec un regard pénétrant, pensif, chercheur; son sourire sceptique et spirituel qui, en s'effaçant, laissait à la bouche une expression de lassitude mélancolique.

Donc il venait beaucoup chez Mme de Vianne; seulement il existait ainsi, dans Paris, plusieurs autres salons qu'il fréquentait pareillement. Mais ce fait indiscutable ne troublait nullement Isabelle; en sa courte sagesse, elle jugeait que Robert ne pourrait lui tenir toujours rigueur du passé, car il était homme, et elle était bien séduisante, l'expérience le lui avait appris. C'est pourquoi elle s'était juré de l'amener à lui offrir un nom jadis dédaigné, souvenir qu'elle prétendait lui faire oublier.

Tout en arpentant le jardin, sous son escorte, elle effleurait d'un regard distrait les oeuvres qu'il lui indiquait; elle causait, souriante, animée, rencontrant des mots piquants, excitée par cette pensée qu'il était un merveilleux et terrible observateur de la nature féminine. Puis, tout à coup, elle interrogea:

— Qu'est-ce que vous écrivez maintenant, Robert, pour continuer votre grand succès de la fin de l'hiver?

Il eut un froncement léger des sourcils, car il n'aimait guère qu'on lui parlât de son oeuvre.

— Ce que j'écris?... Bien, absolument rien... Ces journées de printemps me rendent d'une abominable paresse... D'ailleurs, il m'est impossible de travailler à Paris en cette saison qui est une véritable reproduction de l'agréable période du carême, remplie de concerts, bals et autres divertissements variés... Aussi ai-je renoncé à l'espoir de pouvoir commencer un nouveau travail, et vais-je partir...

— Décidément? fit la jeune femme, dont un pli creusa soudain le front. Ainsi vous ne renoncez pas à vos projets de villégiature anticipée... Et vous comptez aller?...

— Sur les bords du Léman, sans doute Si je suivais mon goût intime, je chercherais tout de suite le village le plus isolé et le plus solitaire que je puisse rencontrer. Mais il me faut gagner mon repos. Je dois d'abord aller étudier quelques types d'étrangers que je trouverai inévitablement dans les hôtels, pensions et abris de toute sorte qui fourmillent en Suisse.

— Quels types? demanda curieusement Isabelle.

Il sourit, de ce demi-sourire indéfinissable qui laissait toujours douter s'il raillait ou non.

— Si je vous dis quel est celui que je suis le plus désireux de rencontrer, vous allez rire et me trouver d'humeur bien

Pourquoi ne suis-je jamais invitée à dîner?

Jeanne: Je m'ennuie à mourir, toujours seule, tandis que tu reçois plus d'invitations que tu ne peux en accepter. Que me manque-t-il donc?

Alice: Ma chère Jeanne, tu ne manques ni d'attraits ni de personnalité et tu devrais être très populaire, c'est là un détail auquel tu ne songes même pas...

Alice: Car c'est ainsi que l'odeur des aisselles nous joue de vilains tours. On ne s'en aperçoit pas... Même en se baignant tous les jours, on risque de blesser... C'est pourquoi j'emploie Mum!

Plus tard: Alice a raison et je ne courrai plus de risques! En plus du bain pour enlever la transpiration passée, j'emploierai Mum pour prévenir toute possibilité d'odeur des aisselles ensuite.

Assurez-vous de votre charme—tous les jours, après le bain, employez Mum! Vous aimerez Mum parce qu'il est—

Rapide— Il suffit de 30 secondes pour appliquer Mum! Vous pouvez même vous en servir une fois vêtue.

Inoffensif— Mum est doux et n'irrite pas les aisselles même après s'être rasée. Mum ne détériore pas les tissus, affirme l'Institut américain de blanchissage.

Sûr— Mum protège le charme durant toute votre journée de travail ou toute votre soirée. Achetez Mum aujourd'hui!

• • •

Pour les serviettes sanitaires— *Mum est si doux, si sûr, que des milliers de femmes l'emploient aussi de cette importante façon.*

MUM

Neutralise l'odeur de la transpiration

Produit de Bristol-Myers Fabrication canadienne

Nous ne gaspillons pas de lavables! . . . nos couvre-tout sont des SANFORIZED

Il y a 238,000 femmes comme moi . . . qui poussent à la roue de l'industrie et aident à gagner la guerre. Notre insigne d'honneur, c'est notre couvre-tout et nous sommes très fières de nos manches graisseuses. Nos couvre-tout sont des Sanforized . . . cela veut dire qu'ils ne rétréciront jamais au point de devenir trop petits, peu importe le nombre de lavages qu'ils subiront. Nous avons le souci, voyez-vous, de ne pas gaspiller de matériel quand chaque pouce de tissu est précieux et doit rendre double service. Nous savons que les tissus Sanforized sont au service des forces armées et tout ce qui est assez bon pour satisfaire aux hautes exigences de l'armée s'impose *catégoriquement* à nous.

Vous aussi pouvez économiser des textiles en exigeant des Sanforized pour tous vos lavables!

Evitez toute perte . . . achetez des lavables Sanforized pour toute la famille. Vêtements de travail d'homme et de femme . . . chemises, caleçons et pyjamas d'hommes . . . vêtements de sport, robes de maison et jupons de femmes . . . tous les lavables pour garçons et fillettes . . . housses et draperies . . . rétrécissent de moins de un pour cent aux lavages. Vous pouvez ainsi alléger le fardeau que doivent soutenir laborieusement nos manufactures canadiennes de produits textiles.

ACHETEZ DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

·SANFORIZED·

Marque de commerce enr.

Preuve d'approbation par le détenteur de la marque de commerce

La marque de commerce "Sanforized" n'est utilisée par les manufacturiers de tissus "**éponges par compression**" qu'après épreuves dûment vérifiées sur la marge de rétrécissement encore possible par le service des détenteurs de la marque de commerce, qui tiennent à s'assurer que les usagers patentés de la marque maintiendront sa réputation établie.

Cluett, Peabody & Co., Inc.

romanesque... Et cependant Dieu sait que ce serait là un reproche immérité! Je voudrais connaître une vraie jeune fille, car je ne me souviens pas d'en avoir vu depuis... des temps préhistoriques.

De nouveau, le front d'Isabelle eut une légère contraction.

— Robert, quelle déclaration! Alors comment qualifiez-vous les jeunes personnes bien élevées, pourvues de mères prudentes, d'institutrices, de professeurs, de cours, de leçons, dont vous rencontrez les spécimens dans les maisons sérieuses où vous allez encore de temps à autre?

Robert se mit à rire.

— Ces jeunes personnes modèles sont de petites tours d'ivoire dont les mécréants de mon espèce n'ont point le droit d'approcher. Ainsi que vous le disiez, elles sont en puissance maternelle; et si j'avais le malheur de témoigner quelque attention à l'une d'elles je me verrais immanquablement attribuer toute sorte d'intentions matrimoniales... Quant aux autres, aux petites filles *fin de siècle*, selon l'expression consacrée, qui ont des allures de femmes, des propos à l'avenant, des hardiesses inconcevables, qui, à dix-huit ans, possèdent un coeur, des yeux, des sourires de coquettes, elles me font tout bonnement horreur!

— Robert, quel moraliste sévère vous faites quand vous vous y mettez!... Pourquoi en voulez-vous si fort à nos pauvres jeunes filles du monde?

— Parce que je trouve que toutes ces charmantes personnes, élégantes, jolies à souhait, pomponnées suivant les règles du *chic* ainsi que de précieuses poupées, jouent un personnage qui n'est pas le leur et le déflorent en se rendant ridicules... Probablement parce que je suis un pauvre homme très compliqué, j'adore la simplicité, en vertu de la loi des contrastes... Ce doit être curieux et charmant à observer une nature de jeune fille, très pure, très sincère, très candide.

Robert s'arrêta une seconde, puis acheva intéressé par la question qu'il venait de toucher:

— Puisqu'à Paris une pareille étude m'est impossible, je vais la tenter en Suisse, dans la colonie étrangère qui voyage... Je n'en aurai que plus de chances de rencontrer un caractère original. Là-bas, peut-être, découvrirai-je une nature féminine qui m'instruise et me permette de bien me rendre compte de ce qui passe d'impressions dans une âme vraiment jeune...

Isabelle ne répondit pas. Le départ, certain maintenant, de Robert l'irritait comme une défaite personnelle.

— Et où irez-vous chercher votre jeune fille idéale?

— Je ne sais trop encore... A Lausanne ou ailleurs, dans cette région; les bords du lac sont encore abordables ce mois-ci, sans grandes chaleurs et sans Parisiens. Peut-être vais-je m'intaller à Vevey.

Un éclair de satisfaction traversa le regard d'Isabelle.

Vevey était bien près d'Evian; et il était si facile de se faire ordonner une saison dans la petite ville d'eau.

— Oui, vous auriez bien raison de rester quelque temps à Vevey; la société étrangère y est nombreuse, puis vous y retrouveriez notre vieille amie Mme de Grouville, qui reçoit beaucoup et qui, étant donnés son humeur et ses goûts, doit certes connaître tout ce que la colonie exotique renferme de plus original et de plus *select*... Chez elle, vous rencontreriez aisément, je suis sûre, un sujet digne de votre affreux petit travail de dissection et capable de vous inspirer une collection de ces fameuses notes que le public serait si curieux de connaître. Vous êtes trop jaloux de les garder, Robert.

D'un mouvement distrait il écrasa sous son pied une petite motte de terre, et une expression d'amusement éclaira son regard sérieux.

— Mes notes, je vous prie de le croire, ne valent par l'honneur que vous leur faites en ce moment;... une suite de phrases rédigées en style télégraphique, qui n'ont d'autre mérite que leur grande sincérité...

Isabelle n'insista pas, dépitée de ce qu'il se refusait, comme toujours, malgré sa grande courtoisie, à la laisser pénétrer un peu dans l'intimité de sa pensée. Les promeneurs devenaient rares dans le jardin; elle se décida à rejoindre la haute porte de sortie qui, grande ouverte, laissait apercevoir, dans un lointain vert et lumineux, l'avenue des Champs-Elysées, inondée d'une clarté de soleil couchant. Et, d'un ton de badinage destiné à cacher sa déception, elle interrogea encore:

— Et quand vous aurez découvert votre petite merveille de jeune fille, Robert, peut-on, sans trop d'indiscrétion, vous demander comment vous vous y prendrez pour étudier sa personne morale qui, seule, vous intéresse?

— Je m'y prendrai comme font les naturalistes qui examinent de remarquables papillons. Ils les contemplent au microscope, afin de savoir d'où vient leur beauté, leur découvrent alors des imperfections, des défauts non soupçonnés au premier regard; et, finissant par ne plus voir dans ces brillants papillons, tout comme leurs frères les plus humbles, qu'une pauvre petite chose faite de poussière, détournent dédaigneusement la tête et cherchent un nouveau sujet d'observation. Voilà, au dédain près, toute l'histoire de ma future étude en Suisse!...

— Vous êtes un homme abominable, Robert, sans ombre de coeur!...

— Vous avez raison, Isabelle, sans ombre de coeur, je le reconnais humblement, fit-il, s'écartant pour la laisser passer, car ils s'engageaient dans le vestibule où les visiteurs affluaient, sortant des salons de peinture, maintenant fermés.

Elle fit quelques pas, puis s'arrêta, pour lui permettre de la rejoindre, le regardant approcher. Elle était vraiment en beauté ce jour-là, ainsi qu'elle en avait la parfaite conscience: les yeux étincelaient à l'ombre des paupières un peu lourdes; les cheveux noirs, ondés et souples, s'échappaient artistement de la petite capote de paille claire, caressant la pâleur chaude du teint, qui, dans la lumière adoucie de cette fin de jour, retrouvait un incomparable éclat; et la soie molle du corsage dessinait hardiment les lignes harmonieuses du buste pleinement épanoui, allongé par la taille svelte comme une taille de jeune fille. Il était évident qu'avant de sortir Isabelle avait passé une somme respectable de minutes devant sa psyché, afin d'obtenir cet ensemble irréprochable dont elle était jalouse. Mais peu importait à Robert; il ne demandait à la jeune femme que d'être, à l'occasion, un joli régal pour ses yeux de blasé; et il eut une exclamation sincère en la rejoignant:

— Tout homme abominable que vous me jugez, m'est-il permis de vous dire, Isabelle, que vous êtes adorablement habillée?

Elle répondit par un sourire charmé qui entr'ouvrit ses lèvres d'un carmin foncé, très fines... Trop fines, avait bien souvent

pensé Robert: ces lèvres-là savaient être spirituelles, séduisantes, non pas aimantes.

— Le compliment vous est permis, parce que je sais que vous êtes un connaisseur, fit-elle, tendant la main au jeune homme, en guise d'adieu.

Au bord du trottoir, en effet, se rangeait son coupé, laissant apercevoir, derrière la glace, deux petites têtes d'enfants.

Il s'inclina très bas devant elle, eut un geste de caresse pour les deux mignonnes fillettes assises, d'un air grave, dans la voiture et referma la portière.

Un instant, il demeura immobile à suivre distraitement des yeux le coupé qui s'éloignait; à travers la glace de la portière, il distingua une dernière fois une silhouette menue d'enfant, un élégant profil de femme, puis cette double vision s'effaça. Alors il se mit à descendre les Champs-Elysées, songeur, laissant sa pensée fuir vers ce prochain voyage de Suisse, dont il jouissait étrangement à l'avance, par la seule idée qu'il échapperait ainsi à cette fiévreuse vie parisienne et mondaine, dont il était excédé jusqu'à l'écoeurement, — autant pour en avoir usé que pour l'avoir observée avec une impitoyable pénétration.

Combien de fois sortant d'un *five o'clock* où il était venu pour observer, ou simplement pour remplir une obligation de société s'était-il senti envahi par un mépris amer pour l'atmosphère artificielle, énervante par sa mollesse, dans laquelle se mouvaient les hommes de cercle, les femmes délicieusement élégantes qu'il venait de quitter! Qui eût soupçonné, passionné par son indépendance, il éprouvait l'âpre nostalgie d'un vrai foyer très simple et très intime, tout parfumé de tendresse, semblable à celui qu'il avait vu, enfant, dans la maison paternelle et dont il gardait le souvenir infiniment cher...

Tout en songeant, il avait atteint l'extrémité de l'avenue des Champs-Elysées; et, avant de l'abandonner, il s'arrêta un moment pour contempler le panorama parisien qui s'allongeait sous son regard.

Dans cette approche du crépuscule, le ciel prenait des tons d'or vert d'une douceur exquise; une première étoile flamboyait solitaire dans l'immensité limpide, et les têtes fleuries des marronniers avaient un parfun pénétrant.

Certes, Robert Noris était trop artiste pour ne point sentir la poésie qui se dégageait de ce renouveau fraîchement épanoui; mais il n'en jouissait pas à la manière des simples, qui subissent leurs impressions sans les comprendre. En cet instant, comme toujours, il demeurait le dilettante blasé, soigneux de tout ce qui pouvait éveiller en lui une sensation esthétique.

Il s'était regardé vivre et il avait regardé vivre les autres, avec une clairvoyance aiguë, se plaçant, pour cette étude constante, en spectateur curieux et de goût raffiné à qui rien d'intéressant ne doit échapper. Il s'était plu à rechercher toujours le pourquoi de ses impressions, douloureuses ou bienfaisantes, comme de celles des autres. Son esprit insatiable et chercheur avait fouillé toutes les questions, appris à douter beaucoup et acquis trop vite la certitude décevante que les grands problèmes de la vie morale ne peuvent avoir que des solutions relatives.

Ainsi, il était arrivé à se créer une âme compliquée, profondément triste, impossible à satisfaire, incapable d'illusions, que le travail seul pouvait encore passionner. Non pas qu'il l'aimât comme un élément de succès. Il ne tenait point au succès, l'appréciant en sceptique. Sa brillante réputation le laissait insensible. S'il souhaitait que ses oeuvres fussent remarquables, c'était pour lui-même, pour la jouissance intellectuelle qu'il éprouvait à les écrire telles; mais il était fort indifférent à l'opinion que pouvait s'en former la majorité de ses contemporains.

De là venait que plusieurs le disaient volontiers d'humeur hautaine et d'âme sèche, ce en quoi ils commettaient une grande erreur. Robert Noris ne se livrait pas, parce qu'il avait le dédain extrême des effusions banales. Au fond, il était seulement un délicat qui, ayant été tout d'abord cruellement atteint par une inoubliable déception, s'était replié sur lui-même et, depuis lors, efforcé de briser en lui cette puissance de sentir, de s'attacher par le coeur, qu'il avait si entièrement possédée.

En aimant Isabelle, il avait fait autrefois un vrai rêve de la vingtième année, et il avait horriblement souffert quand elle l'avait écarté comme un indifférent qui la gênait. Puis, avec le temps, à mesure qu'il pénétrait davantage dans la compréhension de l'âme humaine, il était devenu d'une indulgence un peu dédaigneuse, mêlée d'ironie et de mélancolie, pour les êtres et leurs actions, considérant qu'il ne faut point demander à des créatures fragiles plus qu'elles ne peuvent donner, acquérant chaque jour davantage la conviction de sa propre faiblesse et de celle des autres. Il avait bien pardonné à Isabelle son dédain et son insensibilité d'antan; il avait rencontré tant d'autres femmes lui ressemblant! Il la jugeait maintenant froidement, mais avec une implacable perspicacité; intelligente et fine, plus que jolie, belle à ravir les yeux, mais frivole, incapable d'un véritable élan du coeur, faite de vanité et de coquetterie, et devenant impitoyable dès que cette vanité et cette coquetterie étaient en jeu. Il reconnaissait que peu de femmes savaient être aussi séduisantes qu'elle; mais ce charme même dont elle était revêtue ne résultait que de sa volonté de plaire. Et justement à cause de cela, elle l'amusait, l'intéressait, comme une charmante manifestation de l'éternel féminin...

Mais le vieil homme n'était point complètement mort en lui. A l'essence même de son être moral, qu'il considérait avec rigueur comme un tout composé de curiosité, d'intelligence et d'égoïsme, restaient une sorte de soif douloureuse et secrète de tendresse très pure, de sincérité, un désir sourd d'oublier toute connaissance psychologique, de vivre comme les sages qui savent être heureux parce qu'ils n'analysent point toutes leurs joies.

II

La petite ville de Vevey reposait, silencieuse, dans son cadre de montagnes, sous le rayonnement d'une blanche clarté de lune; les arbres, immobiles, semblaient dormir comme les êtres vivants qu'ils enveloppaient de leur ombre, comme dormaient les eaux paisibles du lac, à peine palpitantes sous la caresse d'imperceptibles souffles.

Assis devant sa table à écrire, Robert Noris restait pensif, le regard loin de la page blanche allongée sous ses yeux. Et pourtant, cette heure de calme absolu devait lui être précieuse; aucun bruit de pas dans l'hôtel, devenu tranquille com-

COMMENT PUIS-JE ÊTRE PLUS BELLE?

Vous ne pouvez probablement pas changer—

LA PEPSODENT À L'IRIUM PEUT EMBELLIR VOTRE SOURIRE!

Vous aurez plus d'aplomb . . . plus de charme . . . une personnalité plus agréable, si vous pouvez sourire avec confiance . . . à belles dents. Et vous le pouvez, si vos dents brillent de tout leur éclat naturel. Assurez-vous que vos dents sont brillantes et lustrées. La Pepsodent à l'irium enlève le film qui fait paraître les dents ternes.

Quand le film est enlevé, le métaphosphate composé, l'agent de polissage supérieur de Pepsodent accroît le lustre . . . l'éclat de vos dents . . . l'éclat naturel de votre sourire. L'agent de polissage de Pepsodent est prouvé sans danger pour l'émail des dents. Ni grès, ni pierre ponce, ni décolorant. Rendez votre sourire plus beau. N'attendez pas. Achetez aujourd'hui même de la pâte ou de la poudre à dents Pepsodent.

Seule la Pepsodent contient de l'irium

The Pepsodent Co. of Canada, Ltd.

L'IRIUM dans la Pepsodent découvre maintenant des dents plus brillantes

Le film sur les dents absorbe des taches, donne une vilaine apparence — cache l'éclat naturel de votre sourire.

Ce miroir couvert d'un "film" illustre l'apparence des sourires dans le cas de méthodes ordinaires qui n'enlèvent pas le film.

Mais voyez ce qui arrive à ce film avec l'irium! Il est délogé et emporté, laissant la surface nette et brillante.

C'est ainsi que la Pepsodent à l'irium découvre le superbe éclat naturel de votre sourire . . . avec douceur, sans danger.

Les
EXPERTS
ont
APPROUVÉ
Baby's
Own

Médecins, gardes-malades et spécialistes de la peau disent tous : "il n'y a pas de meilleur savon pour l'épiderme délicat d'un bébé que le savon Baby's Own". Ils savent que le savon Baby's Own est garanti par 75 ans de recherches scientifiques et que le contrôle rigoureux exercé au laboratoire lui conserve sa pureté et sa douceur uniformes. C'est pourquoi ils recommandent Baby's Own, car ils ont découvert que c'est le plus pur et le meilleur savon.

CONTIENT DE LA LANOLINE
Baby's
Own
SAVON • HUILE • TALC

me un cloître, ni un son de voix, ni le heurt d'une porte. D'ordinaire, il aimait à travailler ainsi, enveloppé par cette paix silencieuse de la nuit; mais, ce soir, nuls caractères ne venaient noircir la page immaculée.

— Je suis incapable aujourd'hui d'écrire quoi que ce soit, fit-il tout à coup, jetant la plume au hasard, si bien qu'elle roula hors de la table sur le tapis.

Il se mit à marcher dans la pièce, d'un pas nerveux; puis, brusquement, il chercha dans un tiroir bien fermé une suite de feuillets, — les notes écrites par lui depuis le jour où, deux mois plus tôt, il avait quitté Paris. Et il se prit à lire:

9 mai (en route pour Vevey).

Le jour vient de naître brumeux; il est bien pâle encore, mais il me permet cependant de tracer mes hiéraglyphes et de distinguer vaguement la physionomie des compagnes de voyage dont je jouis depuis la moitié de mon trajet. Grâce à une certaine dépense de diplomatie et d'arguments sonnants, j'avais pu me conserver une solitude complète au départ de Paris. Je jouissais de mon bonheur silencieusement, avec l'égoïsme propre aux individus civilisés, ayant eu soin de plonger mon wagon dans une obscurité bienfaisante, quand, à Dijon, la portière s'ouvre brusquement et une voix quelconque d'employé crie, triomphante à souhait:

— Mais il y a de la place ici?

L'instinct du confort dominant, j'ai un mouvement de protestation; mais deux silhouettes de femmes apparaissent; et la courtoisie devenant obligatoire alors, je laisse l'invasion s'accomplir. Le wagon s'emplit d'un bruissement de soie, d'un parfum de violettes, et une voix jeune s'écrie avec un léger accent anglais:

— Dieu, qu'il fait noir ici!

Et avant que j'aie pu tenter le moindre mouvement dans ce sens, une main impatiente a relevé le store qui voilait la lumière; et, tandis que le train s'ébranle, je distingue, à la flamme vacillante et timide de notre lampe, l'ovale fin et les cheveux blonds d'une jeune femme ou jeune fille encore debout. Sa compagne qui, selon les apparences, pourrait être sa mère, est déjà installée dans le wagon. D'ailleurs, elle-même est bientôt blottie dans le "coin" qu'elle a adopté; sa petite toque a été prestement jetée dans le filet et remplacée par un capuchon de dentelle; les mains, soudain dégantées, — ne portant ni bague ni anneau de mariage, — se sont glissées dans les profondeurs du manteau de voyage; et un silence complet règne bientôt dans le wagon qui nous emporte, de nouveau plongé dans l'ombre.

...Maintenant le grand jour est venu et je puis mieux voir les deux étrangères, ou plutôt l'une d'elles, la plus âgée, qui me fait vis-à-vis: cinquante ans environ, un air distingué de femme de race. La peau a des tons de cire jaunissante; les cheveux gris sont lisés en bandeaux réguliers. Elle sommeille encore, le buste droit, superbe dans ses lignes majestueuses et pleines. Ainsi, au repos, les traits ont une singulière expression de tristesse; une ride profonde creuse le front et y semble tracée par un souci constant. Cette femme doit porter le fardeau d'une épreuve, — peut-être ancienne, — qui l'a durement meurtrie.

De la jeune fille qui l'accompagne, je ne puis distinguer qu'une forme mince, singulièrement élégante, et, se dégageant à demi d'un vaporeux fouillis de dentelle noire, quelques mèches blondes, un petit nez droit, de vraies lèvres de bébé toutes fraîches, des cils qui font une ombre sur la joue d'une carnation transparente...

Je finis de griffonner ces quelques notes et je m'aperçois, en relevant la tête, que ma jeune compagne ne dort plus; elle a rejeté son capuchon, et ses cheveux apparaissent ayant une couleur de feuilles mortes très lumineuse, formant un joli contraste avec les sourcils brun foncé. A son tour, elle m'examine, la bouche un peu fière, avec des yeux d'une hardiesse candide que l'iris, de teinte bleu sombre, semble emplir tout entiers.

Voyant que je n'écris plus, elle se détourne et, après avoir frotté la vitre avec un microscopique mouchoir, elle y appuie son visage et regarde attentivement fuir les pâturages trempés de rosée, les lointains changeants, les collines basses de l'horizon qui se dégagent de la brume...

Puis, tout à coup, la vue d'une station que nous laissons passer sans nous y arrêter la fait sortir de sa contemplation. Elle regarde sa montre, entr'ouvre son sac de voyage; et avec une aisance parfaite, comme si elle était seule dans son appartement, elle en tire une petite glace qu'elle suspend à sa hauteur, vis-à-vis d'elle. Alors, en quelques mouvements dont la vivacité stupéfierait ma belle cousine de Vianne, elle rétablit l'harmonie dans la masse blonde et souple de ses cheveux, se coiffe de la petite toque abandonnée dans le filet depuis la nuit, et, toujours avec la même rapidité, referme le précieux sac sur les trésors d'utilité qu'il contient.

— Lilian, vous voilà déjà réveillée?... Approchons-nous?

— Oui, *aunt* Katie. Dans vingt-cinq minutes, nous serons à Pontarlier...

Et miss Lilian, puisque tel est son nom, se lève, jette au hasard deux ou trois baisers chauds et caressants sur le visage mélancolique dont l'expression est devenue bien tendre en la regardant. Ensuite, sur une question de sa compagne, elle se met à parcourir le Guide, l'éternel Guide, qui reposait près d'elle, et paraît amusée de ce qu'elle lit... J'imagine qu'elle doit, en effet, trouver en toute chose un sujet d'intérêt; il y a en elle une intensité de vie qui frappe et la rend curieuse à suivre dans les manifestations de cette activité tant morale que physique...

Une ou deux fois, elle interrompt sa lecture et regarde vers sa tante; elle semble deviner que je l'observe, si discrètement que je m'efforce de le faire; et ses sourcils se rapprochent un peu, donnant une énergie inattendue à son visage de jeune fille. Les lèvres, devenues presque hautaines, s'écartent comme pour laisser échapper une parole de protestation contre l'audace de cet étranger qui se permet de fixer son attention sur elle... Puis, brusquement, elle détourne la tête.

D'ailleurs, voici Pontarlier. Sans doute, de même que moi, miss Lilian et sa tante se dirigent vers Lausanne, car elles aussi descendent pour le changement de train.

Battues par l'air vif du matin dont la fraîcheur les fait frissonner, bon nombre des voyageuses rassemblées dans la gare ne sont guère en beauté; les cheveux ont des enroulements singuliers dus au hasard et les yeux sont cerclés d'une ombre très visible dans la pâleur des visages fatigués. Miss Lilian est étonnante; le teint, éclairé maintenant par la pleine lumière, est d'une exquise finesse de coloris, d'un ton laiteux qui s'avive aux joues d'un reflet rose. Du pas rapide et léger de ses petits pieds bien chaussés, elle arpente le quai, suivie d'une sorte de vieille gouvernante ou femme de chambre, la taille dessinée à souhait par la longue casaque qui en trahit les contours jeunes; et toujours, les larges prunelles, fidèles à leur mission, s'attachent à tous et tout, attentives et intéressées.

Un instant, la pensée me vient de suivre cette enfant, là où elle se rend, puisque, en somme, rien ne m'oblige à gagner Vevey; peut-être me fournirait-elle un sujet d'étude; elle doit être amusante à regarder vivre... Un employé vient aimablement m'avertir que l'heure est arrivée de monter dans le paisible petit chemin de fer suisse qui va désormais nous transporter; alors je fais quelques pas pour atteindre le compartiment vers lequel je vois se diriger mes compagnes de la nuit. Mais je rencontre les yeux de miss Lilian qui paraissent me dire qu'elle a soupçonné mon intention. A coup sûr, elle en est mécontente, si j'en juge d'après la légère contraction de ses sourcils bruns... Et, rappelé de cette façon muette aux lois sévères de la discrétion absolue, je renonce à suivre mon vague désir... Seul, cette fois, dans mon wagon, je rassemble ces quelques notes. A Lausanne, j'ai l'avantage d'apercevoir, sur le quai, miss Lilian, debout auprès d'une collection de malles dont elle paraît la souveraine maîtresse...

Pourquoi, en définitive, ne suis-je pas resté à Lausanne, comme j'en ai eu la tentation? Cette petite Anglaise, que le hasard mettait sur ma route, fût peut-être devenue pour moi le Saint-Graal, selon l'expression de Mme de Vianne.

14 mai.

Je savais qu'à l'hôtel où je suis descendu était installé Nodestorf, l'écrivain russe, que je n'avais pas revu depuis son mariage, qui semble l'avoir fixé à Moscou. Et c'est pourquoi, afin de profiter de ce rapprochement inattendu et fugitif, je suis venu élire domicile dans ce caravansérail de grand style, riche et banal, où je retrouve la brillante société cosmopolite que j'ai rencontrée maintes et maintes fois dans mes pérégrinations à travers le monde.

Quand les Nodestorf seront partis, dans une huitaine de jours, j'irai m'établir dans une vraie pension suisse, bien paisible, dépourvue d'un luxe insipide.

Dans la petite pension que je chercherai, je rencontrerai des créatures féminines infiniment plus humbles, selon les castes sociales, mais chez lesquelles je trouverai peut-être des "caractères". Beaucoup parmi elles sont de pauvres filles sans *home*, qui s'en vont ballottées d'hôtel en hôtel, jusqu'au moment où, les forces leur manquant, la nécessité les contraint à se créer enfin un asile stable, afin de pouvoir y mourir tant bien que mal comme elles ont vécu. Mais cette obligation même, qui les suit partout, de se conduire seules, de ne compter sur personne qu'elles-mêmes, leur donne une résolution, une indépendance d'esprit et d'allure qui les rend intéressantes.

Dans notre somptueux hôtel, rien de pareil: une société de gens envers qui la fortune a été fort généreuse; plusieurs, portant des noms connus, illustres même, mais d'une sonorité étrangère; peu ou point de Français; quelques familles allemandes, passablement de Russes, et une

colonie anglaise et américaine très nombreuse. Quand au clan des jeunes filles, il est assez mal représenté; sur leur ensemble insignifiant, une seule se détache, miss Enid Lyrton, pas jolie, mais de physionomie spirituelle et drôle, fille d'un père vigoureux et d'une mère presque diaphane, l'aînée d'un garçonnet de quinze ans et de deux petites personnes, véritables et délicieuses vignettes de Kate Greenaway. En résumé, miss Enid ne vaut point, en apparence du moins, sa compatriote, miss Lilian. Cette dernière méritait vraiment que je fisse, à son intention, une station d'un jour à Lausanne, quitte à la trouver ensuite aussi banale que la grande foule de ses soeurs en jeunesse.

Sceptique, toujours sceptique! me dirait Nodestorf. Lui ne l'est point; il possède même un fonds d'optimisme très sincère qui lui crée une originalité véritable, à notre époque où les pessimistes foisonnent, — qui le sait mieux que moi!

Parmi ses compatriotes il possède un grand renom et, de plus, a un nombre considérable d'admirateurs dans tout le monde lettré en Europe. Or, il jouit extrêmement de sa célébrité. Il y a une heure encore, tandis que, la nuit venue, nous longions le lac, il me parlait, avec un accent de bonne humeur robuste et naïve, des éloges, des ovations et honneurs qui lui sont prodigués; et finalement, il a conclu en riant, mais c'était sa pensée sincère qu'il trahissait:

— Mon cher, moquez-vous de moi, mais je ne suis point un dédaigneux comme vous; j'avoue en toute humilité que j'aime la gloire. D'ailleurs, j'ai une femme qui l'adore... Rien que pour elle, je serais heureux de la posséder!

Cela est très bien et parfaitement conjugal... Aussi n'ai-je rien à répondre à cette déclaration... Suis-je donc un dédaigneux comme il le dit? Autrefois, j'ai rêvé, moi aussi, cette célébrité que je possède aujourd'hui... Je l'ai rêvée quand j'étais très jeune et que je la voulais, comme Nodestorf, pour la femme a qui je souhaitais voir porter mon nom... Quand je l'ai eu acquise, je l'ai aimée avec amertume, parce qu'elle me vengeait, en m'élevant sur le piédestal qui eût été capable de séduire ma belle et ambitieuse cousine... Maintenant je ne l'aime plus; elle m'est indifférente. Je m'en soucie comme de la cendre du cigare que j'ai secouée par hasard, au moment même où Nodestorf me faisait son aveu..., — cela, sans doute, parce que je la possède pleinement. Il est probable que j'en sentirais bien vite le prix si elle m'échappait.

16 mai.

Au moment où je rentrais, l'omnibus de l'hôtel débarquait son monde de voyageurs; et avant même que j'eusse pu distinguer quels étaient les nouveaux venus, j'avais entendu, devant le vestibule, un bruit de voix joyeuses, des rires jeunes et, à ma grande surprise, en approchant, j'ai aperçu sur la première marche du perron, auprès de miss Enid, ma jeune compagne de voyage, escortée de sa tante et de sa respectable duègne qui, en la regardant, a vraiment des yeux d'animal fidèle et dévoué.

Elle et miss Enid devaient être de très bonnes amies, car, tout en ayant l'air de surveiller la descente des bagages perchés sur l'omnibus, elles bavardaient sans discontinuer; entre elles, c'était un continuel échange d'exclamations, d'éclats de rire, de baisers qui tombaient en averse aussi vite rendus qu'ils étaient donnés; et les questions et les réponses s'entre-croisaient avec une prodigieuse vivacité en anglais, ce qui donnait à leurs paroles une sonorité claire de gazouillement.

Miss Lilian m'a reconnu; je l'ai vu à l'imperceptible éclair qui a traversé ses yeux; et nous avons été l'un et l'autre d'une parfaite politesse. Je l'ai saluée, elle m'a répondu par un petit signe de tête d'une irréprochable correction, tout imprégné d'une grâce fière, et elle a passé devant moi, appuyée, dans une attitude tendre et câline, sur le bras de son amie...

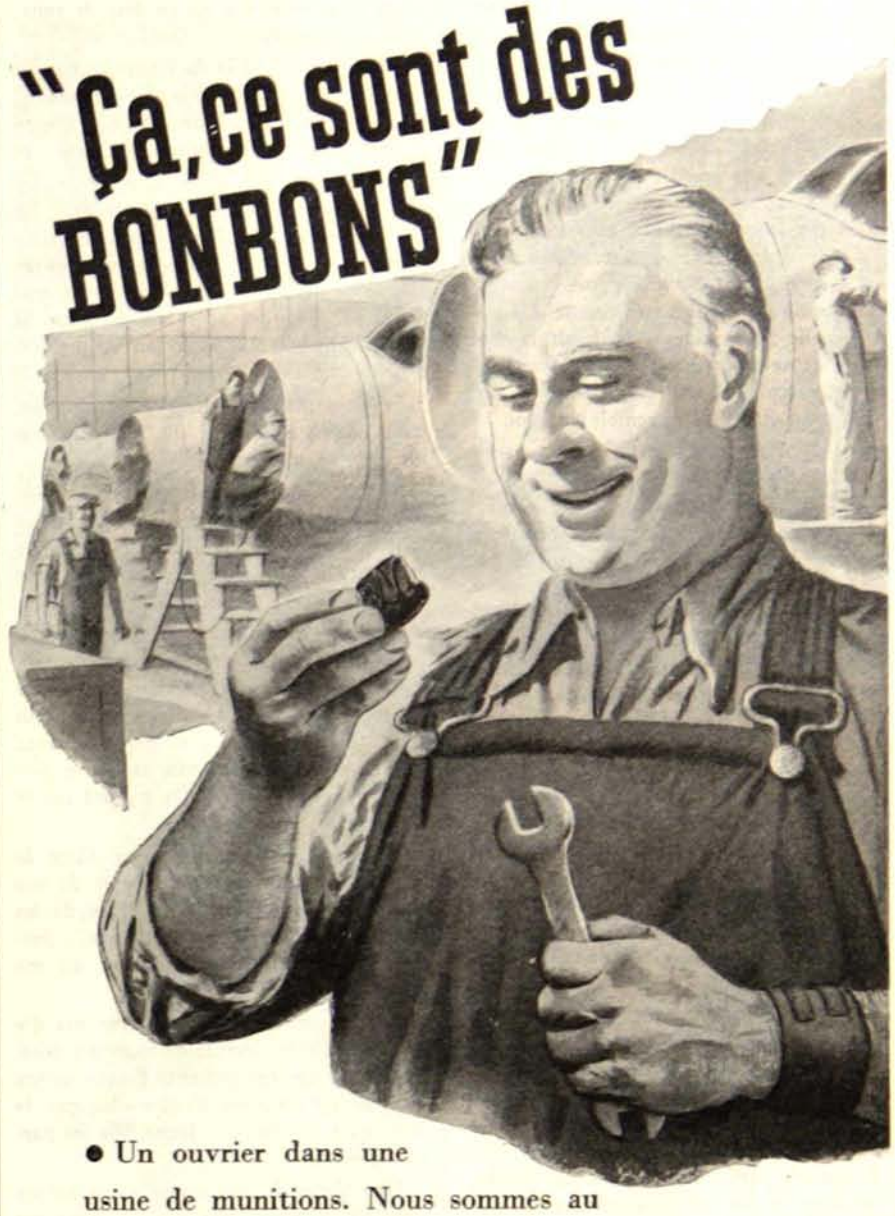
Et maintenant va-t-elle rester ici, à Vevey?... Si le nombre des malles signifie quelque chose en pareille occurrence, je suis fixé sur ce point; mais dans la gare de Lausanne, j'ai vu autour d'elle égale abondance de bagages... Il me plairait qu'elle demeurât ici quelque temps, mon pauvre esprit, éternellement épris de psychologie, espérant trouver en elle matière à observer... Pour moi, elle deviendrait le petit papillon à disséquer... Et pourquoi non?... La dissection s'opérerait sans qu'elle en souffrit et j'y gagnerais peut-être la connaissance exacte d'un coeur de jeune fille...

17 mai.

En vérité, la destinée se montre bienveillante à mon égard. Miss Lilian Evans doit rester à Vevey un mois, peut-être même six semaines ou davantage, selon que la période des chaleurs viendra plus ou moins vite, m'a dit Mme de Nodestorf, qui a le talent d'être toujours admirablement renseignée. Par l'effet de son charme insinuant de Slave, elle a su conquérir la sympathie de Mrs Lyrton et se montre, de plus, toujours prête à écouter les récits de la causeuse Enid. De très amusante façon, elle s'est mise à nous instruire, son mari et moi, de détails que nous ne lui demandions pas sur les nouvelles arrivées... Nodestorf a épousé un véritable reporter!

Grâce à ses excellents offices, j'ai appris, bon gré, malgré, que miss Lilian est orpheline et ne quitte jamais sa tante, lady Evans, qui partage son existence entre le séjour de son château de Cornouailles et ses stations plus ou moins longues à l'étranger... De même, je sais maintenant que la vénérable duègne est la gouvernante qui a élevé miss Lilian et lui demeure dévouée corps et âme, prête à accomplir ses moindres fantaisies... Enfin, conclusion for appréciable pour moi, lady Evans est liée avec Mme de Grouville; d'où la probabilité que je rencontrerai plusieurs fois chez elle miss Lilian, et aurai ainsi une occasion sérieuse de lui être présenté; par suite, de la mieux étudier.

Une femme très originale que la baronne de Grouville. Au physique, la majorité la juge, et sans conteste, franchement laide... Et pourtant... Les traits irréguliers sont d'une rudesse masculine et déconcertante; mais les yeux petits ont une vivacité étincelante, les dents sont admirables et la bouche aux lèvres fortes est bien spirituelle. Il y a infiniment d'intelligence dans cette femme brusque et capricieuse, dont l'activité, sans cesse en quête d'aliments, se traduit par des oeuvres artistiques et littéraires d'un caractère inoubliable: dans les expositions, par des statuettes hardiment campées et exécutées avec une brutale inexpérience; par des toiles impressionnistes aussi; dans les jour-



• Un ouvrier dans une usine de munitions. Nous sommes au milieu de l'après-midi, la journée traine en longueur et l'homme commence à ressentir la fatigue. Il s'arrête, met la main dans sa poche et en sort des CHOCOLATS (G.B.) GANONG'S. Il en mange un, puis un autre et encore un autre, en en dégustant l'exquise saveur. Il sourit maintenant, il est revigoré, il a retrouvé son entrain et il reprend son travail avec plus d'ardeur.

"Ça, ce sont des BONBONS"

GANONG BROS., LIMITED ~ ST. STEPHEN, N. B.

naux et revues que lui ouvre sa position, par des romans, nouvelles, articles animés d'une imagination débordante, originale, et qui semblent écrits avec une massue.

Cette femme fantasque possède l'un des plus agréables salons que l'on puisse fréquenter, et elle en fait les honneurs avec un tact surprenant, eu égard à sa nature d'essence volcanique. Elle est, il est vrai, secondée en cela par le baron, son mari, un homme sec et maigre, d'une courtoisie d'un autre âge, d'une rare finesse d'esprit, et qu'elle adore comme le ferait la plus sage petite bourgeoise venue, probablement parce que, très calme et très égal d'humeur, il ne lui ressemble en rien.

Durant les mois qu'elle passe chaque année à Vevey, sa villa est le lieu de réunion du monde cosmopolite le plus choisi. Cette semaine, elle donne une *garden-party* pour laquelle je viens de recevoir une carte d'invitation. Quoique je sois bien résolu à fuir ici les réceptions mondaines, j'irai cependant passer quelques instants aux Cytises, certain de n'y point trouver une société banale.

21 mai.

Ainsi que je le prévoyais, lady Evans et sa nièce assistaient à la *garden-party* en question. Quand je suis entré dans le salon de Mme de Grouville, il s'y trouvait déjà nombreuse société. Dehors, sur une terrasse sablée, se poursuivait l'inévitable partie de tennis.

J'ai rempli en conscience mon rôle d'être revêtu d'une notoriété quelconque, et fait une suffisante dépense de saluts, sourires, compliments. Je me suis laissé présenter par Mme de Grouville à plusieurs femmes de types et d'âges divers, qui ont cru devoir me parler de mon dernier roman, ce dont je les eusse volontiers dispensées... Seule, lady Evans n'a heureusement pas pensé nécessaire de se répandre en félicitations plus ou moins quelconques, et j'ai goûté près d'elle le très vif plaisir de causer avec une femme vraiment supérieure. Pour la première fois, depuis qu'un même toit nous abrite, nous avons échangé autre chose que des paroles de pure politesse, et j'ai vu lady Evans sortir de la réserve mélancolique et légèrement hautaine, dont elle paraît s'envelopper pour empêcher les paroles indifférentes ou curieuses d'arriver jusqu'à elle, capables de raviver peut-être quelque ancienne blessure.

Tout en causant avec elle, je cherchais du regard miss Lilian, que je ne voyais pas dans le salon. Tout à coup, je l'ai aperçue. Elle était sur le seuil de la porte-fenêtre, vêtue d'une robe claire, d'un bleu de pâle turquoise; une grande collerette de crêpe, de même teinte, dégageait la nuque et le col très fin; et la pleine lumière baignait, sans scrupule, sa belle carnation de blonde. En ce moment, avec quelqu'un que je ne voyais pas, elle riait, d'un rire franc de petite fille, qui relevait pleinement ses lèvres sur des dents incomparables. Puis, elle est entrée, en compagnie de son inséparable Enid, a pris une glace sur la table de lunch, et, pour la manger, est demeurée debout, comme si son corps souple et jeune fût destiné à ne sentir jamais la nécessité d'un repos. Ses yeux limpides, d'une étonnante vivacité d'expression, faisant le tour du salon, m'ont effleuré. Ensuite elle s'est détournée, et s'est mise à causer avec un grand et assez beau garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, Henry Digbay, blond, robuste et musclé, qui est en état de constante admiration à son égard.

Alors, comme Mme de Grouville passait près de moi, je l'ai arrêtée, lui demandant de me présenter à miss Evans.. Elle a répété, avec une expression malicieuse et amusée:

— A miss Evans? Parfaitement... Le charme opère donc sur vous aussi?... Vous avez raison, d'ailleurs, de désirer connaître ma petite amie autrement que de vue... Elle est adorable, et vaut la peine d'attirer votre attention de psychologue.

Et, sans plus attendre, s'avançant vers miss Lilian, elle lui a dit, de sa façon brusque, en souriant:

— Ma petite, je vous présente l'auteur d'un certain nombre de livres affreusement beaux... Faites de lui tout ce que vous voudrez, et bien vite, car, dans un moment, je vais venir vous enlever.

Et, sur cette déclaration, elle nous a laissés. Miss Lilian y avait répondu par un léger signe de tête, toujours debout et droite, avec cet air de dignité fière qui contraste d'une façon si piquante avec l'extrême jeunesse de toute sa svelte personne. Mais un sourire fin a glissé sur sa bouche.

— Savez-vous, monsieur, que Mme de Grouville a une façon de parler de vos oeuvres qui me donne bien envie de les connaître autrement que de nom... Jusqu'ici, je ne les ai guère vues en ma possession.

— Parce qu'elles ne méritaient pas d'y être mises, ai-je répondu en toute sincérité. Et certes, en cet instant, j'eusse mieux aimé brûler certaines d'entre elles que de voir ces yeux clairs de jeune fille les parcourir même.

Une légère flamme rose a passé sur ses joues et drôlement elle m'a dit, avec son très léger accent anglais:

— Alors il me faut les réserver pour plus tard, quand je serai vieille ou mariée. En attendant, je suis aise de vous connaître parce que j'avais entendu bien des fois prononcer votre nom, et parce que j'aime beaucoup à connaître les hommes célèbres.

Cela dit très simplement, sans ombre de compliment dans la voix, tandis qu'elle fendait un petit morceau de glace et le portait à sa bouche d'enfant aux lèvres caressantes. Je n'ai point relevé ses paroles, et, désireux d'échapper à une conversation dont j'étais l'objet, j'ai demandé, au hasard, à miss Lilian:

— Vous plaisez-vous à Vevey?

— Oui...oh! mon Dieu, oui!... Mais je m'y plairais bien plus encore, si je n'y trouvais tant de tramways, de lumière électrique, de magasins et d'autres choses du même genre!

— Vraiment?... Alors vous n'appréciez pas ce qu'il est d'usage d'appeler les "bienfaits du progrès"?

Elle s'est mise à rire.

— Pas toujours autant que je le devrais! Mais je suis une vraie sauvage, prétend Enid. Certainement je trouve admirables bien des oeuvres et des inventions de mes semblables; mais, par-dessus tout, j'aime ce qui est beau sans qu'ils y aient touché. Ici, par bonheur, s'il y a des tramways, il y a aussi le lac, les couchers de soleil, la neige, la Dent du Midi, des roses qui sentent bon, etc. Et puis les montagnes ne sont point trop hautes, et ainsi me paraissent moins irritantes!

— Irritantes?

— Mais oui, irritantes; elles se dressent pour empêcher la vue: il est vrai qu'elles font ainsi leur rôle de montagnes!... Mais elles écrasent de leur grandeur les pauvres mortels microscopiques devant elles. Les montagnes très élevées me donnent une sensation d'étouffement, un désir de bébé d'étendre les mains en avant pour les repousser... J'aime tant l'espace! Sans doute, parce que j'ai grandi au bord de la mer et que je l'adore comme une vraie amie...

— Pas plus vraie ni meilleure que moi! conclut miss Enid, qui vient se mêler à la conversation et interrompre miss Lilian dans la révélation de ses goûts.

Elle est suivie aussitôt de Mme de Grouville, dont la grande et belle main se pose sur la tête blonde de miss Evans.

— Ma petite fille, vous avez fait connaissance avec notre ami Noris, qui souhaitait vous être présenté. Vous le retrouverez ce soir à l'hôtel. Maintenant, je vous réclame: venez nous faire un peu de musique.

Quel talent possède donc cette enfant, pour que Mme de Grouville, dont le goût est si difficile, la fasse entendre chez elle, dans son salon, connu pour les remarquables séances musicales qu'elle y donne.

Miss Lilian s'est assise au piano, elle enlève ses longs gants, les jette de côté sur une petite table, et sourit à Henry Digbay, qui les ramasse précieusement, car ils ont glissé à terre. Puis elle se met à chanter...

J'ai entendu de très grandes cantatrices dans ma vie, j'ai admiré des voix splendides, je n'en ai pas écouté qui, plus que celle de cette jeune fille, fût capable de s'emparer des âmes, de les étreindre, de les emporter en plein rêve... Le contralto, qu'elle a très étendu, avec de superbes notes graves, sonores et chaudes, gagnera en souplesse et en moelleux avec le travail et les années, mais il ne pourra gagner en puissance d'expression... Elle possède en elle-même ce don qui ne s'acquiert pas...

J'ai cru un instant que je la jugeais ainsi parce que la musique, pour peu qu'elle soit bonne, opère sur moi à la manière d'un charme; mais, regardant froidement autour du salon, j'ai constaté que, chez tous les auditeurs, à des degrés divers, selon les natures, l'impression était identique à la mienne.

Quand miss Lilian s'est tue, elle était blanche et ses lèvres tremblaient; mais quelqu'un l'a félicitée, et, au bout d'une seconde, j'ai entendu de nouveau son rire de petite fille. A mon tour, je me suis approché d'elle, et nous nous sommes mis à causer musique jusqu'au moment où le bel Henry Digbay est venu implorer la grâce de l'avoir pour partner dans une nouvelle partie qui s'organisait sur le *tennis court*.

Lorsque je suis parti de chez Mme de Grouville, elle était toute au jeu, animée, rieuse, la raquette à la main. Et je suis rentré charmé, en ma qualité d'analyste, d'avoir, dès le premier moment, compris que miss Lilian n'était point quelconque, charmé aussi de penser qu'en elle j'allais avoir un joli "papillon" à étudier...

25 mai.

Vers onze heures, pour rentrer à l'hôtel, je m'engage sur le quai presque désert, dans ce quartier voisin de la Veveyse, qui promène quelques filets d'eau mousseuse et jaunâtre sur un lit de cailloux.

Assise sur le parapet du quai les jambes pendantes, les pieds nus, une fillette regarde, avec un intérêt qui lui entr'ouvre les lèvres, le groupe formé à quelques pas d'elle par une jeune femme, en robe blanche, et trois gamins debout devant elle, l'attitude embarrassée. L'un d'eux tient attaché à une corde un chat, le plus maigre de tous les chats, le plus horrible produit, je veux l'espérer, de la race féline, d'une laideur fantastique, le poil rebroussé, l'air effaré et peureux. Je fais encore quelques pas, et je reconnais la forme élégante de miss Lilian, ses cheveux couleur de feuilles mortes, sa taille d'une invraisemblable souplesse.

J'approche encore et je la vois très bien maintenant: les sourcils se rapprochent de cette façon que je connais bien, la bouche est sévère et elle paraît absorbée dans la contemplation du chat maigre; sa voix très vibrante arrive jusqu'à moi, impérative et fâchée.

— Donnez-moi ce chat... Je vous l'achète, puisque vous prétendez qu'il est à vous... Regardez dans quel état vous l'avez mis... Vous l'avez frappé. C'est affreux d'être ainsi cruels!

Miss Lilian parle avec la conviction qui lui est habituelle, et son indignation semble ahurir complètement les trois coupables qui demeurent tout gauches, et considèrent leur victime, aplatie sur le pavé chaud de soleil... La scène est amusante, et j'ai bonne envie de continuer à jouer le rôle de spectateur. Mais miss Lilian m'aperçoit et me prend à témoin qu'elle a le droit d'acheter le chat pour l'arracher à ses ennemis. J'entre aussitôt dans les intérêts de l'animal infortuné, je traite ses persécuteurs comme il convient, pour satisfaire l'humanité et miss Lilian, qui, contente d'être arrivée à ses fins, distribue force pièces blanches aux trois petits drôles, lesquels, enchantés de la conclusion de l'aventure, détalent joyeusement.

Entre ses mains finement gantées, mais Lilian a pris l'objet de son sauvetage, et une exclamation bien sincère lui échappe:

— Mon Dieu, comme cet animal est laid!

Et avec une égale conviction je lui réponds:

— Il est affreux et sale! Maintenant que vous l'avez délivré, laissez-le partir, c'est un vrai monstre en son genre...

— Le laisser partir!... Oh non!... Ces abominables enfants pourraient le rattraper; ils voulaient lui faire faire des exercices de cirque, m'ont-ils avoué, et comme le malheureux ne comprenait pas leurs intentions, ils le battaient pour le rendre plus intelligent. Mais vous avez raison, il est bien sale! Pour le rapporter à l'hôtel, je vais le mettre dans mon mouchoir. Aidez-moi, je vous prie.

Et nous voilà, appuyés sur le rebord du parapet, installant le chat, qui se montre rebelle à nos désirs, dans un petit carré de batiste qui embaume le muguet... Alors, tout à coup passe, dans mon esprit, la vision de l'artistique salon d'Isabelle de Vianne, des correctes visites que j'y fais à l'heure de son *five o'clock*, et je pense, amusé, aux sourires de Mme de Vianne et de ses belles amies, si elles voyaient à quelle bizarre occupation m'entraîne une petite Anglaise que je trouve curieuse à observer.

Par acquit de conscience, eu égard, toujours, aux inflexibles lois de la cour-

toisie, j'offre à miss Lilian, avec un très vif désir qu'elle n'accepte pas, de prendre le fardeau d'une nouvelle espèce dont elle s'est chargée. Mais elle a dû deviner ma secrète pensée, car elle me regarde, une indéfinissable malice rit dans ses yeux et elle répond:

— Vous êtes bien obligeant; je vous remercie beaucoup; mais je sais que les hommes détestent porter des paquets; et puis j'aurais trop peur de vous voir laisser échapper mon protégé...

Là-dessus, nous voilà partis, tous les deux, grâce à la liberté que nous donnent les moeurs anglaises, miss Lilian ayant son chat aux trois quarts mort entre les bras. Le soleil de midi rend le lac éblouissant, mais les arbres du quai nous donnent un peu d'ombre, atténuent la pleine lumière et la transforment en une clarté discrète et voilée, qui baigne d'une façon exquise la beauté blonde de miss Lilian.

Ma jeune compagne, je ne sais à quel propos, s'est mise tout à coup à réveiller le souvenir de notre première rencontre, dans le train de Lauzanne. De sa manière simple et franche, elle me raconte qu'elle était fort intriguée de ce que je pouvais griffonner sur mon carnet; un moment, elle m'a pris pour un artiste, a cru que je faisais d'elle un croquis, devinant mon intention tendue de son côté, et m'a jugé alors fort impertinent.

Ici, elle s'interrompt pour calmer son protégé, qui s'agit éperdument; et, après l'avoir ramené de son mieux à une immobilité relative, elle me demande en riant:

— Vous m'avez trouvée ridicule, tout à l'heure, n'est-ce pas, quand vous m'avez aperçue en compagnie des petits misérables et du pauvre animal? Nous devions avoir l'air échappés d'un livre d'images d'enfants, un de ces livres anglais que l'on me donnait quand j'étais très jeune, où l'on voyait d'excellentes petites filles qui sauvaient de malheureuses bêtes martyrisées... En France, vous devez avoir aussi des histoires édifiantes comme celles-là?

Dans les profondeurs de ma mémoire, je cherche et je trouve le nom d'un auteur vertueux appelé "l'Ami des enfants", que j'ai eu dans les mains, il y a très, très longtemps, aux jours de ma prime jeunesse... J'annonce le résultat de mes investigations à miss Lilian, qui en a l'air fort amusée...

Quels vieux souvenirs me fait-elle réveiller de la sorte, des souvenirs du temps où j'étais un petit garçon très ardent, très curieux et très naïf... Il doit y avoir des siècles de cela!... Et parce qu'elle m'adresse, devenue sérieuse, une nouvelle question sur cette époque lointaine de ma vie, son oeil bleu si clair levé vers moi, je me mets à parler avec elle de ces heures, les plus chères de ma vie passée, que, depuis des années, je n'ai effleurées d'un mot avec personne.

27 mai.

Quelles pensées douloureuses ou amères éveillent donc parfois dans l'esprit de lady Evans certaines paroles prononcées par sa nièce? Il y a deux heures, nous causions sous la véranda, attendant la cloche du diner. Un hasard avait amené miss Lilian à parler de son enfance, à en raconter divers épisodes, avec cette vivacité qu'elle apporte à tout ce qu'elle fait; et les souvenirs défilaient pêle-mêle, au hasard, les uns par-dessus les autres, évoqués de cette façon pittoresque et imprévue qui rend si piquants ses moindres récits; le nom de sa mère revenait à chaque instant sur ses lèvres.

Tout à coup elle a prononcé celui de son père, dont elle parle fort peu en général, ne se le rappelant pas, m'a-t-elle dit un jour, car elle l'a perdu quand elle était tout enfant... Par hasard, mes yeux sont tombés, à ce moment, sur le visage de lady Evans; les tons de cire en paraissaient plus pâles encore, la bouche avait une ligne méprisante et dure, et sa haute taille s'était redressée dans une sorte de mouvement orgueilleux. Mais, sans doute, elle a eu soudain conscience de sa transformation inattendue; elle a fait un léger geste de la main vers son front, comme pour chasser une pensée importune, et elle est redevenue, ainsi qu'elle est toujours, d'une affabilité calme de grande dame: de nouveau, ses yeux doux et tristes se sont arrêtés avec beaucoup de tendresse sur miss Lilian.

Cette enfant paraît posséder le secret d'attirer à elle toutes les sympathies et les affections. Mistress Bessy, son ex-gouvernante, a pour elle, non pas seulement de la tendresse, mais une adoration touchante, telle qu'il ne faudrait pas que la tante et la nièce se trouvassent, sur un même sujet, à donner des ordres différents à mistress Bessy. Celle-ci, sans hésiter, je le crains bien, accomplirait la seule volonté de miss Lilian!

5 juin.

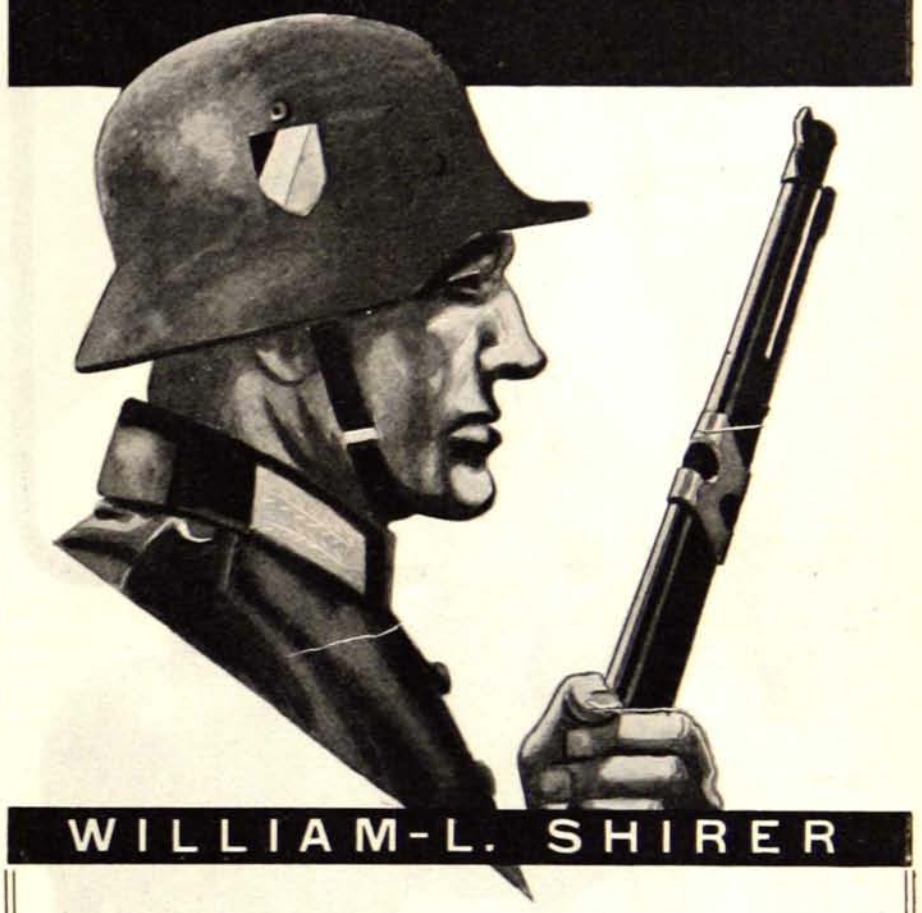
Pourquoi ne le reconnaîtrais-je pas et ne l'avouerais-je pas en toute sincérité, d'autant que mon amour-propre ne laisse point que d'être satisfait de ma perspicacité?...

Miss Lilian, "ma petite amie Lilian", comme disait Nodestorf, m'intéresse réellement, plus même que je ne l'avais prévu. En son honneur, je ne songe pas à quitter Vevey. Elle m'intéresse, parce que, en dépit de sa jeunesse, elle possède déjà, dans sa petite sphère, une personnalité étonnante, et n'est point coulée dans le moule général des jeunes filles de son monde. Cela tient, sans doute, à ce qu'elle a grandi isolée, au seul gré, en réalité, de sa nature qui est remarquablement riche, je le constate chaque jour davantage, à mesure que je la connais plus, que nous causons plus longuement ensemble, qu'elle me permet de pénétrer davantage dans l'intimité de sa pensée, dont elle est singulièrement jalouse en dépit de sa grande franchise. Mme de Grouville, à qui je parlais d'elle, me dit qu'elle a été élevée solitairement, lady Evans redoutant tout commerce mondain, en Angleterre, et vivant toujours, sauf ses quelques mois de voyage à l'étranger, dans la retraite de son domaine de Kilworth. Est-ce donc là un effet du mystérieux souci que je la devine incapable d'oublier et au sujet duquel je me suis interdit toute question, même à Mme de Grouville?

J'imagine qu'au temps où miss Lilian était une écolière, elle a dû être généreusement dotée d'institutrices et professeurs variés, car elle a "des clartés de tout". Mais, de la manne intellectuelle qui lui était prodiguée, elle n'a pris, grâce à sa naturelle indépendance d'esprit, que ce qui attirait son âme ardente et chaude. Et ainsi elle s'est fait, sur bien des questions littéraires, artistiques ou morales, des opinions à elle, d'une justesse surprenante, originales et primesautières, et d'une sincérité absolue.

Le dessin très ferme de ses sourcils

MON JOURNAL À Berlin



WILLIAM-L. SHIRER

DEUXIÈME ÉDITION

Le journal d'un correspondant étranger
1934 - 1941

La première édition en français de ce document sensationnel s'est enlevée en quelques jours. La deuxième édition vient de paraître. On peut donc dès maintenant affirmer que c'est l'un des plus grands succès de librairie non seulement de l'année mais de toute l'histoire de l'édition au Canada français.

"Mon journal à Berlin, c'est l'ouvrage le plus instructif et le plus révélateur paru jusqu'à maintenant sur les origines de la guerre et la politique européenne des dix dernières années.

Ce livre se lit comme un roman, captive comme un récit d'aventures, émeut comme un drame shakespearien et c'est un ouvrage d'histoire dont *l'intérêt* durera.

576 pages - relié toile - $3.00

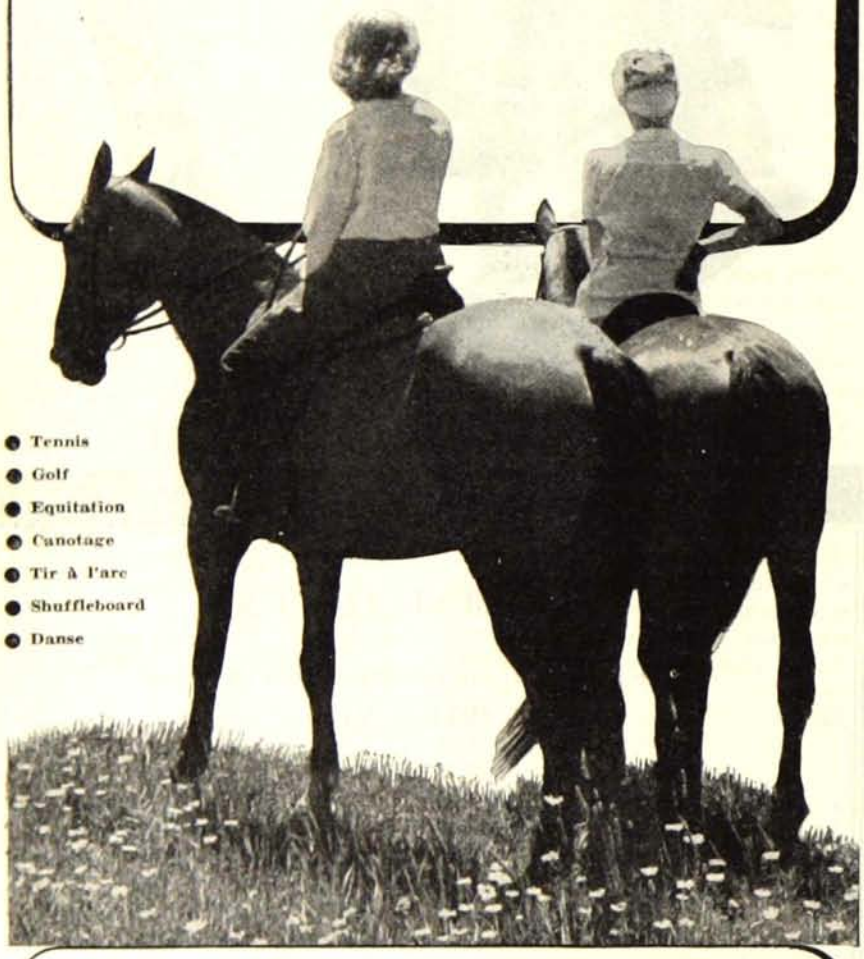
EN VENTE A LA REVUE MODERNE
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

L'air y a quelque chose de particulier

Parées de leur somptueuse verdure d'automne, brillantes de couleurs, les Laurentides vous invitent.

Dans ce décor féerique, au centre d'un domaine particulier de 400 acres, se niche l'un des hôtels les plus recherchés du pays, le Chantecler, ouvert toute l'année. Son confort est luxueux, sa cuisine impeccable, son personnel stylé.

Voyez votre agent de voyage ou faites venir notre brochurette qui vous renseigne sur nos prix.



- Tennis
- Golf
- Equitation
- Canotage
- Tir à l'arc
- Shuffleboard
- Danse

The Chantecler

L'hôtel ouvert toute l'année

STE-ADELE EN HAUT, P. Q., CANADA

VOUS N'AVEZ PAS BESOIN DE VOTRE VOITURE!

Le trajet n'est que de 45 milles au nord de Montréal, par le Pacifique Canadien (Station Mont Rolland).

bruns, de ses lèvres souriantes, de son menton effilé, ne trompe point; il y a, chez cette jeune fille, une énergie latente, qui la rendrait capable de sacrifier tout à un devoir qu'elle reconnaîtrait. Elle pourra se tromper plus d'une fois dans l'avenir, par l'effet même de sa nature vive, mais elle le fera loyalement, trop droite pour ne pas avouer son erreur quand elle en aura la conscience.

Mais une véritable originalité chez elle, c'est une complète absence de coquetterie, qui vient de son amour même de la sincérité et de la conception profonde qu'elle a de la dignité féminine. Une discussion curieuse s'était élevée sur ce chapitre même de la coquetterie, hier, durant le *five o'clock* de lady Evans. Miss Enid et ses jeunes compatriotes présentes soutenaient hautement, avec une franchise drôle, la cause du flirt à outrance; et je dois rendre cette justice à miss Enid, qu'elle met admirablement ses principes en action: la colonie masculine de l'hôtel en sait quelque chose. Miss Lilian, elle, en revanche, s'insurgeait contre les opinions... libérales de son amie; elle avait de petites phrases indignées, méprisantes contre tous les manèges de la vanité féminine. Qu'eussent dit, en l'entendant, Mme de Vianne et tant d'autres? — Et elle défendait bravement sa conviction, debout, tout ensemble rieuse et frémissante, adorable dans sa fierté jeune.

Mais, après tout, elle n'a qu'un mérite bien mince à ne point user des artifices qu'emploient tant de femmes pour nous attirer et nous retenir. Elle est assez séduisante pour plaire sans effort, par la seule puissance de son charme qui n'a rien de grisant, de capiteux, mais, au contraire, est apaisant par sa pureté. Je défierais l'homme le plus hardi d'adresser à miss Lilian un mot d'admiration trop vive; il y a dans son regard expressif un rayonnement candide qui déconcerterait toutes les audaces...

10 juin.

Une partie de *tennis* très animée se poursuit en ce moment jusque sous mes fenêtres, tandis que j'écris; et, pour peu que je relève la tête, j'aperçois les moindres mouvements des joueurs. Je puis noter les gestes secs et précis de miss Enid, ses coups de raquette d'une sûreté remarquable. J'aperçois aussi une autre silhouette de jeune fille, une lourde torsade blonde ébouriffée sous le béret de laine, et aux seules attitudes que prend, selon les instants, cette fine silhouette, je sais quelles sont les impressions qui agitent successivement miss Lilian.

Toute la jeunesse anglaise de l'hôtel, — masculine et féminine, — est groupée sur le *tennis-ground*, les hommes alertes et robustes dans l'aisance des costumes de flanelle. Les péripéties du jeu les passionnent, car ils sont avant tout des êtres d'action, ils ont l'intelligence saine et vigoureuse comme le corps. Ces jeunes gens ne sont point des rêveurs, des désabusés, des sceptiques, et, je les envie dans la sincérité de mon âme, que je sens aussi lasse que si elle portait le poids de plusieurs existences antérieures. A quoi suis-je arrivé, en somme, à l'heure présente, avec ma soif de constante analyse?... A ruiner en moi la faculté de jouir pleinement. J'ai contemplé, discuté, observé, avec des yeux de myope saisissant les plus menus détails, des choses qui étaient belles et bonnes; j'ai pénétré leur essence; et ensuite je n'ai plus su sentir ni goûter leur charme dont je connaissais la cause.

Aujourd'hui le hasard place sur ma route une créature assez séduisante pour être follement aimée, même par un être blasé comme je le suis. Je m'en rends compte nettement. Un autre s'arrêterait, s'efforcerait de conquérir ce trésor, une âme fraîche de jeune fille... Mais je suis un disciple de la psychologie, et je songe seulement à noter, dans toutes ses manifestations, le charme de fleur à peine épanouie qu'elle possède; je dissèque son être moral frémissant qui m'intéresse, m'attire et me repose; et je ne sais pas, comme le fera bientôt un plus sage, simplement l'adorer, être heureux par elle...

A ce moment arrive jusqu'à moi son beau rire insouciant et jeune. Mes yeux s'arrêtent sur les feuillets que je viens de noircir et je me produis l'effet d'un insensé qui, glacé de froid resterait volontairement éloigné de la flamme capable de le raminer.

18 juin.

Aujourd'hui dimanche, Vevey est transformé en une petite ville morte dont les magasins sont impitoyablement clos. Tantôt ses minuscules tramways seront bondés de promeneurs du cru... Mais à ces premières heures du matin, ils passent presque vides. Les femmes, — les hommes aussi, — qui traversent les rues ne se promènent pas; elles s'en vont à leurs temples respectifs pour assister au services religieux, très suivi en pays protestant.

Ma flânerie m'amène devant l'église catholique, et je me souviens que j'y ai vu partir lady Evans et sa nièce, qui doivent, à leur origine irlandaise, de ne point appartenir au culte anglican... Alors l'envie me prend d'entrer et de me mêler à la foule des fidèles; et j'entre, non pas, hélas! entraîné par un mobile religieux ou même élevé, mais attiré par le désir secret, dont j'ai pleine conscience, de pénétrer plus avant, plus profondément dans la connaissance de l'âme de feu de ma petite amie. Elle semble croyante; l'est-elle réellement?...

L'atmosphère est chaude et, par les fenêtres grandes ouvertes, des rameaux d'arbres apparaissent d'un vert adorable. Un vague parfum d'encens flotte sous les voûtes, et les chants qui s'y élèvent sont remarquables. Très vite, je découvre la tête blonde de miss Lilian... Alors je me dissimule dans la foule des assistants, me méprisant d'être venu l'observer jusque dans sa prière, — et restant toutefois. Je me suis mis à l'écart, précaution inutile; elle ne songe point à remarquer ceux qui l'entourent; ses lèvres sont infiniment sérieuses, sa physionomie si expressive a pris un air de gravité recueillie qui fait d'elle une Lilian encore inconnue pour moi. Durant quelques minutes, la tête un peu levée, elle contemple l'ostensoir qui flamboie sur l'autel; et son oeil bleu a ce regard profond que j'y ai surpris déjà quand elle parlait des questions qui lui sont très chères.

Je le sais maintenant, cette enfant aime et croit; elle ne discute point sa foi. Elle est mille fois plus sage et plus heureuse que nous autres hommes qui nous jugeons des penseurs, détruisons incessamment nos croyances à peine définies, et ne réussissons qu'à faire de nous-mêmes de pauvres épaves désemparées, ballottées, meutries par les remous de nos incertitudes, de nos doutes, par les élans vite brisés de notre âme qui ne sait plus où se prendre. L'arbre de science est toujours dangereux à approcher... Bienheureux ceux qui ignorent et ne font point une divinité de leur intelligence!

Bon et nourrissant, sans trop grever votre carnet: un repas de PREM SWIFT *et de macaroni au gratin.*

Spécialement conçu par Martha Logan, experte en économie ménagère de Swift, pour les ménagères qui se tourmentent au sujet du rationnement, ce repas pour 6 personnes complète les éléments nutritifs et la saveur délicieuse du Prem — ou bien employez des Viandes Prêtes-pour-la-Table Swift si vous avez de la difficulté à trouver du Prem—avec un plat copieux de macaroni au fromage.

1. Frappez les verres dans le réfrigérateur avant de les remplir de jus de tomate refroidi et délicatement assaisonné—une excellente source de vitamines A et C. **2.** Prem, la fameuse viande Swift pour lunch, est une véritable affaire en ces jours de rationnement. Chaque boîte fait six portions ou plus pour beaucoup de recettes délicieuses. **3.** La salade de chou cru et le cresson de fontaine donnent plus de sels minéraux et de vitamines et s'accordent à merveille avec le Prem. Essayez cette sauce: ½ c. à thé de sel, ⅛ c. à thé de poivre, ½ c. à thé de paprika, ½ c. à thé d'oignon râpé. Incorporez 1 c. à soupe de vinaigre. Ajoutez ½ tasse de crème sure. Battez jusqu'à épaississement. **4.** Comme plat chaud qui remplira les creux et fournira d'autres protéines et sels minéraux, Martha Logan suggère du macaroni au gratin. Si votre ration ne vous permet qu'une tranche de Prem par personne, employez beaucoup de fromage pour la préparation de ce plat. Les éléments nutritifs du lait sont également précieux. **5.** Les petits pains de blé complet, tout en fournissant les éléments nutritifs du blé, sont excellents avec le Prem. **6.** Terminez le repas par un fruit—n'importe quel fruit frais de saison où vous habitez. Comme boisson, que pourrait-il y avoir de meilleur qu'un verre de lait froid, et cela complète le repas au point de vue nutritif.

Le livre de cuisine de Martha Logan, intitulé "VIANDES," est plus essentiel que jamais, maintenant que nous devons faire plus attention lorsque nous achetons et que nous préparons la viande rationnée. Pour en avoir un exemplaire, envoyez 10c à Dept. G-5 Swift Canadian Co. Limited, Montreal.

SWIFT CANADIAN CO. LIMITED

Organisation, connue dans tout le pays, qui se consacre à la conservation et à la répartition efficace des ressources alimentaires du Canada

MANGEZ CES ALIMENTS TOUS LES JOURS
disent les Services d'Alimentation du Gouvernement Fédéral

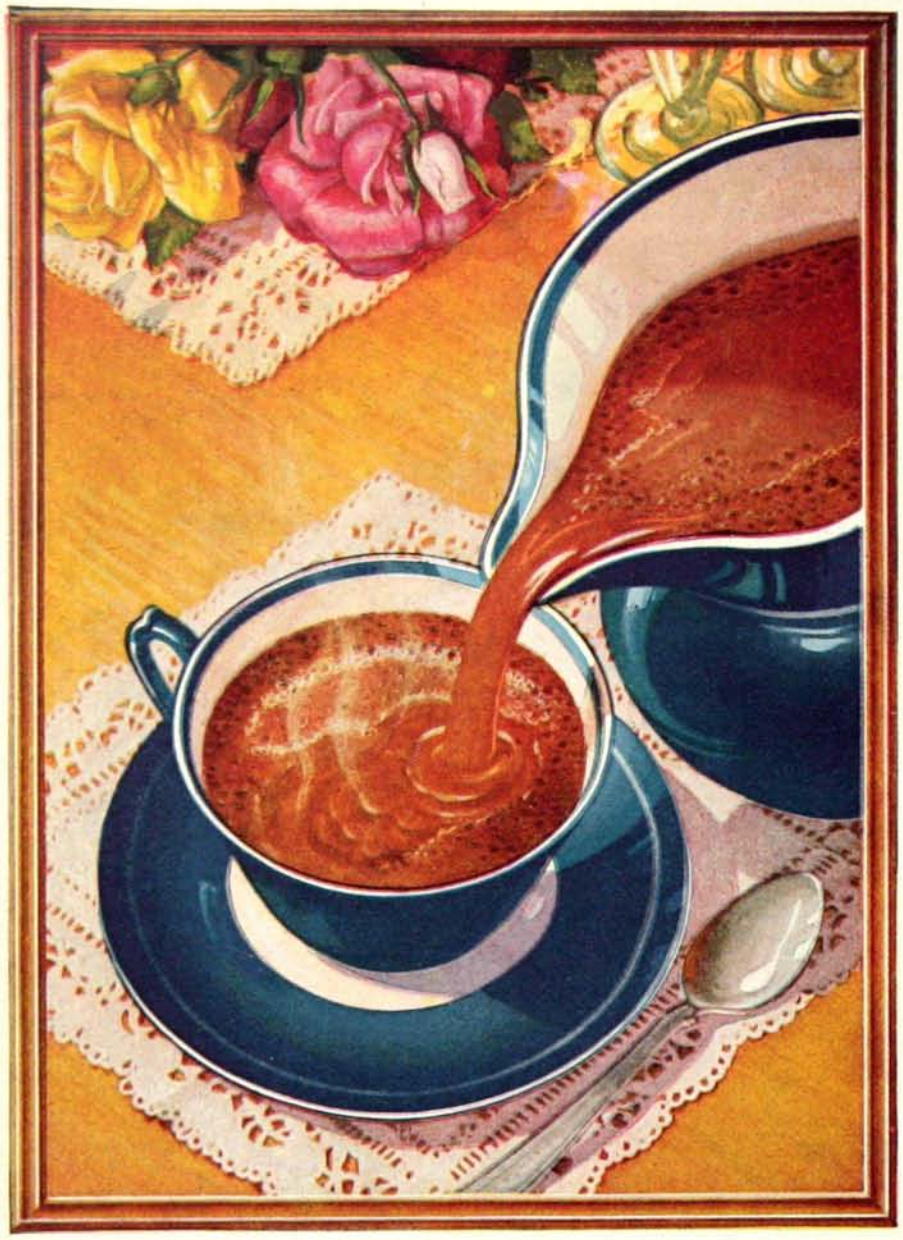
VIANDE, ETC.—Une portion par jour de viande, poisson, volaille, ou de quelque chose qui les remplace. Foie, coeur ou rognons, une fois par semaine. Trois ou quatre oeufs par semaine.

LAIT—Adultes, ½ chopine. Enfants, plus d'une chopine. Du fromage quand vous en trouvez.

FRUITS—Des tomates tous les jours, ou un fruit du genre citrus, ou leur jus. Un autre fruit, frais, sec ou de conserve.

LÉGUMES—(en plus d'une portion de pommes de terre)—Deux portions de légumes . . . de préférence des légumes feuillus, verts, ou jaunes . . . souvent crus.

PAIN et CÉRÉALE—Une portion de céréale de grain complet. Quatre à six tranches de pain Approuvé par le Canada.



FRY, *naturellement!*

Car Fry vous donne toute la saveur du cacao à son mieux . . . ce "quelque chose de plus" acquis par 214 ans d'expérience dans la fabrication du cacao!

Rappelez-vous aussi qu'une tasse de cacao Fry préparée avec du lait est plus qu'un breuvage délicieux. C'est un véritable aliment riche de substances nutritives et fortifiantes pour la santé et l'énergie.

Aujourd'hui surtout, alors qu'il est si important d'avoir un régime alimentaire suffisamment nourrissant, le cacao Fry prend une place de choix au foyer.

C'EST SI FACILE DE PRÉPARER DU CACAO FRY POUR LA FAMILLE

Pour chaque tasse voulue, mettez simplement dans un pot *une* cuillère à thé de Fry et *une* cuillère à thé de sucre et mélangez à *sec*—ajoutez du lait froid pour faire une pâte puis remplissez de la quantité de lait chaud requise et brassez.

Une Tasse de Fry est une Tasse de Nourriture

Ce soir, comme miss Lilian venait de chanter et que j'avais encore dans l'oreille sa voix merveilleuse, je me suis rappelé la musique que j'avais entendue le matin même dans l'église et j'en ai parlé à lady Evans. Miss Lilian, qui, encore assise au piano, jouait en sourdine une mélodie très douce, s'est interrompue en m'entendant et m'a demandé:

— Comment vous étiez ce matin à la messe? C'est très bien!

Elle paraissait étonnée, et l'expression de ses yeux clairs était bien révélatrice. Il est évident qu'elle m'avait, et avec raison, jugé pour un mécréant... Et soudain, quand ce "très bien" tout chaud de sympathie est tombé de ces lèvres qui ne savent pas mentir, la pensée m'est venue, aiguë comme un remords, que je la trompais. Elle croyait qu'un sentiment religieux m'avait amené dans cette église, et j'y étais entré en dilettante, en indifférent, en curieux, dans le seul but de continuer l'analyse sans merci dont elle était l'objet...

Alors je me suis juré que désormais je ne chercherais pas à savoir de son âme plus qu'elle ne m'en laisserait voir librement...

25 juin.

Y a-t-il réellement six semaines que je suis ici? Le temps est exquis... Aucune chaleur excessive encore, mais une tiédeur de printemps, une admirable éclosion de fleurs... Ce séjour à Vevey restera pour moi une halte inoubliable dans ma vie agitée et fiévreuse... Il y a des instants délicieux où je parviens à vivre sans faire de psychologie à mon égard ou à l'égard des autres, et je veux qu'il continue à en être ainsi encore quelque temps. Quand j'aurai quitté Vevey, que j'aurai, à Paris, repris possession de mon *moi* habituel, j'arriverai bien assez vite à comprendre de quoi était faite la sensation d'apaisement que j'ai goûtée. Ici, pour un instant, je souhaite vivre comme ceux que j'ai enviés tant de fois, et accepter, sans en chercher le pourquoi, cette rare minute de bien-être moral.

28 juin.

En vérité, l'homme est un étrange animal... Je n'ignore pas que Henry Digbay, — Mme de Grouville ne m'en a point fait mystère, — est animé des intentions les plus matrimoniales à l'égard de miss Lilian... Je n'ai vraiment qu'à leur souhaiter à tous deux une longue suite de prospérités, au cas échéant, et ne me reconnais nul motif pour m'inquiéter de la réponse que fera "ma petite amie" le jour où Digbay lui adressera sa demande. Il est clair qu'il l'aime; il le laisse d'ailleurs voir avec une naïveté touchante, en homme très jeune. De plus, il est beau garçon, de bonne naissance, d'âme excellente, je suis sûr, et d'intelligence bien moyenne...

Miss Lilian ne paraît guère lui donner plus d'attention qu'elle n'en accorde aux autres; et ni avec lui, ni avec personne, elle ne flirte, tout Anglaise qu'elle est. Et moi, je suis charmé, sans me l'avouer, parce qu'elle rit des phrases sentimentales qu'il lui débite; elle en rit d'une jolie façon moqueuse et fine, sans nul soupçon de méchanceté... Je suis charmé, parce que, quand nous causons ensemble, je la sens toute aux idées que nous échangeons, parce qu'elle ne paraît jamais pressée d'interrompre ces conversations dans lesquelles sa parole révèle toujours sa pensée vraie...

Hier soir, cependant, nous n'avons pas eu notre habituelle causerie. Une réunion dansante s'était organisée dans l'hôtel, et miss Lilian s'en amusait en vraie petite fille, fort occupée à griffonner des noms sur son carnet, les yeux étincelants, la bouche rieuse, une flambée rose aux joues ses cheveux d'or roux moussant autour de la nuque et du front. Pour la première fois, je la voyais décolletée, et les épaules adorablement jeunes s'échappaient d'un harmonieux fouillis de tulle ou de dentelle, que sais-je?...

Tout à coup, je l'ai aperçue assise sous un lustre dont la lumière ruisselait sur sa fraîcheur de blonde; Digbay, derrière elle, lui parlait si penché que son visage effleurait les cheveux légers des tempes; et il avait sur les traits un air de satisfaction qui a fait tressaillir en moi quelque chose d'obscur et m'a jeté vers elle brusquement, sans réflexion, pour lui adresser une prière que je n'avais pas prononcée depuis bien longtemps:

— N'avez-vous point un pauvre tour de valse pour moi?

Et comme il a été dit: "Demandez et vous recevrez", je n'ai pas été repoussé; j'ai obtenu la faveur convoitée; et, à ma honte, j'avoue que j'en ai éprouvé un plaisir analogue à celui que je ressentirais en voyant l'excellent Digbay partir seul et pour toujours à l'extrême fond de l'Angleterre...

5 juillet.

Une explication a-t-elle donc eu lieu entre miss Lilian et Henry Digbay?... Tantôt, j'ai entendu ce dernier annoncer son départ pour demain et il n'a pas paru à la table d'hôte. Durant le dîner, miss Lilian avait une fièvre dans les yeux et elle était plus grave que je ne l'avais jamais vue. De bonne heure, elle est remontée dans l'appartement de lady Evans Celle-ci paraissait préoccupée et triste; mais les rapports de la tante et de la nièce avaient toujours la même tendresse. En France, je connais plus d'une mère et d'une tante qui n'eussent point laissé de la sorte s'éloigner un prétendant aussi bien pourvu que Henry Digbay, sous le rapport de la fortune... Mais, miss Lilian, en sa qualité d'Anglaise, est laissée absolument libre de disposer de sa vie.

6 juillet.

J'arrive chez Mme de Grouville. Je la trouve fourrageant dans une revue, animée, nerveuse, son coupe-papier froissant les feuilles qu'elle lit. Par extraordinaire, elle est seule; il est vrai qu'il est encore de fort bonne heure. Et tout de suite, elle commence, me montrant les pages qu'elle tient entr'ouvertes, et avec la véhémence qui lui est particulière:

— Avez-vous lu cet article?... La police traduit en justice les gens qui écrivent des livres pornographiques, et elle laisse tranquillement poursuivre leur oeuvre ceux qui s'efforcent d'ôter à leurs concitoyens toute illusion, toute foi, tout espoir... C'est insensé et criminel, oui, criminel!... Ces écrivains-là mériteraient d'être pendus comme des misérables!

Je connais l'article dont elle me parle; il est subtil, amer et décevant dans son ironie aiguë, discrète et éveillant, en effet, l'impression poignante du vide de tout ce qui est humain... Mais comment condamnerais-je ces pages?... Sous une autre forme, n'en ai-je pas écrit de semblables, qui arrivaient à la même conclusion de désespérance absolue?...

— Ah! vous faites de jolie besogne, vous

autres psychologues, termine Mme de Grouville du même accent emporté.

Et elle envoie loin d'elle, au hasard, la revue qu'elle tenait. Puis, me regardant, les yeux fâchés, elle me dit:

— Savez-vous de quoi vous êtes coupable, en ce moment, vous, Robert Noris? Tout simplement de la rupture des projets de fiançailles entre Henry Digbay et ma petite Lilian.

Pourquoi, au dedans de moi-même, ce frémissement qui m'a secoué les nerfs, tandis qu'à haute voix je répondais:

— Quel singulier reproche!... Voulez-vous me permettre, chère madame, de vous demander comment je l'ai mérité?

— Comment!... Vous demander comment vous avez pu arriver à un aussi heureux résultat... Tout simplement parce qu'avec votre gloire, votre célébrité, grâce à l'attention constante que vous prodiguez à Lilian, vous avez éclipsé l'infortuné Digbay, tout beau garçon qu'il était... Le malheureux n'était pas de force à rivaliser avec vous, surtout aux yeux d'une femme aussi intelligente que Lilian; et pourtant il se fût dévoué à elle tout entier, il lui eût donné autant de bonheur que possible... C'était le meilleur des hommes, et le voilà désolé!

Une exclamation presque impatiente m'est venue:

— Ne regrettez pas ainsi la non-réussite de ce mariage projeté... Henry Digbay était intellectuellement d'une parfaite insignifiance; il eût bien vite semblé insipide à miss Lilian; et, grâce à l'heureuse nature qu'il possède, il se consolera de sa déception, je puis vous le certifier.

— Il se consolera, c'est évident; et même il ne fera pas, comme vous n'y manqueriez pas, à sa place, un livre dans lequel il racontera, pour 2 fr. 75, ses chagrins d'amour... Ce n'était pas un aigle... eh! mon Dieu! je suis de votre avis; mais peut-être se fût-elle contentée de lui si vous n'étiez venu vous jeter à la traverse... Ne m'interrompez pas; les vieilles femmes comme moi ont le droit de tout dire aux jeunes gens... Donc vous vous êtes jeté à la traverse, sans le vouloir, je vous l'accorde parce que vous n'avez pensé seulement qu'à votre propre plaisir d'observateur. Mon cher maître, vous et vos pareils, vous êtes des voleurs d'âmes... Savez-vous maintenant ce que vous auriez de mieux à faire? Epouser Lilian.

Epouser Lilian Evans! J'ai regardé Mme de Grouville, un tourbillon d'idée soudaines dans l'esprit, tout prêt à relever ses étranges paroles. Mais on eût dit vraiment qu'elle avait attendu, pour me les jeter, la minute où il ne serait plus possible de les discuter avec elle, des visiteurs entraient.

En entrant à l'hôtel, j'ai aperçu miss Lilian sous la véranda, un livre ouvert sur ses genoux, ses doigts tordant, d'un geste distrait, quelques pétales de fleur, ses yeux perdus vers le lac. Au bruit de mes pas sur le sable, elle a tourné la tête, j'ai rencontré son regard profond dans lequel a passé soudain un fugitif éclair, et ses lèvres ont eu pour moi un beau sourire de bienvenue... Alors, brusquement, la pensée m'a traversé l'esprit, brûlante, pareille à un trait de feu, que je devrais aller prendre dans les miennes les petites mains croisées sur la robe, et dire à cette jeune fille tout ce qu'elle pourrait être pour moi...

10 juillet.

Pourquoi Mme de Grouville m'a-t-elle jeté ainsi tout à coup dans l'âme une pensée que je n'aurais jamais osé formuler, et qui, depuis lors, me revient obsédante, et, — pourquoi ne l'avouerais-je pas? — douloureuse avec sa poésie de rêve irréalisable.

Et pourtant... non, je ne puis dire que cette possibilité soudaine émise soit absolument neuve pour moi. Une parole inattendue lui a donné corps; mais dans les abîmes les plus secrets de mon être sensitif, elle était déjà née et existait flottante et vague.

Mais ai-je donc le droit, moi blasé, désillusionné, moi dont l'âme est triste et fatiguée, de vouloir faire mon bien de cette jeune créature qui respire la joie de vivre?... suis-je même capable de discerner à cette heure, si ce n'est pas encore mon misérable dilettantisme qui m'entraîne vers elle, justement parce qu'elle est une révélation pour moi?... Serait-elle assez puissante pour me faire oublier, dès qu'il s'agirait d'elle, mes curiosités impitoyables d'analyste?... J'ai bien dédaigneusement parlé de Henry Digbay; et avec lui, elle eût peut-être été mille fois plus heureuse qu'elle ne pourrait l'être à mes côtés, alors même que je lui consacrerais tout ce qui peut encore exister de bon en moi...

Il y a une heure, elle était, comme bien souvent le soir, assise à son piano, dans le petit salon de lady Evans, où n'étant, en définitive, qu'un étranger pour elle, je n'avais pas la liberté de la suivre; et je l'écoutais, arpentant l'allée qui longe les fenêtres, secoué d'un désir irrésistible et jaloux d'aller la rejoindre; sa belle voix passionnée m'arrivait avec des notes d'une douceur et d'une puissance infinies.

Etait-ce donc parce qu'elle chantait ainsi qu'il me revenait soudain mes anciens rêves de bonheur intime, ceux que je formais, il y a plus de dix grandes années, quand j'espérais avoir, moi aussi, ce trésor des plus humbles, un foyer; quand j'aimais si stupidement Isabelle... Et je me prenais à penser que ce serait un bonheur exquis de commencer, auprès de cette enfant devenue femme, une existence nouvelle, dont elle serait l'âme; de me dévouer tout à elle; de vivre dans une atmosphère de tendresse, stable, très pure, très forte; d'oublier à ses côtés les heures fiévreuses, vides et mauvaises d'autrefois, de devenir autre pour être mieux à elle...

15 juillet.

Epouser Lilian!... Toujours les mêmes mots me reviennent... Est-ce donc le parfum de jeunesse émanant d'elle qui m'a grisé et m'ôte la conception nette de mes sentiments réels?... Par un effort de volonté, je m'efforce de reconquérir mon entière liberté de jugement; et froidement, comme s'il s'agissait du destin d'un étranger, je me mets à raisonner... Si je redoute d'être entraîné par un enthousiasme passager que je regretterai plus tard d'avoir subi, je puis partir, afin de secouer le charme dont elle m'a enveloppé inconsciemment. Je ne lui ai jamais adressé une parole qui ressemblât même à un aveu; et eût-elle vraiment éprouvé quelque chose du sentiment que lui prête Mme de Grouville, elle est trop jeune, — et trop fière, — pour ne pas oublier, si profondément qu'elle soit capable de sentir. Elle pensera que je ne méritais pas l'amour qu'elle m'eût donné, — et elle aura raison.

Donc, je le répète, je puis partir, reprendre l'existence qui m'est habituelle et que je connais tant, — que je connais

"En Temps de Guerre—*et après...*

ma famille a besoin de la PROTECTION d'une Assurance-Vie!"

"Dans notre budget domestique mensuel, l'assurance-vie occupe la première place. C'est notre garantie qu'il y aura *toujours* suffisamment pour le reste!

"Grâce au représentant de la Mutual Life of Canada, j'ai pu *répartir* mon assurance de façon à répondre à tous mes besoins . . . droits de succession, protection de ma maison et de ma famille, instruction pour mes enfants et rentes pour moi-même. J'ai trouvé que la compagnie avait des polices pouvant répondre à des besoins déterminés."

Par ces temps incertains, VOTRE FAMILLE A BESOIN DE LA PROTECTION D'UNE ASSURANCE-VIE! C'est *seulement* par l'assurance-vie qu'un homme ordinaire peut créer *immédiatement* une sécurité supplémentaire suffisante . . . vous ne pouvez, d'aucune autre façon, ajouter *autant* et *si rapidement* à ce que vous possédez actuellement.

Il existe des polices de la Mutual Life of Canada pour les revenus de temps de guerre—assurant le maximum de protection moyennant le minimum de débours. Pour avoir des faits et des chiffres, téléphonez ou écrivez aujourd'hui au bureau de la Mutual Life le plus proche.

THE MUTUAL LIFE OF CANADA

Fondée en 1867

Siège Social - Waterloo, Canada

ASSURANCE EN VIGUEUR—PLUS DE $638,000,000

Dernier cri;
ce "maquillage" donne le
Charme d'une
Brilliante Couleur
a toute teinte de cheveux

Ne perdez pas de temps à envier la femme qui possède une belle et séduisante chevelure. Avec un tout petit peu de temps — chez vous — vous pouvez donner de la "vie" à votre chevelure... la faire briller d'une couleur jeune, claire, rayonnante.

C'est tellement *facile* aussi grâce à ce nouveau et extraordinaire Rinçage-"Maquillage" Marchand. Après le shampooing, faites dissoudre le rinçage délicatement teinté dans de l'eau chaude et brossez-en vos cheveux. Puis... préparez-vous à une surprise! Toute trace de savon a disparu. Votre chevelure s'est avivée et — ô merveille! — elle a retrouvé sa *brillante couleur!*

Si sûr!... Aucun effet nuisible!

Le Rinçage-"Maquillage" Marchand ne *pâlit* pas les cheveux. Il ne les *teint* pas de façon permanente. Il se pose et s'enlève au lavage aussi facilement que le maquillage de votre visage. Fait avec des colorants approuvés par le Gouvernement, le Rinçage Marchand est d'un usage aussi inoffensif que le citron ou le vinaigre. Et il fait tellement *plus pour vos cheveux.*

Le Rinçage-"Maquillage" Marchand se fait en neuf teintes différentes pour chaque couleur de cheveux. On peut obtenir bien des effets étonnants en employant une nuance plus "chaude" ou plus "froide" que celle qui *répond* exactement à la teinte de vos cheveux... Faites-en l'essai aujourd'hui.

Marchand's
"Make-Up" **HAIR RINSE**

5 rinçages 35c
2 rinçages 15c
Dans toutes les pharmacies

PRODUIT DES FABRICANTS DU
GOLDEN HAIR WASH

trop! Je retrouverai cette atmosphère intellectuelle, mondaine, fiévreuse à laquelle je suis accoutumé, que j'ai aimée avec passion, — cela est vrai, — et dont la sécheresse dissolvante m'apparaît formidable aujourd'hui. Je publierai le livre auquel j'ai travaillé ici même, sous l'influence de "ma petite amie", et le "livre de Lilian", ainsi qu'il restera secrètement nommé pour moi, deviendra, j'en ai la conscience, l'une de mes meilleures oeuvres, à coup sûr l'une des moins décevantes...

Et après?... Je continuerai à porter le poids de cette solitude morale dont j'ai tant souffert autrefois, quand Isabelle a disparu de ma vie qu'elle avait toute remplie, et qui, depuis lors, ne m'a jamais entièrement quitté au milieu même de la foule.

Parmi les hommes que je rencontre dans le monde, il en est quelques-uns, — très rares! — qui ont réalisé, même en pleine société parisienne; ce rêve d'un autre âge, un réel et parfait bonheur dans le mariage. Et tout cas, moi qui me montrais si jaloux de mon indépendance, en paraissais si satisfait, je les ai enviés de toute l'ardeur de mon âme... Combien de fois, quand je les quittais vers la fin du jour, à l'heure où ils rentraient, n'ai-je pas éprouvé une sorte de jalousie douloureuse et naïve, — oui naïve, — à cette idée qu'ils étaient attendus par une femme qu'ils pouvaient adorer sans avoir à dissimuler leur amour;

Oh! oublier près de cette enfant qui ne sait rien ce que je sais trop; ne plus être avant tout un cérébral; exister, sans torturer mon esprit à vouloir arracher aux êtres et aux choses le secret des mouvements qui les agitent; ne plus m'attacher désespérément à la compréhension impossible des éternels et insolubles problèmes de la vie...

17 juillet

Il y a deux heures, nous étions à Clarens, au château des Crêtes. D'ordinaire, je ne me joins guère aux excursions de notre petit cercle anglais; mais *elle* m'avait demandé de venir... Et je l'avais suivie, irrité seulement de voir miss Enid, qui part dans quelques jours, sans cesse à ses côtés. A peine, durant le chemin, avais-je pu échanger avec elle de rares paroles. D'un peu loin seulement, je la voyais, dans l'étroit sentier que nous suivions, marcher de son pas infatigable et souple, arrachant au passage, d'un geste distrait, des herbes hautes qu'elle jetait ensuite sur l'herbe froissée.

Nous arrivons enfin; et aussitôt elle se fait couper une véritable profusion de roses par le gardien du château inhabité; puis elle revient vers moi. Ses petites mains d'enfant ont peine à enserrer sa moisson fleurie dont le parfum flotte autour d'elle. Je fais un mouvement pour la décharger de son précieux fardeau, mais elle ne veut point l'abandonner.

— Non, merci, je vais arranger tout de suite ces roses, elle ne sont pas pour moi.

Nous sommes un peu à l'écart, elle a déposé ses fleurs sur la balustrade en pierre de la terrasse qui domine le lac et elle demeure songeuse. Mais elle a vu pourtant que mes yeux l'interrogeaient; et, en quelques mots tout simples, tout frémissants de compassion, elle me raconte l'histoire d'une pauvre vieille fille que, tout enfant, elle a connue en Angleterre, et qui, après avoir vécu d'une existence d'humble sacrifiée, est venue mourir enfin à Vevey...

— Dans sa dernière lettre, finit doucement Lilian, elle me racontait avec admiration une promenade au château des Crêtes et me parlait des roses qu'elle y avait vues et trouvées belles comme des fleurs de rêve!... Je me rapelle encore son expression... Aussi demain je veux aller lui en porter au petit cimetière de Vevey...

Ces graves paroles sont bizarres à entendre avec leur évocation d'image funèbres, tombées de ces lèvres chaudes que la vie empourpre, devant cet horizon éblouissant.

Lilian est restée silencieuse, les mains jointes sur les roses, et d'un ton assourdi où palpite une sorte d'angoisse douloureuse, elle demande:

— Pourquoi y a-t-il donc ainsi de pauvres créatures qui ont si petite leur part de joie?... Comme il est triste de penser que l'on ne peut rien pour elles quand on est soi-même si heureux!

— Vous êtes heureuse?

— Oh! oui, fait-elle un peu bas; et une allégresse contenue semble la faire tressaillir toute. Il est si bon de vivre!

. . . . . .

Robert Noris avait fini de lire; les derniers feuillets étaient tombés de sa main et la brise tiède de la nuit les soulevait, arrivant par la fenêtre large ouverte... Des heures et encore des heures, il pourrait réfléchir ainsi. Maintenant, sans qu'il lui fût possible d'en donner, il savait qu'il aimait Lilian... Mais était-ce assez entièrement pour avoir le droit de vouloir en faire sa femme et d'éveiller à l'amour cette âme candide de jeune fille?...

N'ignorait-il pas aussi ce que Lilian pensait réellement de lui et ce que dirait l'aristocratique lady Evans de cette demande d'un étranger que les hasards de la vie d'hôtel lui avaient seuls fait connaître?...

IIII

Lilian, es-tu là? Pourquoi ne me réponds-tu pas?

Et la porte de la chambre s'ouvrit devant Enid, qui vint glisser son bras autour de la taille de son amie. Lilian, accoudée sur l'appui de la fenêtre, le regard perdu dans la nuit criblée d'étoiles, se retourna vivement et rencontra sous ses lèvres le visage d'Enid, dont les yeux riaient d'une façon caressante, levés vers elle.

— Tu oublies que je pars demain, Lilian. Il y a deux mois, tu ne m'aurais pas ainsi laissée te chercher partout sans me répondre, alors que nous allons être quelque temps peut-être sans nous voir, car il n'a pas été décidé du tout que vous viendriez nous rejoindre à Lugano.

— Non, c'est vrai, nous ne pensons pas encore à quitter Vevey, fit Lilian avec un imperceptible frémissement dans la voix.

Une flamme malicieuse étincelait sur le visage d'Enid.

— Et tu crois que nulle part ailleurs tu ne pourrais être aussi bien qu'à Vevey, même si nous nous trouvions de nouveau réunies? Lilian, je ne compte décidément plus pour toi...

— Ne dis pas cela... Je t'aime toujours autant, ma chérie.

— Seulement..., continua Enid.

Les yeux de Lilian interrogeaient.

— Seulement, je ne suis plus toute seule à occuper ta pensée, n'est-ce pas, ma Lilian?... Je n'arrive plus en première ligne, voilà tout?

Une rougeur ardente envahit le visage de Lilian, et elle tourna vivement la tête vers l'ombre de la fenêtre... Enid la considéra une seconde avec un affectueux petit sourire de triomphe, satisfaite d'avoir deviné si juste; puis, elle alla s'asseoir sur le pied de l'étroite couchette de son amie, et, après un léger silence, elle appela:

— Lilian, ne regarde plus ainsi la lune, viens près de moi que nous profitions de notre dernière soirée.

Lilian obéit, approcha du lit un siège bas, et s'assit dans une attitude d'enfant câline, la tête appuyée à demi sur les genoux de son amie; et quand elles furent ainsi, Enid s'inclina, et très doucement, tout bas, elle demanda:

— Il te plaît donc beaucoup, chérie?

D'un mouvement rapide, Lilian se redressa.

— O Enid, comment peux-tu parler ainsi?... Comment sais-tu?... Quest'ce qui te fait croire?...

— Mes constantes observations... J'ai deviné tout simplement, puisque tu n'avais plus confiance en moi, et ne me disais rien.

— Oh! ne me parle pas de ces choses, fit Lilian avec une sorte de révolte.

Elle était bien toujours pareille à elle-même, ne voulant point qu'on pénétrât sa pensée intime quand elle croyait devoir la cacher. Seulement, Enid avait des privilèges que ne possédaient point les autres, elle le savait et usait de son droit.

— Et il t'a plu ainsi, tout de suite, du premier coup?

Lilian réfléchit. Elle revoyait soudain le wagon à peine éclairé par les lueurs pâles du jour naissant, un homme d'allures froides et distinguées qui, en dépit des mouvements du train, griffonnait des notes sur un carnet, mais aussi l'examinait avec des yeux dont l'expression profonde et attentive l'avait frappée, ainsi arrêtés parfois sur elle.

— Non, il ne m'a pas plu tout d'abord, fit-elle lentement, très sincère, s'interrogeant elle-même. Je sentais qu'il m'observait, en dépit de son air correct, respectueux même... J'en étais mécontente, irritée, et j'aurais voulu, je m'en souviens bien avoir l'occasion de lui dire quelque chose de désagréable pour lui faire comprendre à quel point je trouvais... déplaisante la liberté qu'il prenait de m'examiner.

— O Lilian, quel aveu!... Tu mériterais qu'il fût porté à la connaissance de M. Noris.

— Ce ne serait pas une révélation pour lui... Il y a longtemps que je le lui ai fait!

— Ah! fit Enid, d'un ton tellement significatif que, de nouveau, une flambée pourpre s'allume sur la peau fine de Lilian.

— Enid, si tu te moques ainsi de moi, je ne te dirai plus rien...

— Mais, chérie, je ne me moque pas du tout de toi, je constate et j'écoute... Alors...

Jusqu'à cette heure, Lilian avait employé tout ce qu'elle possédait de résolution fière à garder le secret de sa jeune âme, mais Enid avait brisé le sceau qu'elle y avait mis, et elle éprouvait tout à coup une infinie douceur à penser tout haut...

— Alors j'ai été surprise, reprit-elle du même accent sérieux et rêveur, quand je l'ai aperçu à l'hôtel même où nous descendions, surtout quand j'ai appris son nom que j'avais souvent entendu citer.

— Tu l'as appris par moi, ne l'oublie pas dans l'avenir, Lilian. Mais dès que tu as vu M. Noris, tu m'as demandé d'un air... mettons ennuyé... si "ce monsieur désagréable" demeurait dans l'hôtel, et quel il était...

Un sourire éclaira la physionomie de Lilian.

— Tu as raison, je l'aurais volontiers qualifié longtemps de cette façon, peut-

"Les boches ne travailleront plus dans cette usine, chef"

UNE AUTRE USINE DE GUERRE EST DÉTRUITE! Un autre repaire de sous-marins saute! Une autre colonne de transport est annihilée. Chaque nuit, les équipages aériens de la R. C. A. F. font des prouesses et rapportent le lendemain les dommages énormes qu'ils ont infligés à l'ennemi.

Vous aussi, vous pouvez participer à cette merveilleuse aventure. Les équipages aériens de la R.C.A.F. sont la vedette du monde entier. Ils sont choyés et admirés partout; ce sont de redoutables adversaires que craignent nos ennemis. Voilà cette belle carrière que le Pays offre à un plus grand nombre de jeunes gens.

La grande offensive est commencée. C'est le temps de se battre. Aucun emploi civil n'est assez important pour vous empêcher de participer activement à l'assaut de la forteresse européenne. La R.C.A.F. vous attend, elle a besoin de vous tout de suite.

Si vous êtes bien portant, d'intelligence vive, âgé de 17 ans à 33 ans, vous etes admissible. L'instruction primaire supérieure n'est pas indispensable. Si vous êtes trop jeune pour vous enrôler dans les équipages aériens, joignez-vous au Corps des Cadets de l'Air de votre ville.

Les équipages
AÉRIENS
ont besoin, pour entraînement immédiat, de

PILOTES
NAVIGATEURS
BOMBARDIERS
MITRAILLEURS
RADIO-TÉLÉGRAPHISTES
(MITRAILLEURS)

CORPS D'AVIATION ROYAL CANADIEN

JOIGNEZ-VOUS AUX JOYEUX COMBATTANTS DE L'AIR

Centres de recrutement situés dans les principales villes du Canada.
Des unités mobiles de recrutement passent régulièrement aux autres endroits.

AC-6MF

Pour charmer...
AUX HEURES DE REPOS..

Il est encore facile, heureusement, de se procurer les parfums et eaux de Cologne CHANEL, de renommée mondiale—qui ajoutent au charme personnel l'hommage d'une qualité et d'une délicatesse uniques. Pour Noël ou en toute occasion, aucun autre cadeau ne sera plus apprécié par vos amies en service outre-mer ou au pays, dans les divers services auxiliaires féminins ou dans les hôpitaux.

Quoique la forme de la bouteille CHANEL ait été quelque peu modifiée pour se conformer aux restrictions de l'heure, les parfums et eaux de Cologne CHANEL sont toujours préparés avec des concentrés d'avant-guerre, importés en Amérique avant la chute de la France.

Quatre odeurs exquises: No 5, No. 22, Gardénia, Cuir de Russie.

Parfums: ¼ oz. $3.00 — 1 oz. $10.00
Eaux de Cologne: 2 oz. $2.00 — 6 oz. $ 4.00

Enchantement parfumé par
CHANEL
PARFUMS et EAUX de COLOGNE

être, si je ne l'avais rencontré chez Mme de Grouville... La vérité *vraie*, je crois c'est qu'il me semblait surtout l'homme le plus... intimidant que j'eusse jamais rencontré. Je savais qu'il composait des oeuvres très remarquables, qu'il était un grand écrivain; et surtout ses yeux observateurs avaient tout au fond de ma pensée ce qui y était enfermé. J'avais peur qu'il n'y découvrit que... je l'avais remarqué... Puis aussi, je m'étais fait de lui une idée si sotte...

Et le sourire de Lilian s'accentua, illuminant de gaieté ses traits expressifs.

— Je m'imaginais que les hommes célèbres comme lui devaient être très différents dse autres, qu'ils considéraient les simples mortels dédaigneusement, leur parlant du haut de leur talent, jouant enfin le rôle de divinités littéraires.

— Et puis? fit Enid qui écoutait d'un air d'extrême attention, toujours assise au pied du lit, le menton appuyé dans le creux de sa main.

— Et puis il m'a parlé, simplement, comme l'eût fait Henry Digbay lui-même, quoique d'une autre façon, tellement plus intéressante que le soir...

— Le soir? interrogea encore Enid, voyant que Lilian s'arrêtait, redevenue sérieuse. Voyons, chérie, sois bonne jusqu'au bout. Tu t'arrêtes toujours dans les moments intéressants. On voit bien que tu fréquentes des auteurs maintenant!

— Quand je me suis rappelé tous les détails de notre rencontre chez Mme de Grouville, j'ai compris que je l'avais mal jugé; et même, ensuite, quand je l'ai connu davantage, j'ai pensé que... plus tard, je trouverais bon d'être aimée par quelqu'un qui lui ressemblât... Lorsque j'étais petite, ma vieille Bessy me répétait toujours que j'étais une orgueilleuse parce que je disais vouloir devenir la femme d'un roi très puissant; c'était pour avoir le bonheur d'être protégée par lui, afin de pouvoir être fière de lui!... Maintenant...

Et un indéfinissable sourire passa encore sur les lèvres de Lilian:

— Oh! maintenant, je suis devenue très raisonnable; je ne demanderais plus un roi pour époux; mais je pense toujours que, pour être pleinement heureuse, je voudrais que mon mari me fût supérieur, qu'il me parût vraiment mon maître!... Je voudrais éprouver pour lui la confiance que m'inspirait tante Katie, alors que j'étais encore *une little thing*. Quand elle tenait ma main dans la sienne, elle m'aurait emmenée n'importe où.

Pensive d'abord, puis peu à peu égayée, Enid reprit, examinant la pointe de son petit soulier verni:

— Lilian, je ne t'ai jamais vue *ainsi*, ni avec Henry Digbay, qui était charmant, je t'assure, quoique tu l'aies dédaigné, ni avec Georges Undwood, ni avec les autres... Tu les recevais tous d'une si étrange manière! Tu n'avais pas l'air du tout de t'apercevoir de l'admiration, de l'intérêt ou de l'affection même qu'ils avaient pour toi!... Tous les hommes paraissaient te charmer à peu près autant que des habitants de la lune!

— M. Noris ne ressemble pas à ceux dont tu parles, fit Lilian secouant la tête. Lui ne m'a jamais dit qu'il me trouvait... bien, ni demandé même un brin de fleur; il m'a rien fait de toutes les choses de ce genre qui me déplaisent tant..., et cependant il me semble qu'il m'est dévoué plus que tous les autres... Auprès de lui, je me sens si bien protégée!... Où il me dirait d'aller, j'irais, car je suis sûre qu'il ne pourrait rien me demander qui fût mal!

— J'ai peur, Lilian, que tu ne t'enthousiasmes trop pour M. Noris et qu'il ne vaille pas la peine d'être remarqué par toi! Tu sais, les Français sont légers, ils admirent les jolis visages, — et tu es bien jolie! ma Lilian, — et puis, en réalité, rien de sérieux dans leurs intentions: des hommages, des phrases, oh! des phrases surtout, voilà tout ce dont ils se montrent prodigues; puis quand nous les croyons bien à nous, ils nous tirent leur révérence, et adieu!

Tout cela, Enid le disait surtout par malice. Elle regretta ses paroles quand elle vit Lilian tressaillir, la bouche serrée par une contraction douloureuse. Vivement, elle reprit:

— Lilian, chère, pardonne-moi. Je te tourmente, et mes plaisanteries ne signifient rien du tout. N'y fais pas attention!

Une fois encore, Lilian secoua la tête.

— Je n'aime pas à t'entendre parler ainsi de... de M. Noris. — On eût dit que ce nom lui brûlait les lèvres. — Je comprends qu'il n'ait aucun motif de s'intéresser vraiment à moi. Il m'est tellement supérieur!... Qu'est-ce que je suis auprès de lui?... Une petite fille insignifiante... une enfant!

Enid devint très sérieuse.

— Lilian, écoute-moi bien et crois-moi... Il n'y a ici, dans l'hôtel, personne, tu entends, *personne*, dont, au fond, M. Noris s'occupe comme de toi... Nous autres, nous ne comptons pas pour lui! Tu dois bien t'en apercevoir un peu.

— Oui, fit Lilian, l'accent assourdi et pensif, je l'amuse peut-être... Il est très bon pour moi... Je ne puis lui demander rien de plus, je ne le *veux* pas, mais...

— Mais?... répéta Enid penchée vers son amie.

— Mais je sais bien que partout où il n'est pas, je me sens isolée, alors même que ceux que j'aime le plus sont autour de moi; et quand il sera parti, quand nous serons retournées en Angleterre...

— Il faudra qu'il vienne t'y chercher, s'il ne veut point que miss Lilian soit bien malheureuse, n'est-ce pas, chérie? conclut Enid, abandonnant soudain le pied du lit où elle était si bien installée, car, à travers la porte, discrètement, une femme de chambre venait de la demander pour des ordres à donner.

Pauvre petite Lilian! Elle était arrivée dans cet hôtel, quelques semaines plus tôt, sans que son âme, tout ensemble candide et passionnée, se fût jamais donnée; et, auprès d'elle, lui témoignant une attention constante, s'était, depuis lors, trouvé un homme dont elle était trop intelligente pour ne point sentir la supériorité, qui l'avait conquise par cette supériorité même. Par lui, elle avait connu le plaisir infini de mettre sa pensée en contact avec une autre plus robuste, plus haute, plus puissante, qui la soutenait dans son vol.

Et maintenant que les allusions trop claires d'Enid avaient, presque brutalement, précisé son rêve confus et délicieux, elle ne pouvait plus se cacher que jamais elle n'oublierait Robert Noris et ne rencontrerait d'homme auquel elle eût été plus entièrement heureuse de se confier pour toujours...

Cependant il partirait bientôt peut-être; il la quitterait avec un simple mot d'adieu, un serrement de main rapide, tout au plus une parole de regret sur leur séparation... Soit; à l'avance, elle acceptait le déchirement de cette minute, mais jusqu'alors elle voulait jouir silencieusement, avec toute son intelligence et tout son coeur, de la présence de Robert.

Elle eut un frémissement de plaisir quand, le lendemain, elle l'aperçut à la gare, où il était venu saluer encore, au moment du départ, la famille Lyrton. Il resta sur le quai, auprès d'elle, jusqu'au moment où le train s'ébranla. En même temps qu'elle, il envoya un dernier signe d'adieu à Enid, qui leur souriait, un rayon de malice au fond de ses yeux bruns.

— Vite, Lilian, il faut rentrer maintenant, dit lady Evans, quand le dernier wagon ne fut plus qu'un imperceptible point s'affaçant de l'horizon.

Alors, à travers la petite ville inondée de soleil, ils revinrent lentement tous les trois, Robert ayant demandé à lady Evans la permission de l'accompagner. Et Lilian pensa tout à coup que jamais elle n'oublierait ce retour par les rues pleines de lumière, toutes riantes avec leurs échappées soudaines sur le lac d'un bleu intense. Les plus petits détails de cette promenade se gravaient dans sa pensée

Pourtant elle avait la sensation de marcher en plein rêve et d'être absolument heureuse durant cet instant fugitif de sa vie... Elle eût voulu pouvoir demeurer ainsi des années, et encore des années, ayant Robert à ses côtés, écoutant résonner la voix mâle dont elle connaissait maintenant les moindres vibrations, sans crainte de se heurter à la brutalité cruelle d'un réveil soudain... Et un regret lui serra le coeur, quand elle aperçut, à travers les découpures du feuillage, la haute masse grise de l'hôtel, quand son pied foula les allées du parc. Sur le seuil même du hall d'entrée, une jeune femme se tenait, enveloppée dans une soyeuse pelisse de voyage, la petite toque couronnée d'ailes dégageant l'ovale parfait du visage, d'une blancheur mate. Les yeux fixés sur Lilian, elle la regardait approcher, marchant auprès de Robert. Celui-ci, occupé de sa seule causerie avec la jeune fille, avançait distraitement, si occupé qu'il ne remarqua point la voyageuse jusqu'au moment où celle-ci, retenant toujours autour d'elle les longs plis de son manteau, lui jeta, d'une voix très claire, presque mordante:

— Bonjour, Robert!

Il releva la tête et s'arrêta:

— Isabelle!... vous ici!

— Moi-même, en personne, comme vous voyez, fit-elle d'un ton de badinage, lui tendant la main. Pensez-vous donc que Vevey soit votre domaine privé et que le commun des mortels n'y puisse pénétrer?

— J'aurais bien mauvaise grâce à m'accorder cette prétention, dit-il du même accent qu'elle avait employé. Et si j'avais su que vous dussiez arriver, je...

— Vous seriez venu au-devant de moi, n'est-il pas vrai? C'eût été vraiment gentil de votre part, car vous devez être fort occupé ici et ne point manquer de distractions...

Elle avait achevé sa phrase du bout des lèvres, avec un singulier sourire, et ses yeux avaient glissé entre les cils vers Lilian qui montait l'escalier, enveloppée par la clarté d'une haute fenêtre.

— Occupé? Absorbé?... Mon Dieu, je ne le suis pas plus qu'à Paris, quand j'ai le plaisir de vous voir chaque jour.

Elle avait commencé l'attaque; elle ne s'étonna pas de la riposte et reprit en souriant:

— Admettons que le mot "plaisir" n'est pas venu se placer dans votre réponse par un simple effet de politesse et laissez-moi vous annoncer que vous allez jouir du plaisir en question durant quelque temps.

Il s'inclina légèrement.

— Est-il indiscret de vous demander

quel heureux hasard vous amène à Vevey?

— Un hasard, oui!... Mais heureux! Le mot est tout au moins discutable... Vous savez que mon père fait une saison à Evian; et ma mère, bien résolue à l'y accompagner, m'avait entraînée à sa suite pour ne point se séparer de mes enfants dont elle ne peut plus se passer... Mais nous avions un temps abominable à Evian, très froid; ma petite Sabine s'y est enrhumée, s'est mise à tousser d'une façon inquiétante; le médecin m'a engagée à l'emmener dans une station plus chaude, sur l'autre rive du lac, et finalement m'a envoyée à Vevey.

— D'où il suit que nous devons être reconnaissants à l'amour maternel de votre arrivée parmi nous, fit-il avec une imperceptible raillerie dans la voix qu'elle ne remarqua pas.

Elle se trompait étrangement, si elle espérait qu'il ne pénétrerait point le vrai motif de son installation à Vevey. Il comprenait qu'elle s'était étonnée de l'y voir prolonger son séjour. Il se pouvait aussi qu'une chronique bavarde eût rapproché son nom de celui de miss Evans... Et cela avait suffit pour qu'elle vint, avide de savoir si elle devait redouter cette inconnue.

A coup sûr, elle s'était préparée à soutenir toute comparaison, car elle était merveilleusement en beauté quand elle descendit pour le déjeuner, suscitant sur son passage cet insaisissable murmure charmé qu'elle adorait entendre. Durant tout le repas, elle se fit un amusement de causer avec Robert à demi-voix, comme pour mieux l'isoler des étrangers présents et affirmer hautement l'intimité naturelle que les liens de famille mettaient dans leurs rapports. Elle se sentait surtout joyeuse, parce qu'ainsi elle forçait Robert à détourner son attention de cette miss Evans, en qui elle avait, du premier regard, redouté une rivale. Mais de cette impression, elle ne voulait rien laisser voir.

— C'est le modèle que vous rêviez à Paris. cette petite Anglaise? demanda-t-elle tout à coup à Robert, quand, quelques minutes après le déjeuner, Lilian sortit du salon. Voilà donc le pauvre petit papillon que vous avez disséqué... Vous l'avez bien choisi... en apparence, tout au moins... Mes compliments! Robert.

Elle parlait d'un ton léger, allongée nonchalamment dans son fauteuil, ayant examiné Lilian, d'un coup d'oeil perçant, à l'ombre de ses paupières mi-closes. Robert n'avait pas relevé ses paroles, et elle continua, voulant l'obliger à répondre:

— Savez-vous, mon ami, que je plains un peu cette petite... Peut-être a-t-elle attaché une certaine importance à l'intérêt dont vous jugiez à propos de la gratifier; et trouvera-t-elle fort désagréable, un jour, de découvrir que son cavalier assidu n'était qu'un observateur curieux... Quant à vous, j'imagine que vous m'êtes très reconnaissant de vous avoir, engagé à venir à Vevey...

Il eut un étrange regard vers elle.

— Je ne sais ce que l'avenir me tient en réserve comme résultat final de mon séjour en Suisse, mais, quoi qu'il en soit, je vous serai toujours, en effet, fort reconnaissant de m'avoir engagé à choisir Vevey comme champ d'observations.

La jeune femme tressaillit. Pourquoi Robert parlait-il ainsi? Etait-il possible que, réellement, comme elle en avait eu l'intuition, cette jeune fille ne fût plus une indifférente pour lui? Là où, avec toute son habileté, son charme, son éclatante beauté, elle avait échoué, une enfant de dix-huit ans allait-elle réussir!

— Il éprouve pour elle une curiosité de dilettante, avait-elle pensé tout d'abord. Elle l'amuse et il l'étudie.

L'amusait-elle seulement? Quelques jours à peine après son arrivée, Isabelle ne pouvait plus le croire. Elle était trop fine pour n'avoir point saisi mille nuances délicates et expressives dans les égards qu'il montrait à la jeune fille, pour ne point se rendre compte qu'elle lui inspirait plus qu'un simple intérêt d'artiste. Et une colère sourde s'éveillait en elle contre Lilian. Elle était allée voir Mme de Grouville, avide de la questionner; et quand elle avait négligemment jeté dans la conversation la nom de Lilian Evans, elle avait entendu qualifier la jeune fille de "délicieuse enfant", lady Evans de "nature d'élite, de femme éminemment distinguée, toute dévouée à sa nièce orpheline". Et Mme de Grouville avait continué avec son impétuosité habituelle: "La chère créature ne sera heureuse que le jour où elle verra mariée sa pauvre petite Lilian... Ce qui ne sera point aisé!" avait-elle fini tout bas, comme pour elle seule.

D'abord, Isabelle n'avait point pris garde à ces derniers mots surpris par son oreille attentive, non plus qu'au qualificatif inattendu ajouté par la baronne de Grouville au nom de la jeune fille: "Pauvre Lilian..." Pourquoi?... Mme de Grouville avait-elle donc un motif de désigner ainsi celle qu'elle appelait "sa petite Lilian"? Isabelle fit tout à coup cette réflexion quand, le soir de sa visite, elle se retrouva seule dans son appartement, fiévreuse, irritée, parce qu'elle venait de constater quelle musicienne consommée était Lilian.

Y avait-il donc quelque mystère pénible concernant la jeune fille que tenaient caché ceux qui l'aimaient?... Peut-être était-ce là le moyen sûr de séparer Robert de cette Lilian qui le lui enlevait... Mais qui questionner?... Comment savoir? Chez Mme de Grouville, une nombreuse société anglaise était reçue... Peut-être y rencontrerait-elle celui ou celle qui pourrait lui donner les renseignements qu'elle désirait soudain, avec une ardeur fébrile et méchante. Et, en vérité, le hasard la servait, car une nouvelle *garden-party* allait avoir lieu aux Cytises; elle pourrait donc commencer tout de suite cette espèce d'enquête vers laquelle elle se précipitait avec la passion d'une coquette atteinte cruellement dans sa vanité et qui, à n'importe quel prix, veut avoir sa revanche.

Elle avait bien prévu; toute la colonie cosmopolite la plus choisie de Vevey était réunie chez Mme de Grouville quand elle y entra, deux jours plus tard, et elle fut bientôt aussi entourée qu'elle le pouvait souhaiter. Mais que lui faisaient, en cette minute, son succès de femme, cet empressement qu'apportaient les hommes à lui être présentés, puisque le seul qui l'occupât, Robert, n'était point là... Viendrait-il seulement!... Et, nerveuse, elle causait avec une animation qui lui donnait un incomparable éclat.

— Est-il possible, comtesse, d'arriver jusqu'à vous? fit une voix derrière elle.

Indifférente, elle se retourna et reconnut le baron Hurel, une façon de vieux diplomate aimable et insignifiant qu'elle voyait à Paris, chez Mme de Grouville.

— Comtesse, quelle divinité bienfaisante vous amène ici pendant mon court passage à Vevey?

En quelques mots, Isabelle lui eut répondu. Il l'écouta d'un air charmé, s'assit

Jeunes et Vieux préfèrent

No. 6114-S
$8.25

les portefeuilles Henry Perkins

Le style moderne de ces portefeuilles en fait le choix des hommes et femmes de tout âge.

Le portefeuille en véritable "Baby Calf" sans fermeture-éclair, portant la marque de commerce déposée "Billguard" que vous pouvez admirer dans cette annonce, est doté de deux innovations exclusives à Perkins. En effet, le nouveau dispositif de sûreté que cette ligne est la première à vous offrir ainsi que la fameuse "Cashette", ce compartiment si commode pour vos fonds de réserve, sont deux intéressantes nouveautés.

Si vous désirez obtenir notre catalogue illustré, écrivez à H. Perkins & Sons (Canada) Limited, 1191, rue Université, Montréal, Qué.

Prix variant entre **$1.15** et **$8.25.**

Un Produit de Henry Perkins

près d'elle, enchanté de leur rencontre; et, pendant un moment, elle prit plaisir à évoquer avec lui toute sorte de souvenirs parisiens, à écouter ses compliments, qu'elle dégustait sans s'occuper de leur valeur, comme une enfant gourmande grignote tous les bonbons indifféremment.

Mais, soudain, elle cessa de l'entendre, et il lui parut importun. Dans le grand salon, venaient d'entrer lady Evans et Lilian.

Ah! certes, Isabelle était encore bien belle mais elle n'eût jamais pu effacer cette enfant de dix-huit ans, qui avait pour elle sa jeunesse en fleur. D'un oeil jaloux, Isabelle l'examina depuis la pointe de son petit soulier jusqu'aux mèches blondes qui volaient au hasard sur son front... A quoi bon! Ce qui la rendait si séduisante, ce n'était point la robe qu'elle portait, mais ses yeux de fleur bleue, brillants de vie, sa carnation fine et splendire, ses lèvres rondes qui se relevaient si joliment sur les dents laiteuses... Isabelle le comprit et un désir aveugle de briser ce charme juvénile lui étreignit tous les nerfs... Ne venait-elle point aussi de surprendre le regard rapide de Lilian autour du salon cherchant Robert... Lui, absent, les autres n'existaient pas; et Isabelle triompha de cette déception de la jeune fille. Puis envahie du besoin âpre de savoir tout ce que l'on disait de Lilian, elle se tourna vers le baron Hurel et demanda dédaigneusement, la désignant de son éventail:

— Qui est-ce?

— Cette jeune fille? une Anglaise, lady Lilian Evans.

— Oui, je sais cela. Elle est au même hôtel que moi.

— Au même hôtel aussi que notre ami Noris, fit le baron plissant avec malice sa bouche trop mince. Et tout écrivain psychologue, tout blasé qu'il est, Noris me paraît avoir pris rang parmi les admirateurs de cette jeune beauté, la plus remarquable de notre société, avant que vous fussiez ici, comtesse.

Elle eut une faible inclinaison de la tête, et, l'accent bref, demanda encore:

— C'est une héritière, n'est-ce pas?... de vieille famille?

— Hum... hum... une héritière... Lady Evans a une immense fortune, mais sa nièce... Si j'en crois mes vieux, vieux souvenirs, — et encore ne pourrais-je rien affirmer, — le père de Mlle Evans, à ce que j'ai entendu dire en Angleterre, aurait été un assez triste personnage et n'aurait guère laissé des richesses à sa fille...

— Ah! fit Isabelle avec un accent d'intérêt si vif que le diplomate se sentit tout aise de l'avoir ainsi captivée.

Et, encouragé par ce début, il continua très empressé:

— Mon Dieu, comtesse, personnellement je suis assez mal renseigné au sujet de la famille de Mlle Evans, que je ne connais pas, en définitive. Mais s'il vous était agréable d'avoir quelques détails sur l'origine de cette jeune fille, je suis tout à votre disposition pour vous les procurer, aussi complets que vous le désirerez. Je sais que lady Evans possède des domaines héréditaires dans le Cornouailles, et j'ai, en Angleterre, des amis, dans cette même région, qui me fourniront tous les documents possibles.

VI

Le courrier du soir était encore passé sans apporter les nouvelles qu'Isabelle attendait avec une impatience fiévreuse. Sur sa table, il y avait là les journaux que la femme de chambre avait apportés; et des larmes de dépit lui montaient aux yeux devant son impuissance à empêcher que Robert et Lilian ne fussent chaque jour plus rapprochés l'un de l'autre par l'effet même de leur vie sous le même toit.

— Et c'est moi qui stupidement ai engagé Robert à venir ici! pensa-t-elle mordant si fort la dentelle de son mouchoir qu'elle le déchira.

Elle connaissait trop bien Robert pour ne pas être certaine que quelque chose avait changé en lui depuis le jour où il lui avait dit adieu à Paris, pour ne pas avoir acquis la conviction implacable et très nette que jamais maintenant elle ne l'amènerait à elle comme elle l'avait voulu. Et la vanité blessée, l'orgueil l'affolaient de jalousie, la pénétrant du désir invincible de le séparer de Lilian à tout prix. Heureusement, Robert allait partir pour quelques jours à Genève, où il avait promis depuis longtemps de faire deux conférences pour une oeuvre de charité, et elle profiterait de cette absence pour se rendre elle-même à Evian avec ses petites filles que sa mère souhaitait voir.

Par la fenêtre ouverte, la brise lui apporta tout à coup les premiers accords par lesquels préludait un invisible orchestre... Ah! oui, il y avait concert ce soir-là dans les jardins de l'hôtel... Elle l'avait oublié depuis qu'elle demeurait là, dans son appartement, où l'avaient rappelée des ordres à donner au sujet de ses enfants. Et, pendant ce temps, Robert était en bas, dans le salon, auprès de Lilian! D'un mouvement brusque, elle se leva du fauteuil où elle s'était jetée, examina soigneusement, dans la glace, son beau visage, afin de voir si ses larmes n'y avaient point laissé de traces. Puis, rassurée sur ce point, elle descendit.

La porte du salon n'était point fermée, et, du vestibule, elle distinguait nettement un groupe formé par Robert Noris et Lilian. La jeune fille était assise, la main posée sur un album entr'ouvert, les yeux levés vers Robert; il semblait lui donner une explication, et elle l'écoutait la tête un peu renversée, dans une attitude confiante et jeune...

Son sang se mit à courir brûlant dans ses artères, et sans attendre plus, elle entra dans le salon. Mais son instinct de femme du monde était si puissant, la dominait si bien, que personne de ceux qui la virent traverser lentement la pièce, pour se diriger vers les deux jeunes gens, ne soupçonna la tempête qui grondait en elle.

— Eh bien, miss Lilian, dit-elle avec un sourire de sa belle bouche frémissante, vous ne sortez pas ce soir?... Il fait si beau! Ne venez-vous pas écouter la musique dehors?

Lilian hésita... Pourquoi sortir quand elle était si bien dans ce salon, Robert près d'elle? Mais le regard de la jeune femme errant avec insistance autour de la pièce presque déserte l'atteignit comme une insinuation malveillante. Elle se leva aussitôt.

— Volontiers, madame, je vous accompagnerai, si vous le permettez.

Robert intervint:

— Vous ne pouvez aller dans le jardin ainsi. Il faut vous couvrir.

— Est-ce bien nécessaire, croyez-vous? Je ne suis pas frileuse du tout.

Pour toute réponse, très simplement, il prit l'écharpe de souple laine blanche jetée derrière elle sur le canapé, et l'en enveloppa avec autant de soin que l'eût pu faire lady Evans elle-même.

— Et maintenant, je vous rends votre liberté, miss Lilian.

— Vous ne nous suivez pas, Robert? demanda Isabelle, qui, la physionomie impassible et dure, avait contemplé toute la scène.

— Excusez-moi, je suis obligé d'aller répondre à quelques lettres. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

La jeune femme inclina la tête et prit le bras de Lilian pour sortir, comme si elle eût craint que sa compagne ne lui échappât. Elle ne chercha pas à se rapprocher des groupes déjà installés sur la terrasse ni des promeneurs qui arpentaient l'allée sablée, tandis que l'orchestre entamait un chant de valse, et s'assit avec la jeune fille presque à l'écart. Puis, d'un indéfinissable accent, elle commença:

— Vous m'en voulez beaucoup, j'en suis sûre, de vous avoir privée de la conversation de Robert, qui paraissait vous captiver fort?

— M. Noris était assez aimable pour répondre à mes questions sur le sujet de ses conférences à Genève.

— Alors, miss Lilian, vous voici décidément en passe de devenir une vraie collaboratrice pour lui...

Lilian sourit.

— Moi? madame... Oh! je ne vois guère comment je pourrais jamais mériter un si beau titre!

— Ma chère, laissez-moi vous dire que vous le méritez déjà, et rendez même grand service à Robert.

Pour la seconde fois, un cri de surprise s'échappa des lèvres de Lilian.

— Je lui rends service? moi?

— Très grand service, je vous le répète, et je m'étonne même qu'il n'ait point songé à vous le dire et à vous remercier. En vérité, il est bien ingrat!

Les yeux noirs d'Isabelle étincelaient dans la nuit. Elle devinait, palpitante d'une joie secrète, l'âme de la jeune fille, devant sa révélation; et elle fut envahie par une satisfaction cruelle, à l'idée qu'elle travaillait à éloigner Lilian de Robert... L'orchestre résonnait avec des accords éclatants et pressés; elle pouvait parler sans crainte d'être entendue par d'autres que par la jeune fille. Dépliant son éventail d'un geste léger, elle poursuivit:

— Vraiment, Robert ne vous a point appris, dès le début, ce qu'il attendait de vous?... Il est étonnant!... Car enfin, ne le connaissant pas, vous pouviez supposer... bien des choses... le voyant ainsi sans cesse occupé de vous!... Je crois qu'il sera sage à moi de réparer sa négligence... Donc, figurez-vous que Robert écrit un roman pour lequel il lui fallait un type de jeune fille étrangère... Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler un peu de ses procédés de composition!... Vous savez qu'il étudie autant que possible ses caractères d'après nature, et met tout en oeuvre pour bien observer les personnes qui lui semblent l'incarnation des héros ou des héroïnes qu'il veut créer...

Isabelle s'arrêta une seconde, cherchant à voir dans l'obscurité le visage de Lilian. La jeune fille n'avait pas bougé; mais ses mains étaient jointes, très serrées l'une contre l'autre; et ses grands yeux clairs demeuraient attachées sur ceux d'Isabelle avec une attention profonde.

— Alors, madame? interrogea-t-elle.

— Alors, ma chère, au moment où Robert m'a mise au courant de ses nouveaux projets littéraires, je l'ai engagé à venir faire à Vevey ses études sur les jeunes filles étrangères... et il a été bien récompensé d'avoir suivi mes conseils... puisqu'il vous a trouvée sur son chemin!

— Voulez-vous dire, madame, que M. Noris, m'ait fait la grâce de me considérer comme un modèle... à la disposition de sa curiosité?

Un frémissement faisait trembler sa voix, Isabelle devina qu'elle était atteinte dans son âme, dans sa dignité fière; et, impitoyable, elle poursuivit:

— Dès le premier abord, M. Noris vous a considérée, ma chère miss Lilian, comme un charmant petit modèle bien confiant, qui se laissait pénétrer de la plus aimable façon, chose que notre auteur a fort appréciée, je vous prie de le croire; il y gagnera, ce à quoi il tient le plus, un grand succès pour son livre.

— De telle sorte que les modèles se payant si je suis bien renseignée, il ne me reste qu'à demander mon salaire? fit Lilian se levant toute droite, avec la sensation qu'une invisible étreinte lui broyait le coeur, y brisant quelque chose qui, peu d'instants plus tôt, chantait en elle comme un oiseau joyeux.

Isabelle eut un haussement d'épaules; une flamme méchante brillait dans son regard.

— Mon Dieu, quelle façon tragique, mon enfant, de prendre un fait bien simple et dont vous avez tout lieu d'être flattée... Vous serez tout bonnement immortalisée par ce prochain roman de Robert...

Elle s'arrêta encore. Peut-être attendait-elle une réponse, un mot de Lilian qui lui prouvât qu'elle avait bien commencé son oeuvre de destruction. Mais la jeune fille s'était rassise, et Mme de Vianne distinguait seulement, découpé sur la nuit bleuâtre, son profil délicat, dont les lignes avaient pris tout à coup une rigidité étrange.

De sa voix un peu chantante, Isabelle reprit encore:

— Je serais désolée, miss Lilian, de vous avoir enlevé une illusion sur le compte de Robert... Mais un jour ou l'autre, vous auriez perdu la bonne opinion que vous avez de lui... Si vous l'avez pris pour un homme de sentiment, vous vous êtes bien trompée... Chez lui, le cerveau a absorbé le coeur... Voyez-vous, ma chère, il nous considère comme les petites filles considèrent les poupées qu'on leur donne.. Et encore, certaines aiment les leurs!... Il nous étudie ainsi qu'il étudierait un jouet bien construit, plus ou moins original, amusant, dont il est intéressant de démontrer le mécanisme... Mais voilà tout ce qu'il nous donne; c'est du haut de ses observations qu'il nous contemple et nous juge... Il semble occupée de nous seules, attentif à nos moindres paroles, à nos gestes; ses yeux ne nous abandonnent pas; et, naïvement, nous nous persuadons que nous sommes devenues tout pour lui!... Quelle sottise!... C'est l'auteur prenant de notes qui ne nous quitte pas..., par métier,... l'homme, chez lui, a disparu devant l'écrivain... Du jour où il n'attend plus de nous aucune révélation, quand nous sommes devenues banales à ses yeux, nous pouvons être sûres de ne plus le rencontrer sur notre chemin.

L'accent d'Isabelle résonnait plein d'une amertume sourde et violente, éveillée par la blessure de son orgueil féminin; et il était si sincère que Lilian frissonna. Tout à l'heure, des mots de protestation indignée lui étaient montés aux lèvres devant les insinuations de la jeune femme. Elle les avait arrêtés par un suprême effort de volonté, soutenue par l'instinct qu'elle ne devait point trahir la violence de son émotion. Mais maintenant sa foi en Robert s'écroulait sous le coup des affirmations d'Isabelle, car elle jugeait la jeune femme à sa mesure, incapable d'un mensonge. D'ailleurs, Mme de Vianne connaissait Robert Noris de longue date; mille fois mieux qu'une jeune fille étrangère, elle savait ce qu'il était.. Et ce cruel jugement qu'elle portait sur lui devait être vrai, affreusement vrai!

Une révolte poignante grondait dans l'âme de Lilian, et le même frémissement l'ébranlait toute, que si on lui eût dit que Robert l'avait trahie... Ainsi, depuis deux mois, elle servait de modèle à cet écrivain; et, croyant trouver en lui presque un ami, elle lui avait naïvement laissé voir toutes ses impressions, elle lui avait larges ouvert sa pensée et son coeur, lui avait bien souvent permis d'y lire... Et peut-être, lui si perspicace, il y avait vu quelle sympathie irrésistible et chaude l'emportait vers lui... Alors il avait dû trouver amusant cet enthousiasme de petite fille, en suivre le développement..., y trouver le sujet de notes pour son oeuvre...

Dans la nuit, une flamme lui empourpra le visage. Seulement aussi, en dépit de toute sa volonté, une larme glissa sous sa paupière alourdie. Mais il faisait trop sombre pour qu'Isabelle pût le remarquer.

— Comme vous êtes silencieuse, miss Lilian, fit la jeune femme, qui, du même geste distrait, continuait d'agiter son éventail.

Elle se raidit contre le chagrin qui lui étreignait le coeur.

— J'écoute la musique, madame; l'orchestre est excellent ce soir, dit-elle lentement avec un courageux effort pour que l'accent de sa voix ne la trahît point. Mais elle comprenait bien qu'elle ne pourrait longtemps conserver ce calme apparent.

Heureusement quelques hommes s'approchaient et ils allaient rompre son douloureux tête-à-tête avec Mme de Vianne.

— Mademoiselle Lilian, fit gaiement l'un d'eux, un Français, Paul de Gayres, grande fête ce soir à l'hôtel; l'orchestre nous promet autant de tours de valse que nous pouvons en souhaiter. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder le premier?

Danser! quand elle se sentait la poitrine pleine de sanglots! Pourtant elle répondit, trouvant même un faible sourire:

— Bien volontiers, je vais écrire votre nom sur mon carnet, en tête de tous ceux qui viendront.

Sa fierté, qu'Isabelle avait si habilement mise en jeu quelques instants plus tôt, la soutenait maintenant dans son angoisse. Ni Mme de Vianne ni *lui* ne devaient soupçonner ce qu'elle souffrait. Il fallait qu'elle demeurât la même; qu'elle se montrât très gaie afin que cette Isabelle sans pitié ignorât qu'elle l'avait désespérée. Et aussitôt elle se leva pour suivre, dans le salon, le jeune homme qui s'inclinait devant elle, lui offrant son bras.

En traversant le hall, elle jeta dans la glace un regard furtif; elle avait peur que son visage ne fût bien altéré et qu'*il* ne le remarquât. Mais elle était seulement très pâle, ayant à peine aux joues une frêle petite flamme rose, et ses yeux brillaient comme si un feu secret y eût brûlé.

Autant qu'il lui fut possible, elle dansa durant toute la soirée, pour échapper à la moindre possibilité d'une conversation avec Robert. Elle qui, d'ordinaire, eût tout sacrifié pour une minute de causerie! Mais une fois cependant, comme, dans l'intervalle de deux valses, elle s'était assise, toute brisée par l'émotion éprouvée, elle

(S.V.P., lisez la suite en page 28)

Toujours alerte et jeune

Le soutien-gorge GOTHIC Cordtex protège délicatement la beauté tendre de la poitrine. Il moule la chair souple en courbes jeunes, mais ne la comprime pas. Il diminue la tension sur les tissus délicats. Les femmes en uniforme, les femmes qui font de longues journées de travail de guerre . . . toutes ont besoin de l'appui d'un soutien-gorge Gothic. Les lignes tombantes fatiguent et vieillissent.

GM-43-1-R

UN MODÈLE POUR TOUTE CORPULENCE

OÙ EST LE SODA À PÂTE?

INDIGESTION—Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du bicarbonate de soude pur — on peut l'employer quand est requis ce remède dans les cas d'indigestion hyperacide — une demi-cuillerée à thé dans la moitié d'un verre d'eau froide.

MAL DE GORGE—L'on obtient un gargarisme efficace, qui aide à soulager et à débarrasser la gorge, en faisant dissoudre deux cuillerées à thé de Soda à Pâte "Cow Brand" dans un verre d'eau.

ECHAUDURES ET BRULURES—Comme remède d'urgence, appliquez une pâte rafraîchissante de Soda à Pâte "Cow Brand" et d'eau, recouvrant avec un linge humide. Cela fait aussi une application apaisante contre coups de soleil.

UN BAIN REPOSANT—Versez simplement le contenu d'un paquet d'une demi-livre de Soda à Pâte "Cow Brand" dans une baignoire d'eau chaude pour obtenir un bain qui vous détende et vous rafraîchisse.

SANDWICH A L'HUILE DE RICIN—L'on peut rendre l'huile de ricin agréable au goût avec du jus d'orange et du Soda à Pâte "Cow Brand". Versez dans un verre le jus d'une moitié d'orange, ajoutez la dose prescrite d'huile de ricin, brassez-y la moitié d'une cuillerée à thé de Soda à Pâte "Cow Brand". Buvez pendant l'effervescence.

CONSERVE LES DENTS PROPRES ET LA BOUCHE SAINE—Le brossage régulier avec du Soda à Pâte "Cow Brand" est un moyen économique et sûr de conserver les dents propres et la bouche saine.

GRATIS: Des livrets décrivant les nombreux usages médicinaux et culinaires du Soda à Pâte "Cow Brand" seront envoyés en retour du coupon ci-dessous.

SODA À PÂTE COW BRAND

BICARBONATE DE SOUDE PUR

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
Dépt. T-1,
2715, rue Reading, Montréal, P. Q.
Nom _____
Adresse _____

(Veuillez écrire vos nom et adresse en imprimé) (146-F)

SURMENAGE

Il conduit souvent à l'épuisement

Préservez vos forces en prenant l'Elixir Tonique du Dr. Montier. Ce très efficace reconstituant donne un surcroît de vigueur et d'énergie en activant l'assimilation nutritive et en favorisant un sommeil réparateur.

CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Riche en vitamine B

Pour hommes, femmes et enfants

Elixir Tonique du Dr Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO., 286 St-Paul Ouest, Montréal.

Bébé s'en vient. L'hiver sera froid. Vite, il faut lui préparer son trousseau de laine.

BIEN sûr, il y a de la laine pour les bébés. De temps à autre le bleu et le rose ont des éclipses, mais on peut toujours se procurer de la laine blanche, qui, après tout, est beaucoup plus pratique.

Aérien et charmant, le petit trousseau expliqué ici fera les délices et l'orgueil d'une nouvelle maman.

Taille: 6 mois

Regent Sea Moon: 3 pelotes pour tout l'ensemble. Gilet: 1¾ pelote; bonnet: ½ pelote; Moufles: ¼ pelote; bas: ¼ pelote.

1 jeu de 4 aig. No 11; 1 crochet medium en os.

Tension (point de côtes): 8 m. = 1 pce.

Gilet

Exécution du point du patron: Multiple de 7 plus 4.

1er rang (endroit de l'ouvrage): 4 env., * 1 end., 1 jeté, 2 ens. end., 4 env., reprendre de * pendant tout le rang.

2ème rang: 4 end., * 3 env., 4 end., reprendre de * pendant tout le rang.

3ème rang: 4 env., * 3 end., 4 env., reprendre de * pendant tout le rang.

Reprendre du 2ème rang.

Dos: Monter 95 m. sur les aig. No 11. Tri. 7¼ pces au point du patron. *Rang suivant* (côté endroit de l'ouvrage): 4 env., 1 end., lâcher la m. suivante en la faisant glisser de l'aig. gauche, 1 end., 4 env., reprendre de * pendant tout le rang (82 m.). Détricoter chaque m. lâchée rang par rang. *Rang suivant*, 4 end., * 2 env., 4 end., reprendre de * pendant tout le rang. *Rang suivant*, 4 env., 2 end., 4 env., reprendre de * pendant tout le rang.

Emmanchures: Rabattre 3 m. au commencement des 2 rangs suivants, tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig. à tous les 2 rangs, 2 fois (72 m.). Continuer de tri. droit au point de côtes, 4 env., 2 end., jusqu'à ce que l'emmanchure mesure 3½ pces de hauteur totale. Biaiser les épaules en rabattant 8 m. au commencement des 4 rangs suivants et 7 m. au commencement des 2 rangs suivants. Rabattre les 26 m. restant sur l'aig. pour le décolleté du dos.

Devant droit: Monter 53 m. Tri. comme le dos jusqu'à l'emmanchure (46 m.).

Emmanchure: Rabattre 5 m. 1 fois, tri. 2 ens. à tous les 2 rangs, 3 fois (38 m.). Continuer de tri. droit au point de côtes jusqu'à ce que l'emmanchure mesure 3 pces de hauteur totale. Puis du côté de l'ouverture rabattre 9 m. 1 fois, 4 m. 1 fois, tri. 2 ens. à tous les 2 rangs, 2 fois. Lorsque l'emmanchure mesure 3½ pces de hauteur totale biaiser l'épaule en rabattant 8 m. 2 fois et 7 m. 1 fois.

Tri. le côté gauche de la même manière.

Manches: Monter 46 m. Tri. ¾ pce au point de côtes 4 env., 2 end. *Rang suivant* (côté endroit de l'ouvrage), * 4 env., 1 end., 1 jeté, 1 end., reprendre de * et terminer 4 env. *Rang suivant*, * 4 end., 3 env., reprendre de * et terminer 4 end. *Rang suivant*, * 4 env., 3 end., reprendre de * et terminer 4 env. Reprendre ces 2 rangs jusqu'à ce que la manche mesure 6 pces de hauteur totale. Rabattre 4 m. au commencement des 2 rangs suivants. Tri. 2 ens. à chaque extrémité de l'aig. à tous

LES tricoteuses seront soulagées d'apprendre que la laine sera abondante l'hiver prochain sur les tablettes des magasins. Les gris, le beige et le brun sont déjà arrivés et les couleurs suivront. Celles-ci ne seront pas aussi nombreuses que les autres années mais un fabricant nous assure qu'elles ne donneront pas de soucis.

Si les Allemands ont autrefois détenu le monopole de la bonne teinturerie, c'est maintenant chose du passé, et nos chimistes américains et canadiens sont plus que jamais à la hauteur. De ce temps-ci, ils s'efforcent de remplacer par des produits abondants ceux dont ils se servaient auparavant et qui, présentement, doivent servir à l'effort de guerre. Ils ont eu et se sont donné beaucoup de mal, mais ils ont réussi et quand ils nous offrent aujourd'hui une couleur, on peut l'employer sans craindre un désastre. Les exceptions sont assez rares pour rester des exceptions.

Les stocks de laine sont plus que suffisants et quand la laine se fait rare ou que les quotités tardent à arriver dans une région c'est le manque de main-d'oeuvre qui est à blâmer. Quelquefois aussi l'encombrement des moyens de transport. Enfin c'est une consolation de pouvoir affronter l'hiver qui s'en vient avec la certitude d'avoir des lainages bien chauds à mettre entre le froid et nous.

les 2 rangs et en même temps lâcher la m. au centre des 3 m. tricotées à l'end., jusqu'à ce que la manche mesure 7½ pces de hauteur totale. Puis rabattre les m. restant sur l'aig. et lâcher chaque m. au centre des dernières côtes à l'end. Détricoter les m. lâchées rang par rang, jusqu'aux jetés après la bande au point de côtes.

Autour de l'encolure crocheter un ourlet pour insérer un ruban.

Bonnet

Monter 95 m. Tri. 1½ pce au point du patron comme le bas du gilet. *Rang suivant* lâcher la m. au centre des côtes endroit (82 m.). Détricoter chaque m. lâchée rang par rang. *Rang suivant,* * 4 env., 2 end., reprendre de * et terminer 4 env. *Rang suivant,* * 4 end., 2 env., reprendre de * et terminer 4 end. Reprendre ces 2 rangs pendant 4 pces. *Rang suivant,* tri. à l'end. *Rang suivant,* tri. ens. toutes les 7ème et 8ème m. à l'end. *Rang suivant,* tri. à l'end. *Rang suivant,* tri. ens. toutes les 6ème et 7ème m. à l'end. Continuer de diminuer de cette manière à tous les 2 rangs, jusqu'à 22 m. sur l'aig. Tri. 2 ens. end. à travers tout le rang suivant. Briser la laine, passer à travers les m. et nouer solidement. Coudre le bonnet à l'arrière sur une longueur de 2¾ pces. Replier le bord au point du patron sur le bonnet et crocheter 3 rangs b. s. au bas du bonnet.

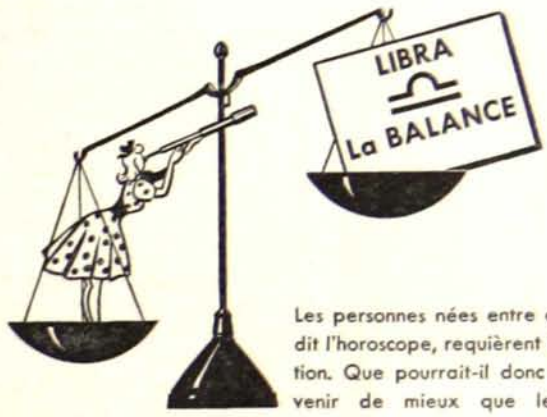
Moufles

Monter 60 m. Tri. 2½ pces au point du patron comme le bas du gilet. *Au rang suivant* lâcher la m. au centre des côtes à l'endroit. Détricoter les m. lâchées rang par rang (52 m.). Tri. au point de côtes 4 env., 2 end., pendant 2½ pces. *Rang suivant,* * tri. 2 ens. env., 2 env. 2 end., reprendre de * et terminer 2 ens. env., 2 env. *Rang suivant,* * 3 end., 2 env., reprendre de * et terminer 3 end. *Rang suivant,* * 2 ens. env., 1 env., 2 end., reprendre de * et terminer 2 ens. env., 1 env. *Rang suivant,* * 2 end., 2 env., reprendre de * et terminer 2 end. *Rang suivant,* * 2 ens. env., 2 end., reprendre de * et terminer 2 ens. env. *Rang suivant,* tri. 2 ens. à travers tout le rang. Briser la laine, passer à travers les m. et nouer solidement.

Bas

Monter 46 m. sur 2 aig. No 11. Tri. 3 pces au point de côtes 4 env., 2 end. *Rang suivant,* tri. les 11 premières m., tourner et tri. ces 11 m. et les 11 dernières m. du rang. Glisser les 24 m. du centre sur 2 aig. pour le dessus du pied. Tri. au point jersey les 22 m. du talon pendant 1 pce. Sur le dernier rang tri. à l'env. tourner le talon: 11 env., 2 ens., tourner, 1 m. glissée, 4 end., 1 m. glissée, 1 end., P M G P, tourner, 1 m. glissée, 5 env., 2 ens., tourner, 1 m. glissée, 6 end., 1 m. glissée, 1 end., P M G P. Continuer de tri. 1 m. de plus à tous les rangs jusqu'à ce que toutes les m. soient tricotées. Relever 10 m. sur un côté du talon, glisser les m. du dessus du pied sur une aig. et tri. au point de côtes, relever 10 m. sur l'autre côté du talon et tri. la moitié des m. du talon. *Au tour suivant:* 1ère aig. du talon, tri. end. jusqu'aux 3 dernières m., 2 ens., 1 end. 2ème aig., tri. au point de côtes. 3ème aig. du talon, 1 end., 1 m. glissée, 1 end., P M G P, tri. end. les m. restant sur l'aig. Tri. 1 tour sans diminuer. Reprendre ces 2 tours jusqu'à 46 m. sur les aig. Tri. droit jusqu'à ce que le pied mesure 3½ pces de longueur totale. *Au tour suivant:* 1ère aig. du talon, tri. end. jusqu'aux 3 dernières m., 2 ens., 1 end. 2ème aig., 1 end., 1 m. glissée, 1 end. P M G P, tri. end. jusqu'aux 3 dernières m., 2 ens., 1 end., 3ème aig. du talon, 1 end., 1 m. glissée, 1 end. P M G P, tri. end. les m. restant sur l'aig. Tri. 1 tour à l'end. Reprendre ces 2 tours jusqu'à 10 m. sur les aig. Finir en tissant les m.

ÊTES-VOUS NÉ ENTRE
le 24 septembre et le 22 octobre?



Les personnes nées entre ces dates, dit l'horoscope, requièrent équilibration. Que pourrait-il donc leur convenir de mieux que le parfait équilibre des tabacs dont sont faites les Sweet Caps?

C'est pour cela que vous fumez les Cigarettes

SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

Les MÉNAGÈRES CANADIENNES choisissent de délicieux desserts

Les mères et les épouses canadiennes donnent leur appui à la campagne nationale de saine alimentation en observant les règlements alimentaires officiels du Canada afin de faire des Canadiens un peuple plein de santé.

Un bon dîner ou un bon lunch n'est pas complet sans un dessert délicieux, appétissant. Les bonnes cuisinières, toujours à l'affût de nouveaux plats à servir à leurs familles, savent que les délicieuses cossetardes et poudings préparées avec la fécule de maïs Canada, pure, de haute qualité, sont la réponse à un problème qui se pose fréquemment. Ils sont un excellent moyen de servir le lait et les oeufs si nécessaires à notre bien-être.

Et—si vous les servez avec du sirop Crown Brand, ils seront d'autant plus appréciés.

FÉCULE DE MAÏS CANADA

Un des célèbres produits de THE CANADA STARCH COMPANY Limited

GRATIS! Un livre de recettes commode—Demandez la brochure gratuite "Recettes Economiques" qui contient plusieurs recettes d'emploi indiqué aujourd'hui. Envoyez une carte postale au dos de laquelle vous aurez inscrit votre nom, votre adresse et les mots "Recettes Economiques" au Service de l'Economie Domestique de la Compagnie Canada Starch, Département 3R, casier postal 129, Montréal, Qué.

JOLIES PARURES
faciles à faire

(Illustration, copie du patron McCall No 770A)

Il est facile de faire des collets et poignets en points de fagot avec du galon plié en biais — vous pouvez réussir comme un expert.

Les galons pliés en biais Priscilla et Utility vous sont offerts dans un choix de couleurs garanties ne pas changer — ils vous rendront la couture facile et économique.

• PRISCILLA •
et
• UTILITY •
GALONS PLIES EN BIAIS

l'entendit derrière elle qui l'interrogeait avec cet accent qu'elle avait tant aimé à lui entendre:

— Qu'avez-vous, miss Lilian? Etes-vous souffrante? Vous aurez eu froid dans le jardin.

— Non, fit-elle brièvement, serrant ses lèvres l'une contre l'autre pour mieux retenir les mots qui lui venaient en foule.

Il l'enveloppait de son regard pénétrant; elle ne put en soutenir la question et se détourna pour parler à l'un de ses danseurs... Ah! si Robert avait su quelle souffrance la meurtrissait tandis qu'elle se levait pour valser, répondant par un petit sourire plein de fièvre aux paroles de son cavalier. — S'il l'avait connue, cette souffrance, il y eût sans doute trouvé matière à de nouvelles études!

Plus d'une fois, durant la soirée, elle rencontra ses yeux qui l'observaient toujours avec une expression qui la remuait toute, une expression triste. Mais, obstinément, elle tournait la tête ne voulant point le voir.

Oh! comme c'était un bienheureux hasard qu'il partit le lendemain même pour Genève, de très bonne heure! Quand il reviendrait, elle serait plus forte pour cacher la révolte douloureuse qu'il excitait en elle. Soigneusement, elle veillerait sur elle-même, afin de lui enlever la pensée qu'il n'était pas un indifférent pour elle. Et puis, si le rôle lui semblait trop difficile à jouer, elle partirait, voilà tout!

— Oui, je partirai! Mais comment ferai-je pour l'oublier? murmura-t-elle passionnément quand elle fut enfin seule dans sa chambre, et des larmes, les premières, inondèrent son visage.

Elle s'endormit, lasse de pleurer. Quand elle ouvrit les yeux, le lendemain, il lui restait seulement l'impression vague que, le soir précédent, elle avait éprouvé un violent chagrin; trop vite, elle se rappela... La journée commençait si belle qu'aussitôt habillée elle s'enfuit dehors, pensant bien qu'elle ne rencontrerait personne à cette heure matinale; elle voulait retrouver dans les allées solitaires à travers lesquelles, la veille encore, elle marchait si joyeuse, quelque chose de son rêve fini. Tout de suite, elle se dirigea vers la terrasse allongée au bord du lac où, si souvent, ils avaient causé.

Elle s'assit là,. songeuse, le coeur meurtri, insouciante des minutes qui s'écoulaient... Un pas broyant le sable de l'allée lui fit relever la tête, et un désir de fuir l'ébranla tout entière en reconnaissant Robert. Etait-ce le hasard qui l'amenait, ou bien savait-il qu'elle était là?... Alors que lui voulait-il?

Elle n'eut pas un geste pour lui tendre la main et resta immobile, le coeur frémissant:

— Est-ce que réellement vous me laisserez ainsi partir pour Genève, sans une parole d'adieu, avec la pensée que vous êtes irritée contre moi et que vous êtes résolue à ne point me dire pourquoi?... Qu'est-il arrivé?... Ne sommes-nous plus amis?

Il avait dans la voix ces notes profondes qui avaient eu si grand empire sur elle, mais qui demeurèrent sans effet, tant le souvenir des paroles d'Isabelle était encore brûlant dans sa pensée. Et le cri de tout son être jaillit de son âme franche, emportée dans un irrésistible élan qui bouleversait d'un seul coup toutes ses résolutions de silence:

— Pourquoi m'interrogez-vous? Est-ce encore une scène de votre roman que vous préparez?... Dans ce cas, prévenez-moi afin que je joue mieux mon personnage!

— Votre personnage?... De quel roman parlez-vous?... Qu'y a-t-il?

— De celui auquel vous travaillez! Pourquoi feindre de ne pas me comprendre? poursuivit-elle ardemment... Oh! je sais qu'il y a des femmes qui seraient très orgueilleuses d'avoir été pour vous un... type à étudier... Moi pas!... Je ne puis accepter l'idée que depuis deux mois vous prenez soin de noter mes sentiments, mes idées, mes impressions... que sais-je encore?... afin d'en faire des documents, comme l'on dit, pour vos livres; que vous causiez avec moi dans ce seul but, que... Ah! j'aurais mille fois mieux aimé vous entendre me dire franchement ce que vous attendiez de moi... Au moins, vous ne m'auriez pas prise en traître... Je ne vous aurais permis de voir que ce qu'il m'était indifférent de laisser connaître! Je me serais tenue en garde contre votre curiosité... Vous m'avez trompée... C'est mal, bien mal!

Elle s'arrêta net; des larmes faisaient trembler sa voix, et elle ne voulait pas pleurer devant lui. Obstinément, elle considérait un massif d'héliotropes à ses côtés; pour lui dérober son visage, elle se pencha et cueillit une des branches parfumées. Elle ne vit pas qu'il était devenu très pâle et qu'un pli d'amertume douloureuse soulignait sa bouche.

— Alors vous pensez, dit-il après quelques secondes de silence, que je ne me suis pas comporté envers vous comme un honnête homme?... Vous êtes dure, très dure... C'est Mme de Vianne, n'est-il pas vrai, qui a pris soin de vous édifier de la sorte au sujet de mes intentions?... J'aurais dû prévoir qu'elle ne vous emmenait pas sans motif, hier soir, et vous retenir, vous garder...

— Afin de pouvoir continuer votre étude sans être troublé! acheva-t-elle avec une vivacité douloureuse, froissant entre ses doigts tremblants la petite branche d'héliotrope.

— Alors vous partagez l'opinion de Mme de Vianne en ce qui me concerne?... Vous croyez que, par pure curiosité de dilettante, je prenais plaisir à causer avec vous, je souhaitais vous quitter le moins possible, je m'intéressais à tout ce qui vous touchait? Dites, répondez-moi..., je vous en prie, Lilian.

Elle frissonna à ce nom de Lilian qu'il venait soudain de lui donner. Il eût parlé ainsi dans un salon de l'hôtel que, peut-être, elle lui eût répondu hautaine et se fût dérobée; mais, dans ce parc solitaire, inondé d'une pure clarté matinale, l'idée ne l'effleura même pas de n'être pas entièrement sincère.

— Oui, j'ai cru tout ce que vous dites, fit-elle les yeux perdus vers les lointains bleus du lac.

Sans s'en apercevoir, elle avait parlé au passé; on eût dit que les paroles d'Isabelle avaient tout à coup perdu pour elle de leur valeur. Elle écoutait seulement Robert debout devant elle et qui maintenant poursuivait, du même accent qui la dominait:

— Ecoutez ma confession, Lilian et tenez-m'en compte, puisque vous aimez tant la franchise. Mme de Vianne vous a dit vrai... Je suis venu à Vevey pour travailler, pour observer, en quête de caractères originaux... Elle vous a dit vrai encore en vous apprenant que, dès notre première rencontre, — en wagon, vous souvenez-vous? — j'avais entrevu en vous l'incarnation même du type de jeune fille qui me paraissait le plus charmant... Pour cette raison d'abord, en effet, j'ai désiré me rapprocher de vous...

Il s'arrêta, et le vol bourdonnant des abeilles arriva très fort aux oreilles de Lilian, dont l'âme même écoutait, apaisée soudain et envahie par un calme délicieux...

— Puis, pour un autre motif, Lilian, j'ai ensuite continué à vous rechercher sans cesse... Cela, Mme de Vianne ne vous l'a pas dit; et c'était pourtant la seule vérité qu'elle eût désormais à vous révéler... En apprenant à vous connaître, Lilian, j'avais appris à vous aimer...

— A m'aimer! mon Dieu!

— Est-ce que vous ne voulez pas me le permettre? dit-il d'un accent bas qui monta vers elle comme une prière.

Et aussi simplement, aussi ardemment que l'eût pu faire l'homme le plus dénué de mérites aux yeux d'une femme, il poursuivit:

— Je sais bien que je suis d'une extrême audace en vous parlant ainsi...; que je ne possède rien de ce qui peut plaire à une enfant comme vous, et pourtant je n'ai pas le courage de me taire... Lilian, avez-vous confiance en moi, maintenant, pleine et entière confiance?

Elle inclina la tête, incapable de parler. Elle ne sentait plus que le rayonnement du regard qu'il attachait sur elle; et toute sa vie semblait immobilisée dans l'impression d'une douceur exquise qu'éveillait en elle ce regard. Il y eut entre eux un imperceptible silence ainsi que dans les moments où les âmes se recueillent; puis Robert continua d'une voix qui tremblait:

— Lilian, avez-vous assez grande confiance en moi pour devenir ma femme?

Il regardait, suppliant, la jeune fille qui l'écoutait enveloppée par un souffle d'allégresse infinie... L'avait-elle bien compris?... Etait-il possible qu'il voulût faire sa femme d'une petite fille comme elle, qu'il l'aimât autant qu'elle l'aimait en dépit des réflexions méchantes d'Isabelle, oubliées maintenant comme un mauvais rêve?

— Mon enfant chérie, murmura-t-il, emprisonnant les mains effilées dans les siennes, vous ai-je trop demandé?... Pourquoi ne répondez-vous pas?

— Parce que j'ai trop de joie dans le coeur, fit-elle levant enfin sur lui ses larges prunelles sombres que des larmes soudaines voilaient. Elle éprouvait une si intense impression de bonheur que cette impression même en devenait douloureuse.

— Lilian, je voudrais entendre vos lèvres chères dire que vous consentez à vivre auprès de moi toujours...

Elle répéta, employant les mots mêmes du rituel anglais:

— Oui, toujours, dans la joie et dans la peine!

— Enfin!!! dit-il. Est-il donc vrai que je puisse dire enfin de vous, *ma* Lilian?

A cet instant, dans son souvenir passait la vision de cette fin d'après-midi, en mai, où Isabelle de Vianne l'avait engagé à partir pour Vevey. Etait-il possible que l'écrivain sceptique, le pessimiste qui écoutait alors la jeune femme, fût le même homme qui se sentait en ce moment au coeur une joie de rêve, parce qu'une enfant venait de prononcer pour lui la promesse d'éternel amour.

Il ne se rappela jamais combien s'étaient écoulées de ces minutes inoubliables quand, brutalement, l'idée lui revint qu'il allait partir.

Le temps avait marché depuis qu'il était auprès de Lilian. Il fit un mouvement et elle devina sa pensée au coup d'oeil qu'il jeta vers le lac, sur le sillage d'un vapeur.

— Mon Dieu, j'avais oublié!... Est-ce qu'il est déjà l'heure du départ?

Ainsi qu'une réponse, à ce moment même tintait la cloche de l'hôtel, celle qui chaque matin avertissait les voyageurs prêts à s'éloigner. Il s'était levé; elle aussi, devenue très blanche, et une plainte lui échappa.

— Oh! pourquoi me laissez-vous?... Si vous vous éloignez, il me semble que nous ne nous retrouverons plus... Ne vous en allez pas.

Il hésita, ayant lui aussi la tentation profonde de rester, de ne point abandonner le trésor qu'il possédait enfin, de ne pas quitter sa jeune fiancée avant d'avoir entendu lady Evans lui promettre aussi que Lilian deviendrait sienne.

Mais l'impossibilité de manquer à la parole donnée à Genève lui apparut en même temps.

— Je suis attendu, ma Lilian, et il est trop tard maintenant pour que je puisse me dégager de ma promesse... Mais je serai bien vite de retour... Vous comprenez, dites-le-moi, que ce m'est un très dur sacrifice de vous quitter au moment même où je vous ai enfin conquise... J'ai peur que vous ne m'échappiez si je vous abandonne à vous-même!

Elle secoua la tête avec un rayonnant sourire.

— Vous avez peur de cela vraiment?... Oui, je comprends qu'il faut que vous partiez; mais... je voudrais être déjà au moment de votre retour!...

Il reprit la petite main tout imprégnée d'un parfum d'héliotrope; une lumière nouvelle éclairait son visage pensif et lui donnait un caractère inattendu de jeunesse.

— Dès mon arrivée à Genève, reprit-il doucement, je vais écrire à lady Evans pour lui dire quel bien j'ai acquis ce matin et recevoir d'elle, au plus vite, l'assurance que vous êtes bien à moi, mon enfant chérie.

Machinalement, ils s'étaient rapprochés de l'hôtel dont ils distinguaient maintenant, entre les massifs, la majestueuse stature; sous la véranda, plusieurs silhouettes se montraient; mais sur cette terrasse abritée par la voûte verdoyante des arbres, ils étaient encore bien l'un à l'autre; et ces minutes de solitude semblaient si exquises à Robert, qu'il eût voulu n'en voir jamais la dernière... Quoi que l'avenir lui réservât, il ne pourrait en oublier l'infinie douceur...

Quand, une demi-heure plus tard, le vapeur passa au pied de la terrasse, Robert aperçut, dans le sombre encadrement des arbres, une mince forme claire, couronnée de cheveux blonds dont le soleil faisait une auréole; et ce fut la dernière vision qu'il emporta. Lilian resta penchée sur la balustrade de pierre jusqu'au moment où le bateau ne fut plus qu'un point blanc, pareil à ceux que formaient, sur l'eau bleue, les oiseaux qui voletaient à la surface du lac.

Alors, elle revint vers l'hôtel. A cette heure, elle pouvait, sans scrupule, pénétrer dans l'appartement de lady Evans et tout lui dire. Lady Evans était à son bureau, écrivant. A la vue de la jeune fille, elle repoussa le buvard ouvert devant elle, et sourit:

— Comme vous venez tard me trouver, aujourd'hui, enfant... Quelle longue promenade aviez-vous donc entreprise?... Je pensais que vous m'oubliiez...

— Tante, chère tante, pardonnez-moi... Tant de choses se sont passées ce matin, et je suis si heureuse!

Lady Evans regarda la belle et fraîche créature qui se tenait droite devant elle, une rayonnante clarté de soleil baignant sa tête blonde.

— Vous êtes si heureuse que cela, chérie? Que vous est-il arrivé?

La voix jeune s'éleva soudain presque grave.

— M. Noris m'a demandé d'être sa femme...

— Sa femme interrompit lady Evans, avec un tel accent que Lilian la regarda surprise, — un accent indéfinissable, rempli de tristesse ou de joie, elle n'eût pas su le dire.

— Et vous lui avez répondu?

— Que je lui donnais toute ma vie..., fit-elle du même ton.

— Votre vie!... Lilian, vous aimez M. Noris?

— Je l'aime comme je ne croyais pas que l'on pût aimer, dit-elle simplement, et son regard bleu, si clair, sembla venir de très loin, du fond même de son âme.

Lady Evans passa la main sur son front, avec l'air de vouloir chasser une pensée importune. — Mais ses beaux traits sévères ne reprirent point leur habituelle expression de calme.

— Pourquoi M. Noris ne m'a-t-il pas parlé avant de vous adresser sa demande?... Etant Français, il eût dû se conformer aux usages de son pays...

— Mais je suis Anglaise, moi!... Tante, j'étais tellement heureuse, ne troublez point mon bonheur, je vous en supplie.

Elle s'était agenouillée devant lady Evans dans une attitude de prière caressante. Lady Evans abaissa sur elle un regard d'inexprimable tendresse, quoique son visage restât pensif, altéré par un souci.

— Mon enfant, personne plus que moi ne souhaite votre mariage! mais... tout cela est bien soudain... Vous connaissez si peu M. Noris.

— Si peu!... chère tante, voici deux mois que nous nous voyons chaque jour!

— Oui... vous avez raison... Et pourtant, les uns pour les autres, nous ne sommes, en réalité, que des étrangers.

Et si bas que Lilian devina plutôt qu'elle n'entendit ces paroles, elle acheva:

— Je prévoyais bien ce qui arrive, c'était fatal... Lui ou un autre...

Elle se tut quelques secondes, puis reprit doucement:

— Dites-moi comment M. Noris a été amené à faire de vous sa fiancée?

Assise aux pieds de lady Evans, Lilian se prit à raconter. Sa tante l'écoutait, la tête un peu penchée en avant, le visage plus pâle encore que de coutume. Et quand la jeune fille se tut:

(S.V.P., lisez a lsuite en page 64)

Le coton mouliné
Anchor
Couleurs Solides
de Clark

donne à la lingerie une belle apparence et une longue durée.
Un produit des fabricants des fameux fils à coudre 6 brins CHAIN de COATS et ANCHOR de CLARK.

The Canadian Spool Cotton Company

Abonnez-vous à la REVUE MODERNE et assurez-vous de la recevoir à domicile tous les mois.

HÂTONS LA VICTOIRE

CHACUN SON ARME

Voici, dans l'histoire du monde, la première guerre où tous les fronts se confondent, où le front militaire rejoint le front économique, l'un soutenant l'autre, l'un continuant l'autre, jusqu'au jour de la paix. Chacun a son arme. Pour l'un, c'est le fusil; pour l'autre, c'est l'argent; pour le troisième, c'est le travail.

Entre soldats et civils, sans doute y a-t-il la différence du sacrifice au simple renoncement; mais le renoncement du civil est aussi nécessaire, aussi essentiel à la victoire que le sacrifice du combattant. Chacun, donc, a son arme. Pour nous, de l'arrière, l'arme la plus puissante est une Obligation de la Victoire. Manions-la, cette arme, avec toute la vigueur dont nous sommes capables et méritons, nous aussi, les bienfaits de la paix.

Vous aurez bientôt l'avantage d'acheter des

OBLIGATIONS de la VICTOIRE

VOUS SEREZ FIÈRE DES MARINADES QUE VOUS FEREZ VOUS-MÊME

. . . AVEC CES RECETTES FACILES DE KEEN

VOUS aimerez faire des marinades. A cette époque de l'année, l'odeur des marinades qui bouillonnent sur le poêle fait apprécier le foyer davantage. Reprenez cette ancienne coutume, et faites vos propres marinades, en suivant ces recettes simples. Tout le monde aime les bonnes marinades, et vous serez fière des bocaux que vous aurez remplis des marinades ci-dessous—faites avec de la Moutarde Keen pure et renommée dans le monde entier.

Marinades à la Moutarde avec Sauce

2 pintes de petits oignons
3 pintes de concombres verts
1 chou-fleur
2 piments verts

Epluchez les oignons, coupez les concombres comme vous le désirez, cassez le chou-fleur en fleurettes et coupez les piments en filaments. Faites tremper toute une nuit dans une saumure faible (1 tasse de sel pour 8 tasses d'eau). Egouttez le lendemain matin. Faites tremper deux heures dans une pinte de vinaigre et suffisamment d'eau pour couvrir les légumes, puis amenez-les juste au-dessous du point d'ébullition dans le vinaigre dilué. Egouttez.

Sauce Moutarde

6 tasses de sucre granulé
1 ½ tasse de farine
½ tasse de moutarde
3 pintes de vinaigre
5 cuillerées à soupe de curcuma
1 once de graines de céleri
⅛ cuillerée à thé de cayenne

Mélangez le tout et faites cuire jusqu'à consistance épaisse et uniforme. Mettez les légumes égouttés dans la sauce moutarde et faites réchauffer à fond ou faites bouillir une minute. Mettez dans des bocaux en verre.

Fèves Marinées

Prenez 4 pintes de fèves vertes, lavez-les, enlevez les fils, coupez-les en morceaux et faites-les bouillir dans de l'eau salée jusqu'à ce qu'elles soient tendres; égouttez bien et faites une sauce avec

3 tasses de sucre
½ tasse ou moins de moutarde
1 cuillerée à soupe de curcuma
½ tasse de farine
1 cuillerée à soupe de graines de céleri
3 tasses de vinaigre de vin blanc

Faites bouillir jusqu'à ce que la sauce soit liée, versez sur les fèves, mélangez bien et mettez en bocaux. Les fèves jaunes sont préférables.

GRATIS
28 ÉTIQUETTES GOMMÉES
POUR VOS BOCAUX

Ecrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal, pour recevoir gratis un dépliant illustré contenant 11 recettes essayées et 28 étiquettes gommées pour vos bocaux de marinades.

F28T

MOUTARDE Doublement Surfine KEEN

Boutons et Vers à Tête Noire

Soulagés par cet Onguent Médicinal

Que vous soyez en costume de bain ou en robe de soirée, vous serez beaucoup embarrassée par les affections de la peau et les irritations sur les épaules, le dos, ainsi que sur le visage.

Pourquoi ne pas faire quelque chose pour enrayer cette condition—quelque chose qui vaut la peine. L'Onguent du Dr. Chase est un produit médicinal sur lequel vous pouvez vous fier pour clairer les troubles de la peau de cette sorte ainsi que les démangeaisons et l'eczéma.

Les mères qui sont accoutumées d'employer l'Onguent du Dr. Chase pour la peau du bébé et pour l'eczéma le trouve plaisamment doux et calmant et bientôt elles prennent l'habitude de l'employer elles mêmes pour les affections de leur peau. 60cts. la boîte. Bocal Economique, contenant cinq fois autant, $2.00.

L'Onguent Dr. Chase

CUISINE ET

par BRIGITTE

LE rationnement sera moins douloureux si la maîtresse de maison y pense longuement en préparant ses menus et évite soigneusement d'en parler une fois à table. La nature humaine est ainsi faite que la résignation enlève l'appétit et que le plat le plus réussi perd de son charme, et sa saveur, la minute qu'il devient mesure d'urgence. Donc ménageons, mais sans le dire.

Un spaghetti italien, par exemple, avec sa sauce bien assaisonnée qui comprend légumes et viande, fera durer les précieux coupons. Quand la viande est servie avec une sauce blanche, au gratin, il en faut moins. Après quelques économies bien conduites, on peut de temps en temps servir le bon rôti habituel sans craindre la disette.

Quand on veut regarder honnêtement cette question du rationnement, on s'aperçoit qu'il protège bien plus qu'il fait mal. Les seules gens qui ont vraiment à en souffrir sont ceux qui, ayant beaucoup de temps et d'argent, pouvaient à loisir faire le tour des magasins et rafler tout ce qui leur tombait sous la main.

Les gérants d'épiceries, par exemple, en ont de bonnes à raconter à ce sujet. Si vous leur en parlez, ils vous assurent que les soldats les plus braves ne sauraient monter à l'attaque plus résolument que les femmes qui prennent d'assaut les caisses de pots de confitures à mesure qu'on les amène de l'entrepôt. Comme cran, on ne fait pas mieux... ni pire.

Naturellement, comme à cause de la guerre, les stocks ne sont pas aussi abondants que d'habitude, ces achats beaucoup plus considérables qu'à l'ordinaire basculent ce qui reste d'équilibre entre l'offre et la demande.

Une demi-livre de beurre par personne, par semaine, ce n'est pas abondant, mais c'est un confort tout de même d'être à peu près certaine de la trouver, cette demi-livre, quand on en a besoin. Les travailleuses qui, l'hiver dernier, arrivant au magasin après leur journée faite se faisaient dire, jour après jour, qu'il aurait du beurre à dix heures du matin le lendemain et que la quantité disponible serait épuisée en quelques minutes pourraient aider les autres femmes à ne pas prendre le rationnement au tragique en racontant leur expérience.

A y bien songer, nos privations ne sont pas sérieuses. Si nous avons certains effets en portions congrues seulement, il y a encore moyen de les étirer avec toutes les bonnes choses que nous avons en abondance. Savez-vous, par exemple, que les confitures ou les conserves de bleuets dont les rangées sur vos tablettes ne sont peut-être pas aussi nombreuses que vous l'auriez voulu, vous pouvez les doubler en employant un peu de pommes sèches avec la confiture quand vous faites pâtés ou poudings. C'est encore meilleur qu'à l'ordinaire parce que les pommes épaississent le délicieux sirop bleu. Essayez.

Oeufs coolies

1 oignon tranché
¼ tasse beurre (ou graisse)
2 tasses d'épinards cuits
2 tasses de riz cuit
1 tasse de fromage râpé
5 oeufs pochés
Sel et poivre

Faire revenir l'oignon tranché dans le beurre ou le saindoux jusqu'à ce qu'il soit tendre. Ajouter les épinards, le riz et le fromage. Assaisonner au goût. Brasser avec une fourchette jusqu'à ce que le fromage soit fondu et le mélange bien chaud. Servir dans des cocottes individuelles. Mettre au four le temps de pocher les oeufs. Mettre un oeuf sur chaque portion et servir sans délai.

Pâté de viande à la Hambourg

Pâte comme pour des petits pains chauds

Remplissage:

¾ livre viande de boeuf haché
½ tasse de jus de tomate
½ tasse de pois verts
6 petites carottes
3 grosses patates coupées en dés
5 petits oignons
3 c. à thé de sel

Placer les carottes, pois et patates en dés dans un chaudron. Ajouter le jus de tomate, couvrir. Amener au point d'ébullition et laisser mijoter dix minutes. Graisser un plat qui va au four. Couvrir le fond avec la moitié de la viande, assaisonner avec la moitié du sel. Ajouter la moitié des légumes, ensuite le reste de la viande, puis le reste des légumes, jus compris et le sel. Il faut que le plat soit assez profond pour que le jus ne renverse pas en bouillant. Couvrir avec la pâte, aplatie pour prendre la forme du plat, et dans laquelle il faut tailler des trous. Mettre 50 minutes dans un four à 375 degrés F. (Il y en a pour 6 personnes).

RATIONS

Spaghetti italien

1 oignon tranché mince
1 c. à soupe de piment vert haché
¼ lb de champignons tranchés
½ lb boeuf haché
1½ c. à soupe de graisse ou de saindoux
1 boîte de tomate
½ lb de spaghetti
½ c. à thé de sel

Faire revenir dans la graisse l'oignon, le piment, les champignons et la viande jusqu'à ce que le tout soit délicatement bruni. Ajouter les tomates et le sel, cuire 20 minutes. Cuire le spaghetti dans de l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre (ça prendra une dizaine de minutes). Egoutter. Dresser sur un grand plat chaud, verser la sauce par-dessus et saupoudrer de fromage râpé.

Chaussons de légumes

1¾ tasse de farine
3½ c. à thé de poudre à pâte
2 oeufs
½ tasse de lait
½ tasse de carottes cuites (coupées en dés)
¼ tasse de pois cuits
¼ tasse de fèves Lima cuites
1 c. à soupe de persil haché
2 c. à soupe de graisse fondue
1 c. à thé de sel
Pincée de poivre

Mêler et sasser la farine, le sel, le poivre et la poudre à pâte. Battre les oeufs et le lait, les ajouter aux ingrédients secs et battre de nouveau. Ajouter les carottes, pois, fèves, persil et graisse fondue et bien mélanger. Laisser tomber par cuillerées à soupe dans de la friture bien chaude et cuire jusqu'à ce que ce soit bien doré.

Egoutter sur un papier brun. Servir chaud avec une sauce au fromage.

Roulé de viande

2 tasses de viande hachée
1 oignon
½ tasse de sauce ou bouillon
1 c. à soupe de graisse (de rôti si possible)
Fines herbes, sel et poivre

De la pâte à petits pains chauds, préparée selon votre recette favorite. Faire revenir dans la graisse l'oignon haché fin, ajouter la viande, le bouillon et les condiments. Laisser refroidir.

Abaisser la pâte à petits pains en un grand rectangle. Etendre dessus la viande préparée. Rouler comme un gâteau roulé et cuire dans un four d'abord chaud, et ensuite modéré. La cuisson sera plus ou moins longue selon qu'on aura employé de la viande cuite ou crue.

Pain de viande

½ lb de boeuf cru
½ lb de porc
1 oeuf
2 c. à soupe de graisse
1 tasse de pain
½ lb de veau cru
¼ lb. jambon
1 oignon
1 c. à soupe de persil haché
1 c. à thé d'épices mélangées
Sel, poivre, bouillon

Passer la viande au hache-viande. Faire revenir l'oignon dans la graisse, l'ajouter à la viande ainsi que le céleri coupé en dés, le persil, les épices, l'oeuf battu et le pain trempé dans de l'eau bouillante et égoutté. Bien mélanger. Verser dans un moule graissé ou mieux encore, garni de bardes de lard. Décorer de bardes de lard et de feuilles de laurier si on peut se les procurer. Cuire dans un four modérément chaud, 2 heures ou 2 heures et demie. Arroser d'un peu de bouillon et recouvrir si la viande se dessèche trop pendant la cuisson. Laisser refroidir avant de démouler si le plat doit se manger froid.

UN PEU DE JAMBON... BEAUCOUP DE SAVEUR

PLUS PROFITABLE AVEC LA 'MAGIC'!

Grâce à la 'MAGIC' 1 tasse de restes de jambon sert 6 personnes

JAMBON EN CASSEROLE AVEC Délices au Fromage

1½ tasse blé d'Inde cuit, égoutté
4 c. à soupe graisse de jambon ou de bacon
6 c. à soupe farine
Sel et poivre au goût
1 tasse jambon cuit coupé en cubes
3 tasses de lait
½ c. à thé moutarde en poudre

Sautez légèrement le blé d'Inde dans la graisse; ajoutez farine, chauffez et brassez. Ajoutez assaisonnements, jambon et lait. Cuisez jusqu'à épaississement. Versez dans casserole graissée et disposez les Délices au Fromage sur le dessus. Faites cuire à four chaud (450°F.) 15 minutes.

1 tasse farine
2 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
¼ c. à thé sel
2 c. à soupe shortening
½ tasse lait
½ à ¾ tasse fromage râpé

Tamisez farine, poudre à pâte et sel. Incorporez shortening. Ajoutez lait pour faire une pâte molle. Renversez la pâte sur planche enfarinée, la manipulant le moins possible. Roulez à ¼ pouce d'épaisseur et saupoudrez de fromage. Roulez comme gâteau à la gelée et coupez en tranches de 1 pouce.

MOINS d'une livre de jambon et, cependant, cette merveilleuse recette vous permet d'obtenir 6 portions d'un mets que vous pourrez servir même à vos invités!

Toutefois, c'est la Poudre à Pâte 'MAGIC' qui assure une pâte riche, tendre et légère. Pure, saine et toujours *fiable*, la 'Magic' vous évite les non-réussites et le gaspillage coûteux.

Sauvegardez vos aliments précieux! Suivez l'exemple des autorités en art culinaire —employez toujours la Poudre à Pâte 'Magic' . . . c'est un produit qui a subi l'épreuve du temps.

FABRICATION CANADIENNE

Quatre Visages

LA REPONSE, POUR CHACUN —PAR ELIZABETH ARDEN

✡ Un des Plans Efficaces d'Elizabeth Arden est exactement ce qu'il faut à votre peau—normale, sèche, huileuse ou vilaine.

Ces préparations essentielles ont été soigneusement étudiées pour embellir la peau le plus possible dans le minimum de temps. Avec le Plan Efficace approprié, vous pouvez simplifier et systématiser le soin de votre peau.

1 ***Peau Normale***

Crème nettoyante Ardena, Tonique Ardena pour la Peau, Crème Velva Ardena, Crème Orange pour la Peau, Masque Crème Velva, Crème de Jour "All-Day".

2 ***Peau Sèche***

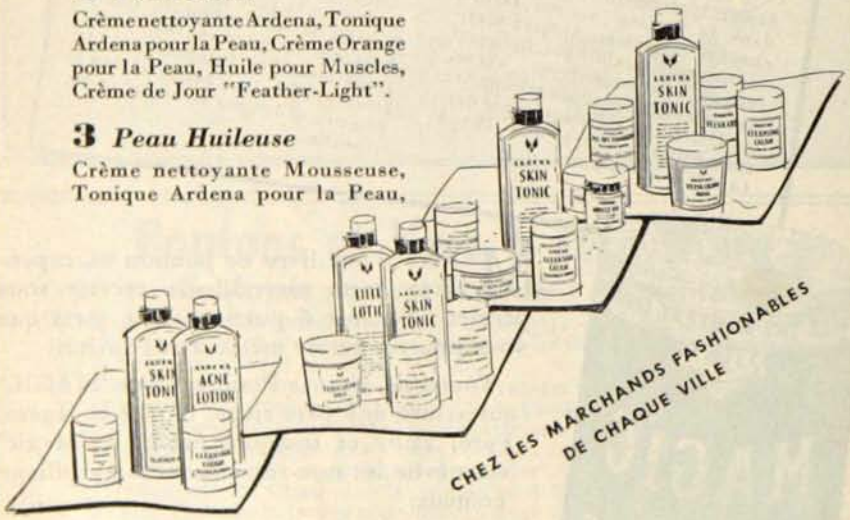
Crème nettoyante Ardena, Tonique Ardena pour la Peau, Crème Orange pour la Peau, Huile pour Muscles, Crème de Jour "Feather-Light".

3 ***Peau Huileuse***

Crème nettoyante Mousseuse, Tonique Ardena pour la Peau, Masque Crème Velva, Crème Astringente, Lotion Lille.

4 ***Peau Vilaine***

Crème nettoyante Ardena, Tonique Ardena pour la Peau, Crème Huit Heures, Lotion anti-acné.



CHEZ LES MARCHANDS FASHIONABLES DE CHAQUE VILLE

Elizabeth Arden

LA BELLE *et son masque*

par MADELEINE CARON

UNE invitation à la dernière minute peut faire tellement plaisir... ou causer un vif désappointement selon qu'une femme se sent en beauté ou non. Ou plus précisément selon qu'elle sait ou qu'elle ignore comment, en quelques minutes, se faire belle pour plusieurs heures. Car il y a une beauté sur commande. Le truc est assez récent et pas tellement connu. C'est dommage parce qu'il rend de grands services quand on sait s'en servir à bon escient.

Les inventeurs modernes du procédé ont-ils pensé que les acteurs des temps anciens se servaient d'un masque pour se donner le visage de leur choix? Plus tard, vers le quatorzième siècle, les femmes ont porté un masque pour protéger leur teint et, vers le seizième siècle, les dames de qualité ne se montraient pas en public sans leur masque. — Un peu comme la femme moderne qui ne se montre pas sans avoir au préalable fardé ses lèvres. — En tous cas, le traitement spécial qui va donner quelques heures d'éclat à un teint fatigué, on l'a d'abord appelé masque.

Les premiers masques de beauté se faisaient avec des glaises aromatisées qui nettoyaient et tonifiaient la peau, peut-être à la façon d'un cataplasme. Le traitement est d'ailleurs vieux comme la coquetterie. Ses critiques prétendent qu'au moment où il durcit, le masque tend à accentuer les rides au lieu de les effacer. Ses partisans, qui, naturellement, ont amélioré la recette des anciens, soutiennent qu'au contraire un traitement du genre raffermit la peau et rajeunit un visage en tenant les muscles en place durant un certain temps. En tous cas, quand les masques modernes durcissent, ils sont juste assez rigides pour garder à la face les lignes reposées qu'on lui a fait prendre au moment de l'application.

Les règlements de guerre en arrêtant la fabrication de certains produits de beauté, ont porté un rude coup aux masques proprement dits, qouiqu'il y en ait encore sur le marché. Seulement, depuis quelque temps déjà, et en prenant le masque de beauté comme point de départ, les maisons de cosmétiques en sont venues à offrir des crèmes qui atteignent merveilleusement ce but de donner un éclat, au moins passager, à un teint qui l'a perdu.

Les noms varient d'une firme à l'autre mais les produits sont généralement de deux sortes. Un traitement léger à faire juste avant une sortie et qui va roser le teint pour quatre ou cinq heures. Un autre plus durable, exécuté une couple de fois par semaine, vise par sa répétition à intervalles réguliers à donner une certaine permanence au résultat. Ce dernier traitement est préparé à l'intention des personnes fatiguées ou un peu moins jeunes. Ils ont pour but avoué d'activer la circulation du sang.

Après tout, c'est le sang qui est le meilleur nettoyeur et, en venant à fleur de peau, il donne une impression de jeunesse. A doses répétées, il est fort possible que le bien soit durable.

Toutefois l'agent qui va amener une circulation plus active agit peut-être à la façon d'un irritant et toujours, quand on emploie un de ces enduits, il faut suivre à la lettre et religieusement les instructions qui l'accompagnent.

Ainsi, on prévient de ne pas appliquer la crème de ce genre près des yeux, d'éviter les yeux d'au moins un pouce. Questionné, un fabricant affirme que rien dans son produit n'est nuisible aux yeux. Mais il prédit que l'oubli des précautions causera une cuisson pénible. Et ça se comprend. Dès l'application une peau s'enflamme, même si elle n'est pas sensible, Ça pique! Cette sensation dure assez que le coût en est relativement élevé. De prime abord, ils sont chers, c'est vrai; mais, si on compte le prix pour de bon, il revient à quelques sous l'application. Les vendeuses peuvent d'ailleurs donner à la cliente le nombre approximatif de traitements que fournit un pot. Cela donne une idée plus juste du coût réel, et aussi de la quantité à employer chaque fois. *On découvre* souvent alors, que la parcimonie est la meilleure politique de beauté.

Quant à celles qui croient vraiment ne pas pouvoir se payer un pot de masque, tout n'est pas perdu. Un masque, fameux partout dans le monde, est à base de levure. On peut s'en préparer un équivalent modeste — sans le coloris et le parfum de l'original, mais efficace tout de même — en délayant un carré de levure avec de l'eau fraîche pour en faire une crème épaisse que l'on étend sur le visage et le cou. S'il en reste un peu, faites-en profiter vos pauvres mains toutes brunes à la fin de l'été. Reposez-vous pendant que sèche l'enduit — une vingtaine de minutes et enlevez avec de l'eau tiède.

longtemps, la rougeur plusieurs heures. C'est ce qui fait le teint animé.

* * *

Quelquefois, le miraculeux cosmétique a un arôme et une couleur appétissantes. Tel ce masque à base de fraises, paraît-il. Un autre est juste frais. Un autre encore, qui séduit par sa couleur tendrement rosée, se délaie, un traitement à la fois, à même les ingrédients fournis. Le chimiste qui l'a inventé prétend que c'est là le seul moyen de donner à la peau le bain d'oxygène qui, selon lui, est le meilleur tonique. Enfin il y en a, et des meilleurs, qui ressemblent... à de la cire à plancher, et pas de la bonne. Mais le teint qu'ils réussissent est une merveille!

Surtout, il ne faut pas se passer des bienfaits de ce genre de produits parce

Une chose qu'il ne faut pas oublier, quand on offre un traitement à son visage, c'est ce jaloux de cou. Donnez-lui aussi sa juste part de la crème ou ce sera tant pis pous vous. Il se vengera en étant plus jaune que jamais et ce sera d'autant plus laid avec un visage frais.

Et puis, surtout: suivez à la lettre les conseils du fabricant!

Barbara Golding, favorite de la société, en plus de ses études universitaires sur les questions sociales, travaille à la section d'imprimerie des chantiers de Vancouver. Barbara a le teint clair et elle préserve sa fraîche beauté en se donnant chaque jour — un Cocktail Woodbury. "Je préfère le Savon Woodbury", dit-elle, "parce qu'il m'assure une peau lisse et douce."

Une Exquise Débutante Aide à la Main-d'Oeuvre

...et conserve la fraîcheur et la féminité de son teint grâce au Cocktail Facial Woodbury

1. "Réhabiliter nos miséreux est aussi un travail de guerre", dit Barbara. Des soins de la peau elle dit: "Quand la suie ternit mon teint, j'ai recours au Savon Woodbury."

2. "Une mousse parfumée de Savon Woodbury — et ma peau perd cet aspect terne. La riche mousse emporte toute poussière. Je rince à l'eau froide et mon teint reprend son éclat."

3. A la section des plans, Barbara vend des timbres de guerre. Sa beauté attire les acheteurs. Un lénitif rare *ajoute* à la douceur de son savon préféré—Woodbury.

4. Fait pour la peau, Woodbury nettoie en douceur, déblaie les pores. N'irrite pas la peau la plus tendre. Pour la "Peau Douce au Toucher" achetez Woodbury aujourd'hui! 10¢

SECONDEZ VOS SOLDATS — ACHETEZ BONS ET TIMBRES DE GUERRE

(Fabrication Canadienne)

Soulagement et Confort
dans les CAS D'URGENCE

Quand vous avez souvent des coupures, égratignures, brûlures, meurtrissures, etc., à soigner, il est bon d'avoir sous la main un pot de Gelée de Pétrole 'Vaseline'. Aujourd'hui, la marque 'Vaseline' est une garantie de pureté et de qualité tout comme elle l'a été depuis trois générations.

Faite par Chesebrough Manufacturing Co., Cons'd.

Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

POUR TOUX, RHUMES, BRONCHITES
SIROP MATHIEU
TOUJOURS LE FAVORI

Bouffées de chaleur
malaises ou étourdissements soulagés avec
LAMBLY
POUDRE CONTRE LE MAL DE TETE
12

Mal au coeur en avion ?
Les nausées, les étourdissements, le mal de coeur peuvent être empêchés ou soulagés par

Mothersill's
contre le mal de mer

Pour améliorer,
vue, débarrasser lunettes, *grandir*, maigrir, *devenir fort*, rester jeune, soulager rhumatisme, etc., culture physique, psychologie, etc. Envoyez 10c. LOADSTONE, 166 DeMontigny, Montréal.

COEUR DE SCEPTIQUE

(Suite de la page 57)

— Je crois, en effet, que M. Noris vous aime, mon enfant; et j'espère que vous serez sa femme, oui, je l'espère, dit-elle, baisant le front de Lilian.

On eût dit qu'elle gardait cependant un doute secret sur la réalisation de l'espoir que formulaient ses lèvres. Mais elle ne prononça plus un mot qui pût troubler l'enfant.

V

Aucune inquiétude sérieuse n'avait agité le coeur de Lilian pendant sa conversation avec lady Evans. Et pourtant, dans l'après-midi du même jour, quand elle fut seule, quand elle eut laissé partir, pour Montreux, lady Evans, attendue par une amie souffrante, une sorte d'angoisse, tout irraisonnée, l'envahit peu à peu au souvenir de l'étrange attitude de sa tante... Si Robert eût été là auprès d'elle, cette impression se fût vite évanouie sans doute; elle eût, de nouveau, éprouvé la confiance que rien ne pouvait plus maintenant la séparer de lui, ni Isabelle ni personne au monde.

Mais il était parti au moment même où il venait de lui donner une joie qu'elle n'eût pas osé rêver, et qui la laissait étourdie comme d'un songe délicieux qu'elle avait la crainte instinctive de voir se dissiper.

Elle n'avait pas voulu accompagner lady Evans à Montreux, justement parce qu'elle redoutait tout ce qui pourrait la distraire de ce bonheur infini dont elle avait l'âme remplie. Mais maintenant, assise songeuse dans sa chambre, incapable, ce jour-là, d'une occupation suivie, elle regrettait presque d'être restée seule, obsédée par le souvenir du regard dont sa tante l'avait enveloppée en l'embrassant, une demi-heure plus tôt, au moment de sortir, un regard triste, tendre, tourmenté, qui, brusquement, avait réveillé dans son esprit tous les détails de sa conversation du matin avec lady Evans.

Si elle était ainsi troublée de ce regard, c'est qu'elle ne l'apercevait point pour la première fois dans les yeux de sa tante. En certaines circonstances déjà, l'année précédente, quand il avait été question d'un mariage pour elle, Lilian l'avait déjà surpris plein d'une sorte de pitié émue; et, obscure, fugitive, elle avait eu l'intuition vague qu'on lui cachait quelque chose la concernant, un secret pénible, semblait-il. Lequel?

— Y aurait-il vraiment une raison qui pût m'empêcher de l'épouser, *lui*? songea-t-elle soudain avec une précision qui la fit tressaillir toute. Est-ce donc là ce que pensait tante Katie en m'écoutant ce matin?...

Puis elle se prit à sourire de cette crainte absurde, et ses yeux tombèrent sur un petit portrait de sa mère, qui ne quittait jamais la place d'honneur dans sa chambre. Quelle expression mélancolique avait ce beau visage dont elle eût pu dessiner de mémoire chacun des traits tant elle l'avait de fois contemplé!... Quels chagrins avaient donc accablé cette jeune femme pour donner à sa bouche ce quelque chose d'infiniment triste, pour voiler de la sorte le regard de ses yeux bleu sombre, pareils à ceux de Lilian, pour l'emporter enfin de la vie, toute brisée, alors que, jeune fille, elle avait été si joyeuse?... Cela, Lilian le savait bien; sa vieille Bessy lui avait souvent parlé de sa mère...

Maintenant, avec une perspicacité anxieuse, elle s'efforçait de se souvenir des plus petits détails du passé, de nouveau envahie par l'idée poignante que lady Evans avait peut-être un motif grave de croire difficile son mariage avec Robert. Et cette pensée lui était si douloureuse qu'elle se remit à chercher dans sa mémoire les plus lointains incidents de sa vie comme pour se prouver à elle-même, par l'évidence des faits, qu'elle n'avait rien à redouter.

Alors, peu à peu, elle se rappela mille choses oubliées, des images qui sommeillaient dans son souvenir depuis des années; surtout, en cette minute, une vision surgissait: sa mère, très pâle, étendue sur un divan les paupières closes, des larmes sur les joues amaigries et répétant des mots qui s'étaient gravés inoubliables dans sa mémoire d'enfant: "*Il* m'a fait trop souffrir, je suis trop faible, je ne puis plus supporter cela..."

Il? Quel était celui que la jeune femme désignait ainsi?... Lilian eut un léger frémissement. S'agissait-il donc de son père?... De lui, elle n'entendait jamais prononcer le nom... Depuis sa petite enfance, elle était habituée à prier chaque jour pour lui; mais elle ne savait rien de ce qu'il avait été et, instinctivement, elle n'adressait jamais une question sur son compte. Elle avait peu à peu compris qu'il n'avait point rendu sa mère heureuse, que même la vie commune leur avait été impossible... Etait-ce donc lui qui, aujourd'hui, allait venir briser le bonheur de l'enfant, après avoir jadis détruit celui de la mère?

Quelle folie! Pourquoi supposait-elle de semblables choses? Une soif pourtant lui venait d'être rassurée entièrement, d'entendre quelqu'un lui dire que son inquiétude était pur enfantillage... Mais à qui s'adresser, qui interroger pour recevoir l'assurance qu'elle souhaitait si ardemment?... Questionner lady Evans, il n'y fallait pas songer; elle ne permettrait pas qu'on lui parlât jamais du passé qui semblait lui avoir laissé de très douloureux souvenirs. Le nom de Bessy traversa l'esprit de Lilian; ce n'était pas une servante pour elle que cette vieille femme dévouée qui l'avait vue tout enfant, qui avait tant aimé sa mère, ne la quittant point jusqu'à la dernière heure... Vivement, elle se leva pour l'appeler; puis un battement de coeur la prit, le même qu'elle eût éprouvé à remuer des choses sacrées dont l'attouchement pouvait être mortel... Elle regarda la pendule et se dit:

— Quand cinq heures sonneront, je ferai venir Bessy.

Et elle resta debout, immobile devant la fenêtre, les yeux fixés sur la brume bleuâtre qui limitait l'horizon;

Le tintement clair de la pendule résonnant dans la chambre la fit tressaillir. Mais elle n'hésita plus, et appela, entr'ouvrant la porte?

— Bessy, Bessy!

La vieille femme, qui travaillait dans la pièce voisine, releva les yeux et un sourire éclaira sa bonne figure calme à la vue de la jeune fille:

— Qu'y a-t-il, *my child*?

— Bessy, voulez-vous venir faire quelques points à la dentelle de ma robe?

— Tout de suite, lady Lilian, dit Bessy. Elle était tellement habituée à n'avoir d'autre volonté que celle de Lilian qu'elle déposa immédiatement son ouvrage et suivit la jeune fille. Sur ses genoux, elle prit la robe de mousseline soyeuse étendue sur le lit et se mit à coudre.

Lilian la regardait; son coeur battait si follement qu'elle hésitait à parler, ayant peur du frémissement qu'aurait sa voix. Puis soudain, elle s'assit près de la vieille femme, ainsi qu'elle le faisait quand elle était toute petite, et demanda:

— Bessy, vous m'avez vue bien jeune, n'est-ce pas?

— Bien jeune, oh oui, ma chère petite fille!

— Alors vous avez connu maman quand elle avait à peu près mon âge aujourd'hui, puisque, à dix-sept ans, elle était mariée... Trouvez-vous vraiment que je lui ressemble?... Tante Katie le dit toujours...

Bessy laissa tomber son ouvrage et contempla le jeune visage levé vers le sien avec une indéfinissable expression.

— En vous regardant, je crois voir votre mère, lady Lilian, dit Bessy, dont la voix tremblait tout à coup.

On aurait dit que, à elle aussi, le passé semblait émouvant à effleurer même d'un mot.

— Oui, mais moi j'ai de la gaieté plein les yeux, sur les lèvres, dans le coeur; et elle, ma pauvre maman, me paraît si triste sur le dernier portrait que je possède d'elle!

Une seconde, elle s'arrêta; puis, ardemment, elle acheva, avec une intonation basse et suppliante:

— Pourquoi était-elle ainsi?... Le savez-vous, ma chère vieille Bessy?

L'aiguille tomba des mains de Bessy et une exclamation lui jaillit des lèvres:

— Comment eût-il pu en être autrement avec tous les chagrins qu'elle a éprouvés, la pauvre créature!... Elle était bien vaillante, mais elle en a eu trop pour sa part!...

Lilian tressaillit, et le silence fut durant une minute si profond dans la chambre qu'elle entendit nettement toute une phrase d'une romance chantée en bas, dans le salon, et le bruit de l'aiguille de Bessy qui courait de nouveau dans l'étoffe soyeuse

— Bessy, pourquoi ne me parlez-vous jamais de mon père?

Un tressaillement secoua la vieille femme si fort que l'aiguille se cassa net entre ses doigts.

— Vous parler de votre père!!! Pourquoi, grand Dieu! mon enfant.

— Parce que je voudrais tant, tant le connaître un peu!

— Le connaître!... A quoi bon? Il faut laisser les morts dormir en paix...

— Et pourtant, Bessy, jamais vous ne refusez de me parler de maman... Seulement, quand il s'agit de mon père, vous ne voulez plus me répondre...

— Je ne le voyais pas beaucoup, lady Lilian.

— Mais assez cependant pour être capable de me dire comment il était...

— Un beau et brillant cavalier, certes, fit Bessy d'un étrange accent, amer et violent.

Instinctivement, Lilian ferma les yeux, ainsi que l'on fait à l'approche d'un coup inévitable. Puis elle se pencha vers la dévouée créature, dont le visage s'était creusé sous la force d'une émotion secrè-

te et lui demanda du même ton très bas:

— Bessy, ma chère Bessy, dites-moi, est-ce à cause de... de *lui* que maman a été si malheureuse?

— Oui, fit la vieille femme frémissante.

Cette brusque évocation du passé la prenait par surprise, ne lui laissant pas la faculté de calculer ses paroles; et les jours d'autrefois se dressaient tout à coup dans son souvenir, l'emportant, dans le mystère de leur résurrection soudaine, jusqu'à lui faire oublier à qui elle parlait. En ce moment, elle ne songeait même plus à la présence de Lilian... Tout haut, elle se rappelait; et, pour elle seule, elle acheva tout à coup, la voix sourde:

— Ah! la pauvre jeune dame, l'a-t-il assez martyrisée, le misérable, en dépit de sa jolie figure et de ses belles manières!... et cependant, pour la tuer, il a fallu qu'il se soit déshonoré!

Un cri étouffé jaillit du coeur même de Lilian, rempli d'une détresse si poignante que Bessy, rappelée à elle-même, la regarda, avec une stupeur des paroles qui lui étaient échappées:

— O lady Lilian!... Qu'ai-je fait! mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous parlé de toutes ces choses!...

— Un jour ou l'autre, j'aurais toujours su, dit faiblement Lilian, faisant un effort pour aspirer l'air qui lui manquait.

— Vous dites que... que mon... père s'est déshonoré... Comment? je veux savoir... N'essayez pas de me rien cacher... Ce serait pire que tout maintenant...

Son jeune visage était devenu d'une blancheur de cire; et le nom de Robert, monté à sa pensée, la fit tressaillir comme une brûlure. Mais Bessy ne remarqua rien, bouleversée par l'émotion et subjuguée par cette soif de tout apprendre qu'elle sentait en Lilian.

— Il jouait, reprit-elle d'une voix basse comme elle eût parlé en rêve, courbée machinalement vers son ouvrage... Il jouait tellement qu'il s'est ruiné! Tout y a passé jusqu'à son dernier penny... Puis la fortune de Madame a eu le même sort que la sienne. Et, malgré cela, il a voulu continuer à jouer...

— Alors?... questionna Lilian, l'accent impératif, les yeux agrandis, brûlants de fièvre.

— Alors... ô ma petite fille! pourquoi m'interrogez-vous?... Alors sont venues les heures terribles... Il n'avait plus d'argent... Il s'est mis à s'en procurer par... tous les moyens, et, pour finir, il a fait de fausses signatures. Un jour, tout s'est découvert... les tribunaux s'en sont mêlés et...

— Et il a été condamné, acheva Lilian avec l'impression que tout croulait autour d'elle.

— Oui, il a été durement condamné, fit Bessy courbant encore sa tête blanche.

Lilian serra l'une contre l'autre ses deux mains d'un geste d'infinie souffrance et interrogea une dernière fois, d'une voix sans timbre, le regard rempli d'épouvante:

— Où est-*il* maintenant?...

— Il est mort il y a bientôt six ans... Déjà, depuis longtemps, sa pauvre femme avait fini de souffrir, et vous étiez auprès de lady Evans.

— Ainsi, tout le monde, en Angleterre, connaît cette horrible histoire, tous ceux que je vois savent ou peuvent apprendre qui je suis...

Elle s'interrompit, incapable de continuer. Elle avait la sensation que, vers elle, montait un flot d'humiliation, où elle allait s'abîmer sans espoir, emportée loin de Robert Noris qu'elle ne reverrait plus jamais, jamais!

— Ne croyez pas, Lilian, ma chère petite enfant, que l'on se souvienne encore de ces tristes événements... Il y a des années qu'ils se sont passés... Et puis vous portez le nom de votre tante! finit Bessy, dont le visage était inondé de larmes.

— Oui, c'est vrai, dit Lilian frissonnante... Jusqu'ici j'avais toujours cru que tante Katie me l'avait fait prendre par affection, mais maintenant je comprends... je comprends tout!

Oh oui! elle comprenait, la pauvre enfant, pourquoi, le matin même, lady Evans était devenue pensive en apprenant la demande de Robert Noris... Et un besoin fou l'envahissait de se débattre, de se révolter contre le malheur qui la saisissait à l'heure où elle était le plus heureuse, de se répéter à elle-même jusqu'au moment où elle en serait convaincue, qu'elle avait fait un rêve affreux ou que Bessy s'était trompée.

Pourtant elle gardait un calme effrayant, droite devant la vieille Bessy qui la considérait d'un air de détresse, et elle dit seulement d'une voix plaintive:

— Laissez-moi maintenant...

— O lady Lilian, pourquoi ai-je parlé?... Pourquoi m'avez-vous interrogée ainsi tout à coup?...

— Un jour ou l'autre, j'aurais toujours su, Bessy, répéta-t-elle encore. Laissez-moi... Je veux être seule!

Et son accent était tout ensemble si absolu et si douloureux que, lentement, la pauvre femme sortit sans oser ajouter un mot.

Lilian l'avait regardée partir, rassemblant toute sa force pour ne point trahir la souffrance qui l'écrasait. Mais, quand elle fut seule, elle tomba épuisée sur un fauteuil, cacha son visage dans ses mains et un gémissement sourd lui échappa.

Ainsi il ne l'avait pas trompée, cet obscur pressentiment qui l'avait poussée à questionner Bessy... Maintenant que l'entière clarté s'était faite, elle se rappelait mille incidents, des mots qui, jadis, étaient tombés, dépourvus de sens, dans son oreille et dont, à cette heure, elle ne saisissait que trop la signification... Chaque minute qui s'écoulait apportait à son souvenir une nouvelle preuve de la véracité de Bessy. Vainement, désormais, elle eût voulu douter... Ah! pourquoi, pourquoi avait-elle entendu l'affreuse révélation qui la séparait irrévocablement de Robert Noris!... Sans hésitation, sans pitié pour elle-même, elle jugeait qu'elle ne pouvait plus se considérer comme sa fiancée. Il avait voulu faire sa femme de la nièce de lady Evans, de la descendante d'une vieille famille honorée et respectée; mais non de la fille d'un homme publiquement flétri... Toute union entre eux était devenue impossible, impossible, impossible!...

Un frisson l'ébranla tout entière à la seule idée qu'il pourrait apprendre la vérité... Oh! cela, elle n'aurait pas la force de le supporter; de voir rejaillir sur elle quelque chose du mépris qu'il éprouverait pour... son père... N'était-il pas aussi fier qu'elle-même, — qu'elle avait été du moins! — Elle se souvenait bien, tout à coup, en quels termes elle l'avait entendu un jour parler d'un homme qui avait lâchement failli... A tout prix, il fallait qu'il continuât d'ignorer le cruel secret... La première, elle devait amener entre eux une rupture désormais inévitable... Mieux valait n'importe quelle souffrance plutôt que celle de le voir se détourner d'elle. Partir, il fallait partir avant qu'il revînt; car s'il l'interrogeait, elle serait incapable de se dérober à la double question

FAITES DURER VOTRE RATION DE VIANDE

43-6F

La riche saveur de boeuf de **BOVRIL** améliore tous les plats préparés avec de la viande, tels que pâtés, pots-au-feu ou pains moulés, en employant moins de viande et un peu de **BOVRIL.**

Relève délectablement le macaroni et le spaghetti.

Fait de nourrissants et appétissants sandwichs, étendu légèrement; délicieux sur des rôties chaudes, beurrées.

BOVRIL se vend aussi en CUBES de Bouillon commodes, pour ajouter du piquant aux soupes, sauces, pots-au-feu ou réchauffés.

Employez le **BOVRIL** Liquide pour les sandwichs.

BOVRIL "AIDE" la RATION

22

SAINE ALIMENTATION
JUSTE RÉPARTITION DU SALAIRE
SAGE ÉCONOMIE

Tel est le credo de tout homme, marié ou célibataire, qui compte sur lui-même et veut réussir dans la vie. Nos deux brochures gratuites: "Savoir dépenser pour mieux vivre" et "La santé par les aliments" vous y aideront.

THE Dominion Life ASSURANCE COMPANY

Fondée en 1889

1405, rue Peel, MONTRÉAL

PAUL BABY, *Gérant provincial* — ÉMILE DAOUST, A. J. PINARD, *Gérants adjoints*

Je dois chercher quelque chose d'AVANTAGEUX quand j'achète des VITAMINES

DEUX GENRES de Comprimés de Vitamines

Comprimés de Vitamines A et D, marque ONE-A-DAY; 30 comprimés (provision d'un mois) 45c; 90 comprimés, $1.00; 180 comprimés, $1.80.

Comprimés de Vitamine B-Composée, marque ONE-A-DAY: 30 comprimés (provision d'un mois) $1.35 — 90 comprimés, $3.25.

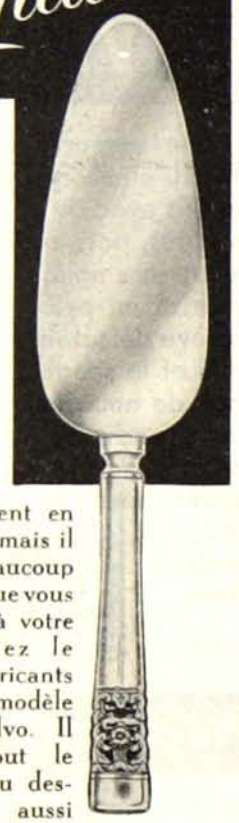
Fabriqués par Miles Laboratories

● Quand vous achetez des capsules ou des comprimés de vitamines, lisez les étiquettes. Voyez combien d'unités de vitamines il y a dans chaque comprimé; et combien de comprimés vous devez prendre par jour.

Les Comprimés de Vitamines marque ONE-A-DAY sont les plus avantageux. Ils contiennent beaucoup d'unités de vitamines—vous prenez seulement un comprimé par jour.

C'est pourquoi je choisis les COMPRIMES DE VITAMINES Marque ONE-A-DAY

"Coronation"



UN DESSIN COMMUNITY

Silvo vous aide à prendre soin de vos trésors d'argenterie qui ne peuvent plus être remplacés aujourd'hui.

●

Accordez à votre précieuse argenterie un soin tout particulier. Vous l'avez présentement en votre possession, mais il peut s'écouler beaucoup de temps avant que vous puissiez ajouter à votre collection. Suivez le conseil des fabricants de ce gracieux modèle et employez Silvo. Il fait ressortir tout le lustre éclatant du dessin et le fait aussi merveilleusement que si c'était par magie.

S23F

SILVO
POLI LIQUIDE
POUR ARGENTERIE

NE TAILLEZ PAS LES CORS

EMPLOYEZ
EMPLÂTRES ANTICORS BAUER & BLACK
BLUE-JAY

VOUS POUVEZ FAIRE BEAUCOUP D'ARGENT

de très belles primes ou 30% en argent vous seront donnés GRATUITEMENT pour la vente de $5.00 de cartes de Noël et Bonne Année demandez une boîte de cartes et notre catalogue gratis. Adressez
Allen Nouveautés, St-Zacharie, Qué.

Crème Orientale
GOURAUD

La Crème employée par les grandes vedettes de la scène et de l'écran. Votre glace vous montrera ses effets bienfaisants. 7
Blanc, Chair, Rachel, Sun-Tan

de ses lèvres et de son regard!... Mais quelle raison, quel prétexte donner pour qu'il ne songeât point à la suivre?...

Dans son esprit surexcité, rempli de fièvre, les idées tourbillonnaient; une seule demeurait claire, obsédante et très nette: empêcher Robert d'apprendre la vérité... Tout à coup, un moyen sûr lui apparut de l'éloigner d'elle; et incapable de raisonner, emportée par l'élan d'un irrésistible désespoir, elle écrivit:

"Vous souvenez-vous qu'une fois, — nous étions dans la montagne, — vous m'avez reproché d'être trop fière? Vous aviez raison, je le savais; je le sais plus encore aujourd'hui. Ce matin, je vous ai cru quand vous m'avez dit que vous ne vous intéressiez plus à moi seulement par curiosité... Maintenant je n'ai plus foi et je sens que ma confiance est bien morte. Désormais, quand je vous verrais auprès de moi, je ne pourrais m'empêcher de penser que vous m'observez afin de prendre des notes pour vos romans... Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre... Mieux vaut nous séparer dès maintenant. Une grave et subite raison nous oblige à partir avant votre retour. Il est bien qu'il en soit ainsi... Adieu, pardonnez-moi et oubliez-moi... Je vous jure que j'agis en ce moment comme je crois devoir le faire."

— Est-ce que je vais signer le mensonge que je viens d'écrire pensa-t-elle avec une sorte d'horreur.

Pourtant elle se pencha encore vers la table et traça le nom que, le matin même, il lui donnait: Lilian. Puis elle mit l'adresse. La même crainte affolante l'emportait qu'il en arrivât à la mépriser, s'il savait... Et cette impression était si forte que, fiévreusement, elle sortit de sa chambre pour jeter la lettre dans la boîte de l'hôtel, afin que la distance fût tout de suite établie entre eux. Mais, quand elle revint, cette énergie factice l'avait abandonnée. Anéantie, sans force, elle se jeta sur son lit...

La porte de sa chambre s'ouvrant tout à coup lui fit à peine soulever les paupières. Sur le seuil de la pièce apparaissait lady Evans encore habillée de ses vêtements de sortie. Elle tressaillit à la vue de Lilian étendue toute blanche sur le lit:

— Lilian, chérie, qu'y a-t-il?

L'enfant se redressa et serra ses doigts minces les uns contre les autres. Elle ne pleurait toujours pas; seulement, ses yeux bleus semblaient devenus immenses dans l'altération de son visage souffrant.

— Oh! tante! tante! fit-elle passionnément, je comprends maintenant pourquoi... le mariage dont je vous ai parlé ce matin vous paraissait impossible... Ah! vous aviez raison... trop raison!

— Lilian, mon enfant chérie, que vous est-il arrivé? questionna avidement lady Evans, effrayée de l'accent désolé de cette voix qu'elle avait entendue si joyeuse quelques heures auparavant. Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles de M. Noris?

Lilian se souleva un peu de nouveau sur son oreiller, les yeux perdus dans ceux de lady Evans.

— Non, je ne sais rien de... de *lui*... Mais tantôt, j'étais tourmentée, inquiète parce que j'avais deviné que vous voyiez un obstacle à... mon bonheur. Alors j'ai questionné Bessy, et, sans le vouloir, la pauvre femme! elle m'a appris toute l'histoire du passé. Oh! tante, c'est horrible!

— Elle vous a appris... Comment a-t-elle osé?

— Qu'importe!... Aujourd'hui ou plus tard, la vérité devait toujours m'être révélée, murmura Lilian du même ton brisé.

Lady Evans la serra contre elle. L'émotion l'étouffait.

— Mon enfant chérie, dit-elle tout bas, ne vous découragez pas ainsi. Tout n'est pas perdu. Si M. Noris vous aime réellement, il songera que vous n'êtes point responsable des actes de votre père, et il les oubliera par tendresse pour vous...

Lilian secoua la tête d'un mouvement de révolte.

— Oh! je ne veux pas qu'il sache la vérité... Je ne le veux pas. Je ne pourrais me résigner à être dédaignée par lui ou épousée par pitié... Et puis, dès qu'il s'agit de questions d'honneur, les hommes n'ont plus le droit d'hésiter... Je ne veux pas mettre à l'épreuve l'affection qu'il a pour moi... Oh! tante, emmenez-moi avant qu'il soit de retour!...

Lady Evans enlaça l'enfant plus étroitement encore; elle sentait qu'à cette heure rien ne pourrait apaiser son infinie détresse.

— Oui, nous partirons, ma bien-aimée... Nous ne verrons M. Noris que quand vous le voudrez. Calmez-vous...

Et, pareils à des baisers de mère, les baisers de lady Evans couvrirent le pauvre petit visage inondé de larmes tout à coup.

VI

Le vapeur filait rapidement vers Vevey, et Robert Noris arpentait le pont, impatient de voir apparaître la petite ville que voilait un brouillard léger.

Il venait d'obtenir, à Genève, un éclatant succès d'orateur. Jamais il ne s'était montré plus original, plus charmeur, plus captivant; jamais sa pensée n'avait été plus haute, soudain dégagée du pessimisme railleur dont elle était d'ordinaire attristée. Un vrai triomphe reconnaissait ses critiques mêmes, triomphe devant lequel il était resté distrait et indifférent, tant l'unique intérêt de son existence était aillleurs concentré.

Rien mieux que cette séparation de quelques jours ne lui eût montré quelle place Lilian occupait maintenant dans sa vie; et lui-même tressaillait en y songeant, tandis que, debout sur le pont, il regardait fuir l'eau mouvante. A n'en pouvoir douter, il savait désormais que ce n'était pas un attrait fugitif qui l'entraînait vers cette enfant.

Telle qu'il la connaissait, il espérait presque la trouver tout à l'heure, sur le quai, pour l'arrivée du vapeur.

— Vevey, Vevey — grand hôtel! Vevey! répéta le capitaine.

Le bateau stoppait. Les yeux chercheurs de Robert coururent sur les groupes qui stationnaient au débarcadère; mais ils n'aperçurent point la silhouette élégante et jeune de Lilian, et ne rencontrèrent point son regard brillant sous le petit chapeau masculin. Rien que des visages étrangers ou indifférents autour de lui; et, à l'imperceptible sensation du froid qu'il en éprouva au coeur, il comprit à quel point il avait espéré la voir dès la première minute de son retour à Vevey.

Il regarda l'heure; le bateau avait du retard. Quand il allait arriver à l'hôtel, elle serait au dîner de table d'hôte et il ne pourrait l'aborder qu'au milieu d'un monde de curieux... Mais enfin il la verrait.

— Lady Evans est encore dans la salle à manger?

Ce fut sa première question, quand il pénétra dans le hall brillamment éclairé.

— Lady Evans?... Mais madame et mademoiselle sont parties, monsieur.

— Parties?... vous dites parties?

— Oui, Monsieur, hier matin même, par le premier train.

Robert, d'un geste machinal, passa la main sur son front avec l'idée qu'il ne comprenait pas les paroles qui lui étaient adressées.

— Elles sont allées en excursion?... Elles vont revenir? insista-t-il.

— Oh! je ne pense pas, monsieur. Lady Evans a dit que l'on pouvait disposer de son appartement et tous les bagages ont été emportés.

Et il ajouta, dominé par cette volonté de savoir qu'il sentait en Robert Noris:

— Ces dames ont, paraît-il, reçu des lettres qui les rappelaient subitement en Angleterre.

Robert eut un léger signe de tête, et une sorte de sourire étrange effleura sa bouche à la pensée qu'il en était à solliciter les renseignements d'un domestique sur sa fiancée. Par un suprême effort de volonté, il parvint à rester absolument maître de lui et dit, la voix presque indifférente et calme:

— Vous aurez l'obligeance de me donner l'adresse actuelle de lady Evans.

— Nous ne l'avons pas, monsieur; lady Evans ne nous l'a pas laissée; et nous avons même ici plusieurs lettres pour elle que nous ne savons où lui renvoyer.

— Des lettres! fit Robert, songeant à celle qu'il avait écrite à lady Evans. Ne l'avait-elle pas vue?

Et d'un accent si impératif que le domestique n'osa répliquer, il ajouta:

— Montrez-moi ces lettres. Il en est une que j'ai adressée de Genève à lady Evans, et j'ai besoin de savoir si elle l'a reçue avant son départ.

L'homme obéit et, parmi les enveloppes qu'il rapportera bientôt, d'un coup d'oeil, Robert distingua celle qui venait de lui... Ainsi lady Evans n'avait pas eu connaissance de la demande qu'il lui adressait!

Un ébranlement secoua ses nerfs; il prit le papier cacheté, et du même ton bref et absolu qui rendait toute observation impossible, il dit au domestique:

— Cette lettre est de moi. Je la ferai parvenir moi-même à lady Evans, dès que je saurai où la lui adresser.

Et d'un pas lent, il monta dans sa chambre.

Lilian partie! tandis qu'il était absent, sans un mot pour lui dire où elle se rendait!... Mais, après tout, était-ce bien sans un mot qu'elle était partie? Dans son appartement, sans doute, il allait trouver un billet d'explication... Comment n'avait-il pas immédiatement pensé à cette probabilité si évidente...

Et il avait bien deviné; au-dessus même des lettres et des journaux arrivés en son absence et amassés sur son bureau, s'étalait une enveloppe sur laquelle une écriture anglaise avait tracé son nom en caractères rapides qu'on eût dits pleins de fièvre: l'écriture de Lilian. Il déchira le cachet et lut... une fois, puis deux, puis une troisième encore, et à demi-voix, il répéta lentement d'un accent monotone et distinct certains mots du billet: "Je n'ai plus confiance... Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre... Mieux vaut nous séparer..."

C'était elle, Lilian, qui avait écrit ces lignes... Mais c'était impossible, impossible!... Il lisait mal! il ne comprenait pas! Il était fou de croire à de semblables paroles!

Et pourtant?... Il reconnaissait bien là son écriture, haute et droite, — moins qu'à l'ordinaire cependant! — sa signature

"Lilian", avec cette seule différence qu'aujourd'hui un trait dur, écrasé, finissait le dernier caractère du nom! Quelqu'un lui avait dicté cette lettre froide et cruelle, la lui avait imposée, mais elle ne l'avait pas pensée, elle qui, trois jours plus tôt, répondait, vibrante d'émotion, à la prière humble et suppliante qu'il lui adressait de devenir sa femme.

Qu'avait-il pu survenir?... Etait-il vrai, ce rappel subit en Angleterre!... Ou bien lady Evans, s'opposant pour un motif quelconque au mariage de Lilian avec lui, avait-elle emmené la jeune fille?... Mais comment croire cela?... Lilian était ferme et loyale autant qu'un homme eût pu l'être. Elle ne se fût pas laissé entraîner ainsi, après sa parole donnée. Alors c'était librement qu'elle était partie?... Quelqu'un avait-il donc entrepris de les séparer, de la lui enlever?... Isabelle, peut-être?

Violemment, il sonna et demanda:

— Mme de Vianne est-elle de retour?

— Non, monsieur, Mme la comtesse de Vianne est encore absente. Elle a seulement annoncé son arrivée pour ce soir ou demain matin.

— Et elle n'est pas revenue à l'hôtel depuis trois jours?

— Non, monsieur, fit encore le domestique, qui, tout en gardant une tenue respectueuse, considérait Robert avec surprise.

— C'est bien, merci. Vous pouvez vous retirer.

Fiévreusement, il se prit à marcher dans sa chambre, l'âme étreinte par le mystère de ce départ. Un fait existait, défiant toute discussion. Lilian lui avait promis de devenir sienne, et le lendemain même, pendant qu'il était absent, elle s'était éloignée après lui avoir rendu sa parole! Pourquoi?... C'était ce pourquoi qui lui torturait l'esprit, surexcitant ses nerfs et sa pensée, devant l'impossibilité d'obtenir une réponse...

Tout d'abord, il avait cru impossible que l'étrange lettre de Lilian fût l'expression de la vérité. Mais, en définitive, pourquoi refusait-il d'admettre l'évidence? Avec sa nature loyale et fière, Lilian avait dû être profondément atteinte par les révélations d'Isabelle. Il avait cru avoir cicatrisé cette blessure; mais leur dernier entretien avait été si court! Comment pouvait-il être certain qu'en écoutant sa prière, elle n'avait pas voulu seulement mettre un baume sur le coup reçu par sa fierté... Si elle l'avait aimé, eût-elle disparu ainsi; n'eût-elle pas oublié sa dignité froissée, elle qui était d'âme si tendre?...

Et la conclusion de l'analyse qu'il poursuivait âprement s'imposait à lui dans sa cruelle évidence. Lilian Evans avait été flattée, dans son orgueil féminin, de l'attention que lui montrait un homme qui n'était pas, à ses yeux, le premier venu: elle ne l'avait pas aimé... Il en eut soudain la pensée décevante. La foi qu'il s'était obstiné à conserver en elle croulait, et son scepticisme des mauvais jours renaissait, reprenant l'oeuvre de destruction.

Ah! toutes les femmes étaient bien pareilles, des êtres pétris de vanité, même celles qui paraissaient les plus franches, même celles qui semblaient posséder des âmes fraîches de petite fille. Et lui qui, par métier, savait cela, qui les avait étudiées et jugées avec une pénétration implacable, il s'était laissé prendre comme le plus naïf et le plus inexpérimenté des hommes.

— Et maintenant, il ne me reste plus qu'à l'oublier, fit-il avec un hautain mouvement d'épaules... Avec du temps et de la volonté, j'y arriverai bien...

Sur sa table de travail, il aperçut, enfermée dans son enveloppe, la lettre qu'il avait écrite à Genève pour lady Evans; et une contraction douloureuse crispa sa bouche. Il prit le papier qui avait enfermé l'expression profonde de tout son espoir, le déchira, en alluma les débris à la flamme tremblante d'une bougie et, au hasard, jeta, dans la nuit, les cendres mortes... Puis il revint vers son bureau... Le travail seul était capable d'engourdir un peu cette âpre douleur qu'il éprouvait; rassemblant toute sa volonté, il s'assit, résolu à écrire; mais c'était son propre coeur qu'il scrutait, l'interrogeant sans pitié, l'obligeant à confesser le découragement, l'amertume affreuse dont il était envahi.

Vainement aussi, il s'efforçait d'oublier Lilian telle qui l'avait connue. Il la revoyait durant les promenades, alors qu'elle marchait auprès de lui de son pas vif, léger comme un vol d'oiseau; il la revoyait, grave et recueillie, dans la petite église de Vevey; puis, dans le salon de l'hôtel, assise à sa place favorite, près d'une fenêtre, sa tête blonde un peu levée vers lui, l'interrogeant de son regard charmant. Mais surtout, avec une ténacité obsédante, il l'apercevait au château des Crêtes, un peu penchée sur la balustrade de la terrasse, une gerbe de fleurs sous ses mains dégantées, la lumière avivant sa fraîcheur éblouissante, ses lèvres chaudes entr'ouvertes sur les dents laiteuses.

Là, dans son bureau, il avait, soigneusement enfermé, les feuillets qui composaient le "livre de Lilian"; et tout à coup, il se leva, prêt à les réduire en cendres comme la lettre. Mais il s'arrêta avec un sourire de suprême ironie...

— Ce serait un crime, murmura-t-il, de brûler des documents si précieux!...

Et il se remit à écrire...

Le lendemain, le domestique, entrant dans sa chambre, l'avertit que Mme de Vianne venait d'arriver. Voir Isabelle?... Il le pouvait maintenant. A quoi bon? Qu'était pour lui Lilian désormais? Toute la nuit n'avait-il pas été dominé par la résolution de respecter la distance qu'elle avait mise entre eux?... Et pourtant quel besoin ardent s'agitait sourdement en lui d'interroger Isabelle au sujet de la jeune fille!

— Je l'aime toujours autant! dit-il à demi-voix, considérant fixement dans la glace son visage altéré par les émotions de la nuit, et je ne songe qu'à acquérir la preuve que sa lettre ne contenait pas la vérité entière!

Avec une impatience nerveuse qu'il ne se dissimulait pas, il attendit l'heure où il lui serait possible de se présenter chez la jeune femme. Chose étrange, on eût dit qu'elle prévoyait cette visite et avait tenu à se montrer à lui, une fois de plus, aussi belle qu'elle savait l'être. Quand il entra, elle était debout devant la cheminée, arrangeant des gerbes de roses, drapée dans une sorte de déshabillé de crêpe de Chine jaune pâle; une ceinture byzantine retenait à demi les plis souples autour de la taille, et les bras admirables se dégageaient de l'ampleur des manches ourlées de fines broderies.

Mais si elle avait espéré charmer ainsi Robert, elle dut être bien trompée dans son attente. Il ne parut point remarquer l'éclatante beauté de la jeune femme et serra d'un geste distrait, tout en s'informant de son voyage, la main qu'elle lui tendait.

— Il a été excellent, je vous remercie. Je suis revenue par Lausanne avec les de Moussy; nous avons couché à Beau-Rivage; ce matin, j'ai repris le vapeur, et me voici de nouveau débarquée à Vevey..., où m'attendaient toute sorte de nouvelles intéressantes!...

— Vraiment?

Aussi clairement que s'il eût pénétré dans la pensée même de la jeune femme, Robert savait qu'elle allait lui parler de Lilian.

— Tout d'abord, la disparition de vos... amies Evans.

Elle s'était un peu arrêtée avant de prononcer le mot "amies", et elle l'avait dit ensuite d'une façon dédaigneuse qui en faisait une véritable insolence. Il sentit l'attaque, et sa voix devint brève et froide:

— J'ai, en effet, appris hier soir, en arrivant ici, que lady Evans et sa nièce n'étaient plus à Vevey.

— Et vous avez été surpris, désolé de ce départ?... Voyons, avouez-le! dit-elle, la bouche railleuse et souriante, se renversant un peu dans son fauteuil... Vous m'aviez l'air, en votre qualité d'homme illustre, de vous trouver fort avant dans la faveur de ces dames.

Il dédaigna de relever le propos, et dit lentement:

— J'ai, comme vous le devinez très bien, été fort surpris...

— En vérité?... Eh bien, moi, je ne l'ai pas été du tout!

— Parce que vous étiez au courant des projets de lady Evans?

— Moi?... Mon cher ami, vous rêvez, j'imagine. A quel propos aurais-je reçu les confidences de lady Evans?

— Isabelle, reprit-il, je vous prie de croire que je n'ai nulle intention de vous froisser ou de vous offenser..., mettez le mot qui vous conviendra..., en vous adressant une question; mais j'ai besoin de savoir si, depuis le moment où j'ai quitté Vevey, vous avez parlé, écrit ou fait écrire à miss Lilian ou à lady Evans elle-même.

Une faible rougeur courut sur la peau mate de Mme de Vianne.

— Mon Dieu! quel ton solennel pour peu de chose. Vous faut-il un serment?... Je vous jure que je n'ai ni parlé ni écrit à l'une des deux personnes auxquelles vous vous intéressez si particulièrement... Et maintenant que vous êtes tranquillisé sur ce point, voulez-vous me permettre de vous dire que je suis, sinon offensée, grâce à vos précautions oratoires, du moins peu flattée de voir à quel degré vous redoutez de me voir approcher votre jeune amie... Car j'imagine qu'elle seule vous occupe réellement.

Il regarda la jeune femme bien en face; il devinait en elle, désormais, une ennemie sans pitié...

— Ne pensez-vous pas, Isabelle, que j'aie quelque droit de craindre les entretiens que vous pourriez avoir avec miss Lilian?

Elle se redressa, le bravant d'un sourire insolent:

— Pourquoi?... Parce que, l'autre soir, j'ai eu la charité d'avertir cette petite fille du rôle que vous lui faisiez jouer... Il était temps; elle prenait au sérieux vos attentions et était en passe de croire que...

— Que je l'aimais, n'est-ce pas? Elle ne se trompait pas, Isabelle; il n'y a maintenant personne au monde qui me soit cher comme elle.

VAISSELLE À LAVER
RENVOI BOUCHÉ—
Vite, la GILLETT!

RIEN de plus contrariant qu'un évier débordant d'eau graisseuse et un renvoi bouché. Il est facile pourtant d'éviter cela: il suffit de verser, une fois par semaine, de la Lessive Gillett pure dans le renvoi pour qu'il coule toujours librement.

La Gillett est aussi très utile dans la salle de bain. Elle détache les bols de cabinets—laisse la porcelaine propre et brillante. Aucune saleté ne résiste à la Gillett—elle *simplifie* de plus nombre de travaux de ménage. Achetez-en aujourd'hui!

FABRICATION CANADIENNE

• BROCHURETTE GRATUITE! Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure Gillett gratuite expliquant comment la Gillett simplifie toutes sortes de travaux domestiques.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

PILULES MATERNELLES

CES PILULES augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses troubles périodiques. Les pilules maternelles sont efficaces dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses, trop abondantes ou trop fréquentes chez les femmes et jeunes filles. Etant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., ces bonnes pilules favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille. Demandez à votre médecin de vous prescrire les 100 Pilules Maternelles ou envoyez $2.00 en mandat-poste au Dr JOS. COMTOIS, M. D., St-Barthélémy, P. Q., qui vous les enverra affranchies. 38 jours de traitement. — En vente à Montréal, Pharmacie Laurent, 2610 rue Saint-Jacques et Pharmacie Montréal. A Québec, Pharmacie Brunet et Livernois.

Pour hommes d'affaires
A MONTREAL,
C'est
L'HÔTEL Windsor
J.-Aldéric Raymond, Président.

VOUS FEMMES QU'EFFRAIE
"L'AGE MOYEN"
ET SES
BOUFFÉES DE CHALEUR

Si **vous** — comme tant de femmes âgées de 38 à 52 ans — souffrez de bouffées de chaleur, de sueurs froides, de faiblesse, d'étourdissement, de nervosité, de mélancolie ou d'"irrégularité", commencez à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham **immédiatement.**

Le Composé Pinkham est préparé **spécialement** pour les femmes et est très efficace pour soulager rapidement de cette détresse. Pris régulièrement, il aide à vous donner de la résistance contre ces symptômes. Le Composé Pinkham est aussi un excellent tonique pour l'estomac!

Il a aidé des milliers et des milliers de femmes. Il est aussi efficace pour les jeunes femmes. Procurez-vous-en **aujourd'hui.** Fait au Canada.

Composé végétal
LYDIA E. PINKHAM

Économisez en vous retirant aux
HÔTELS FORD

Taux PAR PERSONNE $1.50 $2.50
PAS PLUS

MODERNES À L'ÉPREUVE DU FEU
CONVENABLEMENT SITUÉS
STATIONNEMENT FACILE
MONTRÉAL · TORONTO
et le
Lord Elgin
à
OTTAWA

Taux PAR PERSONNE $2.50 $3.50
PAS PLUS

Les
hémorroïdes
n'attendent pas

ESSAYEZ CET EFFICACE TRAITEMENT COMBINÉ INTERNE ET EXTERNE DES HÉMORROÏDES

Pour un soulagement rapide de la douleur et de la souffrance causées par la démangeaison et le saignement d'hémorroïdes invisibles ou protubérantes. Action **interne et externe.** Soulage de la douleur et facilite la guérison. Peu importe le nombre d'autres méthodes que vous ayez tentées sans résultat, vous ous devez à vous-même de faire immédiatement un essai **GRATUIT** du Traitement interne et externe des hémorroïdes de Page. Ecrivez AUJOURD'HUI pour obtenir une grande boîte d'essai; cela ne coûte rien. Beaucoup ont trouvé un bienheureux soulagement dans la Méthode Page de traitement interne et externe. Demandez votre boîte d'essai GRATUITE AUJOURD'HUI.
E. R. PAGE CO., Dép. 36K2, TORONTO, Ont.

Et il disait vrai. A cette heure encore, toute son âme appartenait à Lilian. La jeune femme devint très pâle, et une expression cruelle contracta son visage.

En vérité, c'est une si grande passion?... Mon cher Robert, je crois que vous perdez votre temps... Miss Lilian est, ce me semble, une honnête fille!

— Isabelle! fit-il avec un tel accent de colère qu'une seconde elle eut peur du résultat de sa méchanceté.

Mais il se contint, et, hautain, presque menaçant, il continua:

— Une fois pour toutes, je vous avertis que jamais je ne supporterai d'entendre insulter Mlle Evans comme vous vous permettez de le faire, et cela, parce que, le jour où elle le voudra, elle sera ma femme.

Isabelle eut un éclat de rire sec, cinglant; mais, sur ses joues sans couleur, les cils s'agitaient dans un battement éperdu.

— Ainsi vous voilà prêt à épouser miss Lilian?... Rien ne pouvait vraiment lui arriver de meilleur? Si j'avais la moindre vengeance à tirer de vous, mon cher cousin, je pourrais m'estimer satisfaite plus que je n'eusse osé l'espérer... Et il se trouve que votre... fiancée a disparu dès que vous l'avez eu quittée!...

Les yeux étincelants, elle le contemplait, la bouche railleuse et méchante... Elle sentait la curiosité douloureuse de cet homme qu'elle haïssait maintenant autant qu'elle avait été prête à l'aimer. Quand elle avait appris le départ de Lilian, elle avait espéré que le charme serait rompu, et qu'elle pourrait le reconquérir. Maintenant, elle comprenait que Robert Noris s'était irrévocablement éloigné d'elle, que son rêve ambitieux était bien fini; et elle n'éprouvait plus que le seul et affolant désir de le faire souffrir pour se venger de son indifférence dédaigneuse.

Il était debout devant elle, impérieux, irrité, la dominant malgré elle, et il l'interrogeait:

— Vous venez de faire, au sujet de miss Lilian, une allusion dont j'ai le droit de connaître le sens... Vous soupçonnez ou vous n'ignorez pas la cause certaine de son départ?

Elle inclina la tête, tout en jouant avec ses bagues.

— Peut-être suis-je, en effet, un peu plus instruite que vous sur ce sujet... Désirez-vous que je vous donne des éclaircissements?... Tout à l'heure vous paraissiez supposer que j'étais pour quelque chose dans la... fuite de votre fiancée. Cherchez plutôt le motif de cette disparition dans la famille Evans elle-même.

— Parce que? dit-il, devenu si calme en apparence qu'elle tressaillit, secouée d'un besoin furieux de briser cette impassibilité orgueilleuse dans laquelle il s'enveloppait.

— Parce que vous y trouverez le mot de l'énigme que vous cherchez et que je connais, moi!... Je suis curieuse aussi, Robert; plus que vous, car j'ai voulu savoir tout ce qui concernait miss Lilian; je me suis informée à de bonnes sources, en Angleterre... et j'ai obtenu de curieuses révélations sur la famille de miss Lilian et miss Lilian elle-même...

Une seconde, elle s'arrêta, fixant ses yeux ardents sur Robert qui semblait insensible à toutes ses attaques, avide de constater la poignante angoisse qui devait l'étreindre...

— Eh bien! miss Lilian ne s'appelle pas du tout Lilian Evans, mais bien Lilian Vincey... Vous avez eu bien raison, Robert, de venir, en preux chevalier, lui offrir votre nom... Le sien, — son véritable, — n'est point de ceux que l'on aime à porter. Il faut en prendre votre parti, mon beau cousin, le père de miss Lilian, tout noble lord qu'il était, n'a pas hésité à se rendre coupable de faux, et il a été traité par la justice tout comme un simple malfaiteur!... Je...

Elle s'arrêta court devant l'expression terrible qu'avait prise le visage de Robert.

— Quelle infâme calomnie racontez-vous là? fit-il avec une violence qui l'ébranla toute, bouleversant ses nerfs d'une impression faite de peur et de plaisir... M'expliquerez-vous de quel droit vous osez la forger?

— La forger?... Ah çà, Robert, vous devenez parfaitement insolent!... Vous m'interrogez; mais me ferez-vous la grâce de me dire à quel propos j'aurais pris la peine d'inventer une pareille histoire?... Je ne suis pas un romancier, moi!... Si vous ne me croyez pas, allez en Angleterre, dans le comté de Cornouailles. Informez-vous... Et en attendant, songez au départ subit de votre fiancée, au moment même où vous ne pouviez manquer d'apprendre la petite anecdote concernant son père...

Elle s'interrompit, espérant qu'il allait lui répondre. A l'altération profonde de ses traits, elle avait maintenant la certitude qu'il était frappé en plein coeur, ainsi qu'elle l'avait souhaité. Il rencontra ses yeux noirs, splendides, qui l'examinaient, brillant d'une flamme de triomphe, et la voix âpre et méprisante, il lui jeta violemment:

— Quelle femme êtes-vous donc pour vous abaisser à de pareilles vengeances!

— Vous parlez de vengeance?... De quoi voulez-vous que je me venge?... De ce que vous êtes résolu désormais à porter tous vos hommages à la seule miss Lilian? Vous êtes bien fait, mon cousin, et il vous faut renoncer à vos prétentions! Je sais bien que nous autres femmes nous contribuons fort à vous les donner; nous avons l'air de nous laisser prendre au prestige des noms célébrés dans les journaux, mais en réalité...

Il la regardait de ses yeux d'une clairvoyance sans merci; et tout à coup, elle se sentit entièrement pénétrée jusqu'au plus profond de son coeur. Une espèce de colère aveugle lui monta au cerveau à cette idée qu'il devinait aussi aisément que si elle les lui eût dits les mobiles qui la faisaient parler; et, le ton insultant, elle acheva, interrompant sa propre phrase:

— Réellement, miss Lilian avait bien joué son personnage de petite fille naïve et su vous amener là où elle prétendait. Il est vraiment dommage que la hardiesse lui ait manqué au dernier moment et qu'après avoir si bien réussi elle ait jugé à propos de disparaître mystérieusement avec sa tante...

Il ne l'entendait plus... Lilian, fille d'un homme flétri! Lilian, présentée à lui comme une aventurière!... Et brusquement, tandis qu'il songeait cela, l'âme torturée d'angoisse, dans sa pensée, se dressait la vision d'un délicieux visage de jeune fille, illuminé par deux grands yeux clairs et francs, par une bouche d'enfant rieuse. Si un homme lui eût parlé comme Isabelle venait de le faire, il l'eût soufflété et tué. Mais, elle, il n'avait pas même le droit de l'effleurer d'un geste. Il devait résister à cette tentation folle qu'il avait de lui étreindre les poignets jusqu'à les lui briser pour lui faire avouer qu'elle avait menti en insultant Lilian.

— Alors vous prétendez, reprit-il encore, rassemblant toute sa volonté pour se maîtriser, que l'accusation portée par vous contre le père de Mlle Evans est l'entière vérité?

— Le père de miss Vincey, voulez-vous dire? Parfaitement; ne vous ai-je pas dit déjà que je tenais de sources très sûres les petits détails biographiques en question?...

L'accent d'Isabelle était si absolu qu'il ne douta plus cette fois de sa parole. Mais était-il donc possible que Lilian connût la vérité au moment où elle mettait sa main dans celle de l'homme qui avait foi en elle... Etait-il vrai qu'elle se fût enfuie, effrayée par la pensée qu'il pouvait apprendre le secret qu'elle lui avait caché... Il demanda une dernière fois:

— Et maintenant, me direz-vous de qui vous avez reçu les... renseignements que vous venez de me donner?... Vous comprenez qu'ils sont assez graves pour que j'aie le droit de vouloir en connaître l'auteur, afin de le questionner à mon tour...

Elle secoua négativement la tête:

— Pour un homme d'esprit, mon cher ami, vous vous montrez bien naïf... Alors vous supposez que je vais, de l'humeur où vous êtes, vous nommer la personne qui a été assez aimable pour m'instruire? Nullement! Allez, je vous le répète, dans le Cornouailles. Interrogez de droite et de gauche, et vous serez bientôt suffisamment édifié, j'imagine. Ensuite, vous agirez comme bon vous semblera... Et je comprendrai qu'alors, avec vos opinions d'homme moderne sur l'atavisme, vous hésitiez à poursuivre vos projets matrimoniaux.

Il ne lui répondit même pas. Il se leva, ayant la même impression que si d'interminables années s'étaient écoulées depuis le moment où il avait franchi le seuil de ce salon fleuri de roses.

— Je vous remercie, dit-il avec une indescriptible ironie, du grand intérêt que vous avez bien voulu montrer pour mon avenir et que je n'oublierai jamais...

Il la salua profondément. Elle répondit par un léger signe de tête. Comme au début de leur entretien, ses yeux étincelaient sous ses paupières un peu tombantes, et ses petites dents mordaient ses lèvres pourpres, éclairées par un sourire de triomphe.

. . . . . .

Lorsque, quinze jours plus tard, Robert Noris débarqua d'Angleterre, il avait la preuve qu'Isabelle lui avait dit vrai au sujet de Charles Vincey.

VII

Le matin où, quelques jours à peine après son départ de Vevey, Lilian était, selon son désir, arrivée à Ballaigues, elle s'était sentie prise tout de suite de sympathie pour cet humble village de montagne; d'abord parce que Robert Noris l'avait aimé, s'était plu à y venir travailler, lui en avait parlé plusieurs fois; puis parce que le pays lui-même l'avait conquise au premier regard.

Une telle sensation de calme puissant se dégageait de cette solitude abritée, non encaissée, par les cimes du Jura, noires de sapins dont l'odeur parfumait l'air vivifiant!... Elle avait l'impression bizarre de se sentir protégée par ces montagnes mêmes qui semblaient faire bonne garde autour d'elle, la séparer du monde cruel,

empêcher qu'une parole méchante ne vînt l'atteindre, la délivrant de sa crainte obsédante: voir connu de tous, autour d'elle, le pénible secret qui la concernait.

Certes, la colonie anglaise était relativement assez nombreuse à Ballaigues; mais ceux qui la composaient lui étaient étrangers. Tous lui faisaient bon accueil, voyant son charme, sa simplicité exquise et aussi la jugeant une riche héritière. Elle le savait et un pauvre petit sourire amer errait sur ses lèvres quand un mot ou un détail trahissait cette opinion flatteuse que l'on avait d'elle.

Elle, si spontanée, si franche, si accueillante, était devenue d'humeur sauvage. Cette nombreuse société qu'elle trouvait autour d'elle lui était pénible; et si elle avait écouté son seul sentiment, elle se fût invariablement dérobée à toutes les invitations de promenade, à toutes les réunions du soir qui la rapprochaient des autres habitants de l'hôtel.

Pourtant, afin de rassurer lady Evans, inquiète à son sujet, par fierté aussi, parce qu'elle ne voulait point trahir le regret poignant et constant qui lui déchirait le coeur au souvenir de Robert, elle ne repoussait pas toutes les avances qui venaient à elle. Seulement elle avait bien perdu sa belle gaieté juvénile, son rire joyeux et sonore; et sa vivacité originale de pensée et d'expressions l'avait abandonnée.

Elle causait bien encore quelquefois avec une animation presque fiévreuse; mais un observateur eût vite remarqué combien les paroles qu'elle prononçait paraissaient lui être indifférentes. Dès qu'elle se trouvait livrée à elle-même, son visage prenait une expression d'indicible mélancolie; et les yeux devenaient profonds et sombres avec un regard désolé qui bouleversait lady Evans quand elle le surprenait dans ses larges prunelles.

Jamais Lilian ne prononçait le nom de Robert dont elle ne savait rien... Pas un mot n'était venu de lui! De Vevey, plusieurs lettres avaient été renvoyées à lady Evans; mais celle qu'il devait lui adresser de Genève ne s'y trouvait point mêlée.

Ah! elle avait bien réussi à établir entre eux une séparation irrévocable!

Mais, obscurément, quelquefois, au fond de son coeur, une révolte grondait qu'il eût accepté sa décision sans protester, sans lutter pour la vaincre, qu'il n'eût pas deviné qu'elle lui avait donné seulement un prétexte, et tenté de la rejoindre pour lui arracher la véritable raison de son départ...

Pourtant, même s'il avait souhaité la revoir, comment eût-il eu la pensée qu'elle pouvait être dans ce village solitaire? N'avait-elle pas tout fait pour qu'il ignorât où elle se trouvait, pour le détacher d'elle?... Ne lui avait-elle pas surtout adressé une lettre?... Ah! cette lettre!

"Vous avez eu grand tort de l'écrire, Lilian, puisqu'elle ne contenait point la vérité", avait dit gravement lady Evans.

"Vous avez eu grand tort!" Que de fois les mots lui étaient revenus, durs implacables, lui broyant le coeur... Certes! si elle avait commis une faute alors, elle en était cruellement punie... Mais savait-elle seulement ce qu'elle faisait, le jour où, dans une fièvre de désespoir, elle avait tracé ces malheureuses lignes!... Combien aussi elle se répéta cela dans ses promenades solitaires!...

Elle se plaisait surtout aux longues courses qui, la fatiguant, parvenaient à l'endormir, d'un sommeil sans rêves; car elle redoutait ses réveils subits dans la nuit, alors qu'une vision bienheureuse lui avait donné l'illusion de la présence de Robert. Alors, parfois, tandis qu'elle était là, immobile, la tête abandonnée sur l'oreiller, les paupières grandes ouvertes dans l'ombre, quand rien ne la distrayait de son chagrin, il lui venait le désir fou d'écrire à Robert que jamais elle n'avait douté de lui, de l'appeler par un mot pour lui tout expliquer!... Oh! comment lui, si perspicace, avait-il pu croire aux caractères glacés et froids de sa lettre, plus qu'aux paroles tombées de ses lèvres frémissantes quand elle lui répondait dans la paisible allée du parc...

Mais si, par hasard, il venait, se rendant à sa prière, quand il serait là, devant elle, que lui dire... La vérité?... Rien qu'à cette pensée, dans la nuit, son visage devenait brûlant... S'il se fût agi d'elle seulement, elle eût maintenant fait bon marché de son orgueil et accepté sans hésiter, pour obtenir le droit d'être réunie à lui, la souffrance de le voir instruit, même de l'instruire elle-même du douloureux secret. Mais c'était à lui surtout qu'elle songeait désormais, et, impitoyablement, elle se disait qu'elle n'avait pas le droit de lui demander une pareille preuve d'amour. En vain, lady Evans, effrayée de la voir ainsi, tentait de l'encourager, de lui rendre confiance dans l'avenir; elle n'avait plus foi.

Elle avait si soigneusement fait le vide autour d'elle, dans son fiévreux désir de fuir tous ceux qui pourraient connaître son origine, qu'aucunes nouvelles d'amis ne lui parvenaient plus.

— Lilian, une lettre pour vous! dit cependant un soir lady Evans, comme elle rentrait d'une courte promenade dans le village, en compagnie de plusieurs jeunes femmes de l'hôtel.

— Pour moi tante Katie.

Elle prit l'enveloppe que lui tendait lady Evans venue à sa rencontre dans le jardin. Soudain, son coeur avait des battements éperdus. Il faisait trop sombre pour qu'elle pût reconnaître l'écriture, et elle dut rassembler toute sa volonté pour ne point gravir en courant les marches du perron afin de gagner le vestibule éclairé. Mais elle arriva cependant bien vite, et la faible rougeur qui avait un instant coloré son blanc visage s'effaça. Non, ce n'était point Robert qui lui écrivait! Sa raison le lui avait crié tout de suite. La lettre que tenaient ses petites mains tremblantes venait d'Enid. Elle allait l'emporter, indifférente, pour la lire; mais elle aperçut, à ses côtés, lady Evans qui l'avait suivie et attendait, anxieuse. Elle devina que sa tante avait eu, durant une seconde fugitive, la même pensée qu'elle au sujet de la lettre, et, s'efforçant de parler, la voix indifférente, elle dit:

— Ce sont des nouvelles d'Enid, tante. Je vais les lire tranquillement, puis je me coucherai; je suis un peu lasse. Bonsoir, chère tante.

Oui, elle était bien lasse! L'émotion qui l'avait ébranlée dans une espérance folle la laissait sans force. Elle s'assit épuisée, et sans faire un mouvement, elle regarda, de ses yeux tristes, bien loin dans la nuit. Un souffle léger, parfumé de senteurs balsamiques, arrivait jusqu'à elle par la fenêtre restée ouverte, soulevant le rideau de mousseline, faisant vaciller un peu la flamme de la lampe, autour de laquelle voletait éperdument un frêle papillon.

Elle demeurait immobile, et, sans qu'elle en eût conscience, une à une, de grosses larmes ruisselaient sur son visage. La saveur amère lui imprégnant les lèvres la rappela à elle-même. Alors elle se redressa, aperçut la lettre jetée sur la table près d'elle, la prit lentement et commença à lire:

"Ma Lilian chérie, pourquoi restes-tu ainsi sans m'écrire, sans répondre à la lettre que je t'ai adressée il y a plus de trois longues semaines?... Tu étais plus confiante à Vevey, quand, la veille de mon départ, nous parlions d'une personne qui t'intéressait tant... Te souviens-tu?..."

Si elle se souvenait!... Le papier lui échappa et glissa à terre.

— Pourquoi Enid me parle-t-elle de tout cela? murmura-t-elle d'un accent douloureux et bas. Je voudrais tant oublier!

La lettre lui semblait poignante à lire; pourtant elle la reprit et continua:

"Tu m'avais écrit, chérie, que je ne devais plus jamais te parler de *lui*, que tu m'en faisais l'ardente prière, et je t'ai obéi... Je t'obéirais même encore, si je ne croyais aujourd'hui, pour ton bonheur même, devoir aller contre ton désir. Entends-moi bien, ma Lilian; Robert Noris est ici, à Lugano, depuis trois jours. En ce moment, tandis que je t'écris, je le vois de ma chambre, qui arpente avec mon père une allée sous ma fenêtre, et souvent il lève la tête de mon côté... Je devine bien pourquoi; il sait à qui va être adressée la lettre que je griffonne à cette heure.

"Ma bien chérie, j'ai tenu la promesse que je t'avais faite de ne point dire où tu étais..., mais je me demande si je fais bien en t'obéissant. Je suis sûre maintenant que M. Noris est venu à Lugano, sachant que nous y étions, afin d'obtenir de tes nouvelles. Le premier jour, simplement, comme pour s'acquitter d'un devoir de politesse, il s'est informé de lady Evans et de toi; et je lui ai répondu par quelques mots brefs, car, je ne sais pourquoi, je m'imaginais qu'il avait mal agi à ton égard, ma Lilian. Puis, hier, sa présence me rappelait tant de choses qu'avec les enfants je me suis mise à parler de toi, à me souvenir de notre cher séjour à Vevey; et malgré moi, pensant que tu étais triste, mon aimée, je t'appelais "ma pauvre Lilian", quand j'avais à prononcer ton nom.

"Je ne croyais pas que M. Noris, arrêté à quelque distance, m'entendit; mais je me trompais... Un peu plus tard, comme je me trouvais à l'écart dans le salon, il est venu s'asseoir près de moi et m'a dit de sa manière grave, avec ce regard qui oblige toujours à lui donner une franche réponse:

"— Sans le vouloir, j'ai été indiscret tantôt et j'ai surpris l'une de vos paroles dont je voudrais bien avoir l'explication...; seriez-vous assez bonne pour me la donner? En parlant de Mlle Evans, vous paraissiez la plaindre lui est-il arrivé un malheur?

"— Je ne sais, ai-je dit; Lilian, depuis son départ de Vevey, ne m'a écrit que quelques lignes; mais elles étaient si courtes et si brèves! Autrefois, quand nous étions séparées, elle m'envoyait des volumes! Il y a tant d'années que nous sommes amies! Nous étions encore des bébés quand nous nous sommes connues, et, jamais, avant ces derniers jours, nous n'avions eu de secret l'une pour l'autre..." Il a insisté avec un singulier accent: "Jamais?" J'ai répété: "Jamais!" Et j'en avais le droit, n'est-ce pas? ma Lilian.

"Alors il s'est mis à me parler de notre enfance, à m'interroger, non pas curieusement, mais avec quelque chose de si vibrant et de si triste dans la voix, que

Sunbeam
SHAVEMASTER
Rasoir à sec électrique

Caractéristiques exclusives, entièrement différentes de tout ce qu'on peut trouver dans les autres rasoirs à sec.

Lame à aiguisage automatique, oscillant dans un arc à l'intérieur de 475 trous.

Après la Victoire, SHAVEMASTER, ainsi que les autres produits Sunbeam, tels MIXMASTER, IRONMASTER, COFFEEMASTER, le GRILLE-PAIN AUTOMATIQUE Sunbeam, le GAUFRIER Sunbeam, le COUSSIN ELECTRIQUE Sunbeam, etc., seront de nouveau fabriqués et garantis par FLEXIBLE SHAFT CO. LIMITED, Weston Rd. S., Toronto et vendus dans les magasins de détail locaux.

Victimes De La
SINUSITE!
Demandez un réel soulagement au médicament à 3 fins, qui dégage les sinus

N' endurez plus les tortures de la sinusite, puisque vous pouvez soulager vos douleurs en dissipant la congestion et en permettant aux sinus de se vider. Voici un traitement qui vous apporte une aide puissante: quelques gouttes de Vicks Va-tro-nol dans chaque narine.

MÉDICAMENT À 3 FINS

Si le Va-tro-nol fait tant de bien, c'est parce qu'il fait ces trois choses importantes: (1) il réduit l'enflure de la muqueuse nasale; (2) il aide à dissiper la congestion, cause de la douleur, et, (3) il calme l'irritation. Beaucoup de victimes de la sinusite déclarent que rien ne leur a procuré un tel soulagement. Faites-en l'essai! VICKS VA-TRO-NOL

L'INDIGESTION...
excès de gaz dans l'estomac soulagée par
Double-O-Pepsin

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détective. Ecrivez immédiatement à M. T. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

moi, qui le matin même eusse été charmée de lui être désagréable, je me suis efforcée de lui donner sur toi tous les détails dont je me souvenais... Ils avaient l'air de lui paraître si bons à entendre! et je voyais bien qu'il s'intéressait à toi, Lilian, comme à Vevey... Aussi je ne comprenais plus, je ne comprends plus ce qui se passe entre vous... De même que toi, il semble changé! Chérie, ne veux-tu plus m'accorder ta confiance? Dis-moi ce que tu souhaites que je fasse.. Tu sais bien que je te suis dévouée du fond du coeur."

La lettre retomba sur les genoux de Lilian. En elle, venait de se réveiller plus ardent que jamais l'irrésistible désir de ne plus soutenir son rôle d'indifférence aux yeux de Robert, de lui révéler qu'elle s'était éloignée seulement pour un motif grave, si grave que ses lèvres n'avaient pu se résoudre à le prononcer.

Et la tentation d'agir ainsi était si forte en elle, était tellement le cri de tout son être, que, machinalement, elle se leva pour aller écrire les mots qui se pressaient dans sa pensée. Mais son mouvement même l'arrêta. A quoi bon cette lettre! Ne regrettait-elle pas déjà bien amèrement celle qu'elle lui avait adressée ainsi, emportée par une folle et première impulsion... Si cette fois encore elle allait se tromper!... Attendre, elle devait attendre; et puis quand elle serait plus calme, elle s'efforcerait de faire ce qui lui paraîtrait juste et bien, elle demanderait conseil à lady Evans.

N'était-ce pas déjà une douceur inespérée et suprême de savoir que Robert ne l'avait point rejetée tout à fait de sa pensée..., même plus, semblait encore aimer à parler d'elle?...

Etait-ce l'influence de la lettre d'Enid? le lendemain elle désira avec une sorte d'impatience fébrile le moment du courrier de midi. Mais l'heure passa, n'apportant rien pour elle. Il lui fallait maintenant attendre jusqu'au soir; et, sans qu'elle se le fût avoué, elle sentit bien que, durant plusieurs jours, ces apparitions quotidiennes du facteur seraient le seul intérêt de sa vie... Pourtant, que pouvait-elle espérer?

Vers la fin de l'après-midi, elle sortit pour sa chère promenade de chaque jour dans la montagne; et quand elle fut assise à sa place accoutumée, elle prit la lettre d'Enid pour la lire, la relire, bien qu'elle la sût désormais par coeur...

Mais soudain, brusquement, elle releva la tête, croyant avoir entendu prononcer son nom tout près d'elle; et ses mains s'ouvrirent et la lettre d'Enid glissa sur le sol... Debout devant elle, la regardant avec cette expression qu'elle n'aurait plus jamais espéré revoir, était Robert Noris... Elle se leva toute droite, incapable de dire un mot, de faire un geste, presque effrayée de cette réalisation d'un rêve cru impossible; mais son regard bleu avait un indicible rayonnement.

— Vous n'avez pas même une pauvre parole d'accueil pour moi, Lilian?... Etes-vous donc si irritée que je sois venu sans votre consentement? dit-il d'un ton bas et vibrant, sans cesser de la contempler, comme s'il eût eu peur qu'elle ne lui échappât encore. D'un seul coup d'oeil, il avait lu l'affreuse tristesse des jours écoulés sur le jeune visage effilé et pâli, dans lequel les yeux paraissaient immenses.

Avant qu'il eût fini même de parler, d'un geste irréfléchi, elle avait mis ses deux petites mains dans celle qu'il lui tendait, ainsi que le matin où il l'avait quittée à Vevey.

— Irritée? répéta-t-elle doucement avec une voix de rêve. Oh! non, il me paraît si bon de vous voir!... Et pourtant... pourquoi, oh! pourquoi êtes-vous venu?... Qui vous a dit que j'étais ici?...

— Votre amie, à Lugano... Elle n'a pas été sans pitié, comme vous! Elle a compris que, pour notre bonheur à tous deux, je devais vous parler, et elle m'a révélé où vous étiez cachée, Lilian, afin que je pusse venir vous demander pourquoi vous m'avez si durement repoussé.

— Mon Dieu, mon Dieu! fit-elle remuée jusqu'au fond de l'âme par cet accent dont il parlait et qui résonnait plein d'une douceur grave dans ce grand silence de la montagne. Ils étaient aussi seuls qu'ils l'avaient été à Vevey la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

— Lilian, continua-t-il du même ton; — il était debout devant elle, assise à sa même place, blanche comme sa robe, — Lilian, vous souvenez-vous qu'un matin vous m'avez promis d'être ma femme "dans la joie et dans la peine"...? Et pourtant, vous vous êtes reprise tout de suite!...

— Parce qu'il le fallait, dit-elle faiblement; et le flot des pensées torturantes monta soudain dans son âme avec une irrésistible force, dissipant la joie infinie et fugitive qui l'avait envahie à la vue de Robert. Le jour où je vous ai fait la promesse dont vous parlez, je croyais en avoir le droit; mais, le soir même, quand vous avez été là-bas, à Genève, j'ai appris que je ne pouvais devenir votre femme.., qu'une raison très grave me le défendait.

— Et vous n'avez pas voulu même me faire connaître cette raison!... Pourquoi, Lilian, ne m'avoir pas demandé ce que je pensais de l'obstacle auquel vous faites allusion?

— C'était impossible! fit-elle passionnément.

— Et voilà pourquoi vous m'avez écrit des choses si cruelles, vous avez voulu me faire douter de vous! Pourquoi vous vous êtes calomniée?

Elle l'interrompit:

— Oh! pardonnez-moi... j'ai eu tort... mais je souffrais tant, je ne réfléchissais plus! Je savais seulement que je ne pouvais plus vous revoir, que je devais tout faire pour vous détacher de moi, pour que vous m'oubliiez, car, cela, il le fallait absolument!...

Il gardait toujours les mains tremblantes serrées dans les siennes.

— Lilian, répondez-moi, je vous en supplie... Aviez-vous donc pour moi si peu d'affection que vous acceptiez ainsi sans hésitation l'idée que nous ne nous retrouverions peut-être jamais?

Elle avait une telle soif de sincérité que l'aveu jaillit de son coeur tout frémissant.

— Parce que votre bonheur m'était mille fois plus cher que le mien, je me suis résignée à être séparée de vous... Du moins, j'ai essayé de me résigner!

Une sorte de sourire étrangement lumineux passa sur la physionomie grave de Robert et détendit ses traits.

— Alors écoutez-moi, Lilian. Vous m'avez demandé tout à l'heure pourquoi j'étais revenu? C'est que je ne vous avais pas rendu votre parole, moi, que je vous considérais toujours comme mienne et voulais retrouver mon trésor... Seulement...

Il s'arrêta, se pencha vers elle, et sa voix devint basse et tendre comme s'il eût eu peur de l'effrayer.

— Seulement, ce n'est plus Lilian Evans que je désire pour femme, mais Lilian Vincey...

Elle se rejeta en arrière avec un cri d'indicible souffrance et cacha son visage dans ses mains.

— Mon Dieu, vous savez!!! Oh! qui vous a dit?...

— Alors vous pensez que je vous aurais ainsi laissée disparaître sans chercher à connaître le motif qui entraînait ma Lilian à se dérober à sa promesse?

— Mais maintenant, vous le connaissez!... Pourquoi êtes-vous ici?... Pourquoi n'avez-vous pas eu pitié de moi et me rappelez-vous mon pauvre rêve fini?... J'ai trop souffert, je n'en puis plus!...

— Ma pauvre petite enfant, murmura-t-il.

Et il écarta les doigts minces qui voilaient le visage pâli.

— Lilian, mon enfant chérie, regardez-moi. Vous me demandez pourquoi je suis venu vous trouver? Est-ce que vous ne le savez pas?... Est-ce que depuis longtemps vous n'avez pas compris à quel point je vous aimais... Et maintenant que je vous ai près de moi, aurez-vous le courage de me repousser?

Elle eut la tentation poignante de répondre à cet amour qui s'offrait généreusement à elle en dépit de tout, d'oublier auprès de cet homme, prêt pour elle à tous les sacrifices, la douloureuse épreuve qu'elle venait de traverser, de s'abriter sous sa protection mâle et dévouée. Mais elle l'aimait trop pour ne pas songer à lui seul, malgré l'élan éperdu de sa jeune âme qui l'emportait vers le bonheur possible.

— Oui, je dois vous repousser, reprit-elle, raidie contre son ardent désir. Je ne puis être votre femme! Je ne puis vous apporter un nom déshonoré... Je ne veux pas que vous puissiez être insulté peut-être à cause de moi. Dans Paris, tout le monde connaîtrait bien vite cette cruelle histoire...

Il passa la main sur son visage. Ce qu'elle disait là, durant des nuits entières, il y avait réfléchi depuis le jour où Isabelle de Vianne lui avait fait sa terrible révélation, depuis qu'en Angleterre, il avait appris tous les détails du procès de Charles Vincey. L'âme déchirée et irrésolue, il était arrivé à Lugano sachant y trouver encore la famille Lyrton, altéré d'entendre parler de Lilian. Etait-elle responsable, elle, l'enfant adorée, du crime de son père, le seul qui eût failli dans les deux vieilles et respectables familles dont elle descendait, et que lady Evans représentait aujourd'hui, toute la première, avec tant de dignité?

Et cependant il avait hésité. Elle le connaissait bien, Lilian, sévère, inflexible par nature sur les questions d'honneur, jaloux que pas une ombre ne passât sur sa réputation d'homme. Il avait hésité malgré la révolte de son amour, jusqu'au jour où les naïves confidences d'Enid lui avaient révélé que Lilian souffrait, lui prouvant en même temps que la jeune fille avait toujours ignoré la malheureuse destinée de son père. Alors, soudain, les scrupules hautains qui l'arrêtaient avaient été emportés comme des feuilles mortes par un tourbillon de tempête...

Et maintenant qu'il l'avait revue, qu'il la retrouvait toujours la même, délicate jusqu'au scrupule, qu'il subissait de nouveau le charme de sa jeunesse franche, passionnée et fière, il comprenait qu'aucune insulte ne serait capable de l'atteindre quand elle, l'aimée, serait auprès de lui...

— Lilian, reprit-il avec la même tendresse absolue et grave, il ne faut plus songer au passé, ni à un malheureux homme qui a expié durement ses folies, mais à tous ceux de votre famille qui ont été des gentilshommes, à votre mère, dont le nom est sans tache... Il faut oublier, comme je le fais, cette triste histoire dont bientôt personne ne se souviendra plus... Il faut avoir confiance en moi surtout, ma Lilian... Je vous jure que jamais un mot offensant ne pourra monter jusqu'à vous...

Il vit qu'elle allait parler... mais il l'arrêta d'un geste. Il ne voulait plus entendre une parole de refus tomber des lèvres chères... Autour d'eux, c'était toujours ce grand silence qui permet aux âmes de se parler; à peine, au loin, une faible sonnerie de clochettes. La lumière se faisait plus douce et l'horizon se voilait sous l'approche du crépuscule. Dans cette brève minute de silence entre eux, Robert Noris eut la vision rapide de son existence passée dont le vide l'avait si souvent accablé; ce but, cet aliment suprême de la vie qu'il avait tant désiré rencontrer, il le possédait enfin; il lui était donné de se dévouer, jusqu'au sacrifice de son légitime orgueil d'homme, au bonheur d'un être cher...

— Lilian, acheva-t-il, et sa voix résonnait suppliante, j'ai vécu longtemps isolé, même au milieu de la foule, triste jusqu'au plus profond de mon âme, avec la conviction désolante que je dépensais inutilement mes heures;... aujourd'hui, tout ce que je n'avais pas, tout ce dont le manque m'a si souvent fait souffrir, vous pouvez me le donner... Vous êtes toute ma joie, tout mon espoir; par vous seule, je puis être heureux... Ma chère aimée, n'écoutez plus votre orgueil. Ayez pitié de moi, et, comme à Vevey, dites que vous serez ma femme...

Elle avait courageusement lutté, mais elle était vaincue. Elle le regarda de ses yeux pleins de lumière; et alors, sans un mot, elle vint s'abattre palpitante et brisée sur ce coeur de sceptique qu'elle avait rendu capable d'aimer et de croire, et qui lui appartenait désormais tout entier...

Les fiancées d'Alban

Par Marthe Fiel

Avis et conseils

Chaque fois qu'il y a rareté d'un produit de grande consommation, il se trouve toujours des gens qui vous promettent de vous en procurer, contre espèces sonnantes. Cela est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de boissons alcooliques.

On ne saurait trop engager le public à se défier de tels individus. Ce sont, à tous les points de vue, de mauvais citoyens, avec qui une personne qui se respecte ne devrait avoir aucune relation. S'ils font fi de la loi, ils connaissent les conséquences de leurs actes, et il est souvent regrettable que les sanctions se bornent à des condamnations judiciaires, — ce qui n'est pas toujours le cas pour leurs clients.

Les dangers auxquels s'exposent leurs clients sont beaucoup plus graves. Ils prennent part à des actes illégaux et, en conséquence, ils s'exposent à des poursuites et à des sanctions pénales. Cela seul devrait suffire à mettre en garde toute personne intelligente, et plus particulièrement les personnes qui entendent conserver le respect et la confiance de leur famille, de leurs employés et de leurs amis. N'oublions pas que la police est bien faite.

Au point de vue financier, si ces opérations illégales ne sont pas du vol pur et simple, c'est que les victimes s'y prêtent. De toute évidence, afin de se dédommager des risques qu'il prend, le vendeur clandestin trichera sur la quantité ou sur la qualité (et quelquefois sur les deux) et il exigera le plus haut prix qu'il puisse obtenir. Seuls les gens irréfléchis traiteront avec lui, et il abusera d'eux. Cependant, le côté moral et l'aspect financier ne sont pas les seuls à considérer. Les dossiers des ventes illégales révèlent des incidents révoltants; on y relève des cas de santé compromise et même des cas de mortalité. Ces dangers guettent constamment ceux qui achètent de la boisson dans ces circonstances-là. Aucun client d'un vendeur clandestin n'est assuré de l'immunité.

On dira naturellement à l'acheteur que le produit qu'on lui offre a été fabriqué licitement, même qu'il provient de la Commission ou de quelque autre source offrant des garanties de bonne fabrication. Que ne lui dira-t-on pas, d'ailleurs, pour justifier le prix qu'on lui demande? Toutefois, même l'homme d'intelligence moyenne devrait comprendre qu'on ne peut placer aucune confiance en un individu qui enfreint la loi en vue d'un avantage pécuniaire. Il est évident que la duperie est pour lui une pratique courante.

Il peut arriver quelquefois que ces fins renards aient en mains des produits de la Commission. Mais cela est beaucoup plus rare qu'ils ne le prétendent. D'ailleurs, lorsque tel est le cas, voici ce qui se passe. Le produit est frelaté par l'addition d'un autre liquide contenant de l'alcool, ou bien il est étendu d'eau. Dans un cas comme dans l'autre, on demande pour cette boisson un prix ridiculement élevé, escomptant ainsi la confiance qu'inspire le nom de la Commission.

Il est toujours probable que la boisson vendue illégalement est de provenance illégale. Il n'est jamais prudent de consommer, même en petites quantités, l'alcool de contrebande, et cela est aujourd'hui plus dangereux que jamais. Il fut un temps où l'on pouvait se procurer facilement du métal, des appareils, des céréales et de la mélasse, avec lesquels on fabriquait économiquement un alcool brut qui, cependant, rendait souvent malade. Aujourd'hui, presque tout ce qui sert à la fabrication de l'alcool, même de l'alcool impur, est assujetti à des droits de priorité, rationné ou introuvable. Les appareils ont toujours laissé à désirer; cependant, quelquefois, ils étaient à peu près satisfaisants. Aujourd'hui, l'on ne peut absolument pas se procurer un appareil convenable. Il s'ensuit que les boissons distillées illégalement de nos jours sont plus que jamais dangereuses et de qualité inférieure. On doit se garder absolument d'en consommer.

La question présente encore d'autres aspects. Non seulement le commerce illicite des boissons frustre la Province et le Dominion, mais encore il emploie des hommes qui devraient prendre part à l'oeuvre de guerre du pays. Ces produits menacent la puissance de travail et le bien-être de ceux qui en consomment au moment où la nation a le plus grand besoin de citoyens en bonne santé.

Afin de ne pas créer une fausse impression, il importe de dire que les infractions dénoncées ici sont très restreintes. Cependant, il ne devrait pas y en avoir du tout et on demande la coopération de tous les citoyens afin d'enrayer tout commerce illicite.

La Commission des Liqueurs de Québec prie les consommateurs de voir la situation telle qu'elle est. La rareté des boissons alcooliques impose des restrictions à la population, mais on reconnaîtra que ce ne sont pas les plus dures privations qu'impose la guerre. Il faut observer strictement les lois, qui sont faites pour assurer à chacun un traitement équitable. Désobéir aux lois, c'est manquer de patriotisme.

"VEUILLEZ CONSOMMER MOINS"

Publiée par

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUÉBEC

LC4-F

En attendant, nous faisons des plans pour la Cuisine de vos Rêves...

LA BOÎTE DE MÉTAL d'un masque à gaz—le filtre ingénieux qui empêche l'air d'être vicié par les gaz toxiques—est un des *nombreux* articles de guerre que la GSW fabrique jour et nuit.

Mais, entre-temps, les artisans de la General Steel Wares retiennent de nouvelles idées pour votre cuisine d'après-guerre. Même pendant qu'ils contribuent à l'invention de choses nouvelles et merveilleuses pour aider à sauver des vies sur les fronts de bataille, nos dessinateurs *ne peuvent s'empêcher* de rêver à de magnifiques perfectionnements pour votre cuisine d'après-guerre.

Vous pouvez être certaine que, lorsque les cloches sonneront pour annoncer la paix dans le monde entier, la bonne vieille marque de commerce "GSW" sera encore celle qui vous guidera vers les meilleurs équipements que vos épargnes de guerre vous permettront d'acheter pour la cuisine et la maison

QUALITÉ GSW

Achetez toujours des OBLIGATIONS de la VICTOIRE

BIBLIOTHEQUE ST SUI
BIBLIOTHEQUE ST DENIS
1700 ST DENIS
MOUTREAL PQ
NOV-92 FEV 44

Ayez confiance sur la marque **GENERAL STEEL WARES LIMITED**

Fabricants des fameux réfrigérateurs à glace, des ustensiles et agencements GSW pour la maison et la ferme . . . et des poêles, fournaises et appareils de climatisation McClary.